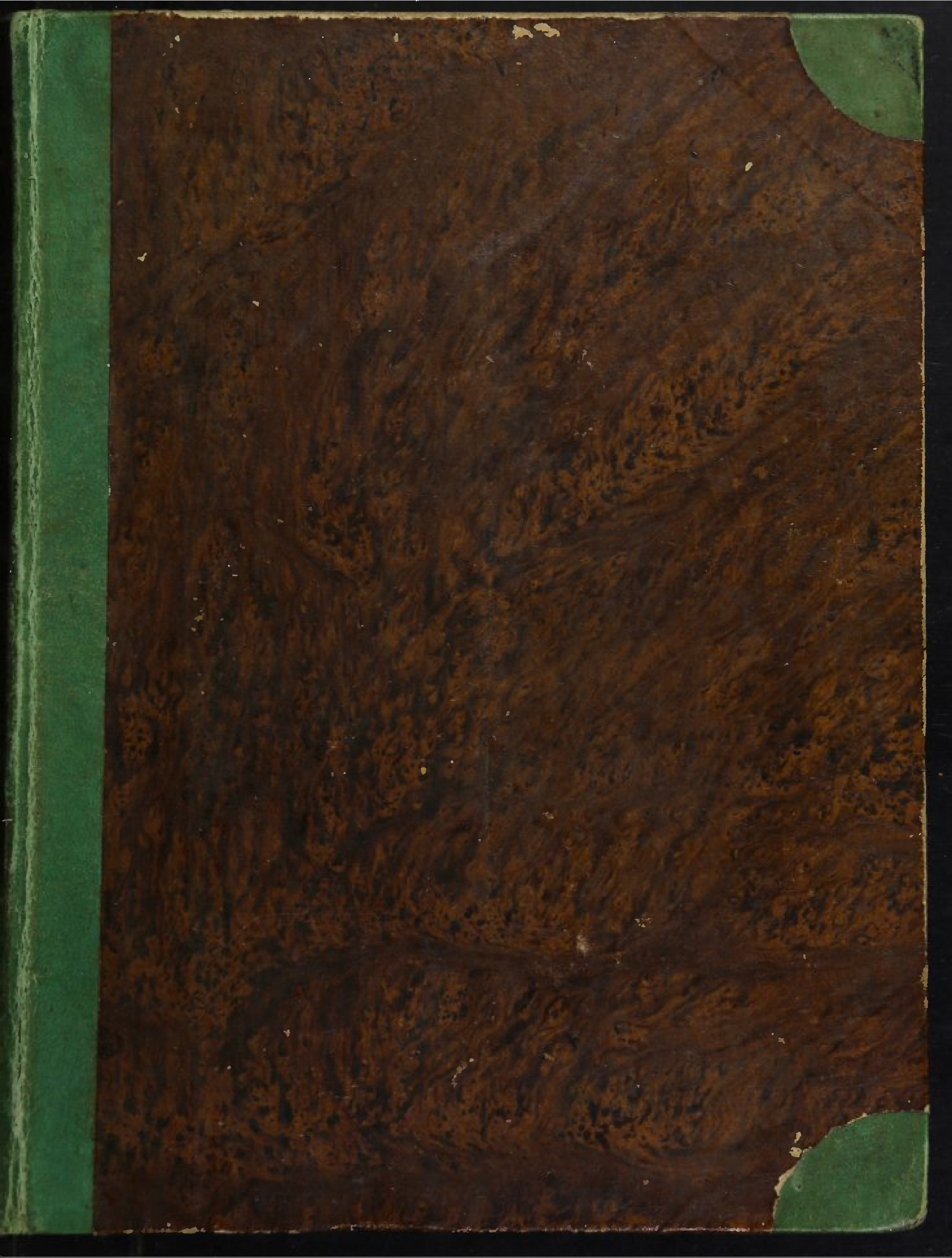
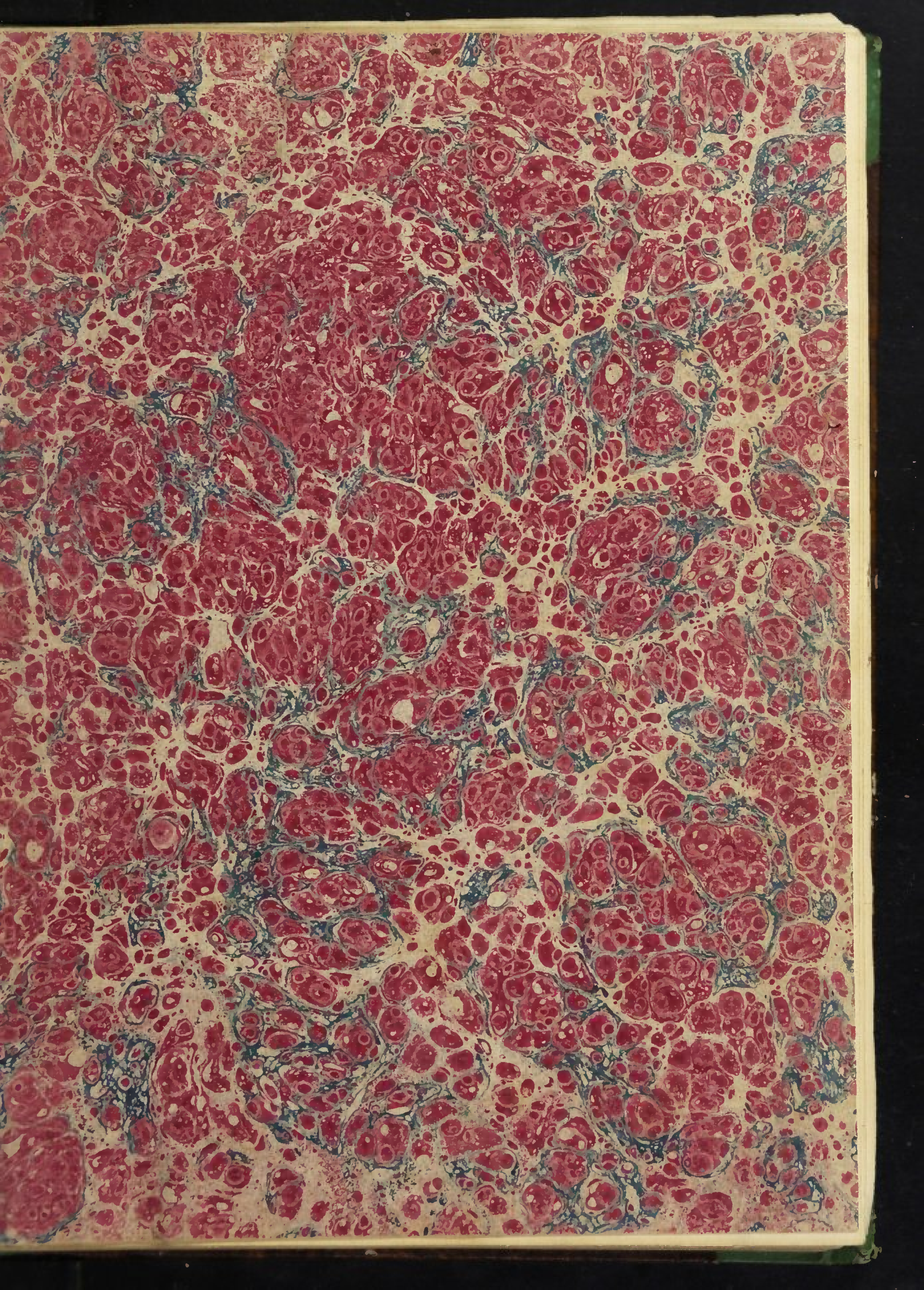




„ La bagatelle, la Science,
„ les chimères, les rien, tout est bon ; Je soutiens
„ Qu'il faut de tout aux entretiens.

.. Nº 6.

Collationné

(Nª.) les articles de ce recueil marqués d'un •
se trouvent inscrits dans les recueils Nº 11 & 12.

F. – 1.

= Mr. Le comte de V.... avait une femme – extrêmement so...., et dont les désordres étaient tellement publics qu'il résolut de la faire renfermer, mais elle prévint son dessein et s'évada avec un jeune mousquetaire; le lendemain on fit courir dans Paris l'Epigramme suivante.

: Connaissez-vous monsieur V....?
: Sa femme, chevalière errante,
: dans Paris hier s'égara
: il promet mille écus de rente
: à celui qui.... la gardera.

= Mr. de Garneran premier président du Président du Parlement de Trévoux, était un magistrat savant, intègre, éclairé, mais vif impatient, emporté même quand il éprouvait la plus légère contradiction. Se trouvant à une assemblée publique de l'académie de Lyon, dont il était membre, il annonça qu'il allait lire un discours sur la modération. On fit le plus grand silence, et il commença ainsi: Messieurs, la modération... fermez cette porte.... messieurs, la modération est une... voulez-vous bien fermer cette porte... messieurs, la modération est une vertu, sacrebleu.... fermerez-vous cette f... porte?

— Mr. de Flesselles, nommé premier Président du Conseil Supérieur de Lyon à l'Epoque des innovations entreprises par le Chancelier Maupeou, fut chargé de la Suppression du Parlement de Trévoux. il se rendit dans cette ville, assembla les magistrats du Palais, & après un discours aussi honnête qu'analogue à cette circonstance, il leur intima les ordres dont il était dépositaire. Mr. de Garneran répondit en peu de mots que son premier devoir était d'obéir aux ordres de son Souverain quelque fut l'organe par lequel il lui plût de les faire signifier, & quittant aussitôt sa place, accompagné de tout son Corps, il se disposa à sortir de la Salle; mais les portes s'ouvrant, il apercut son laquais, & jetant à l'instant à terre sa Simarre & son mortier. = Antoine, s'écria-t-il ramasse cela, ce n'est plus bon que pour des valets. =

(Nᵃ) - Pour sentir la dureté de ce sarcasme, il est bon de savoir que le père de Mr. de Flesselles avait porté la livrée, & que cette désagréable anecdote était consignée de la manière la plus autentique dans la Correspondance Ouvrage répandu avec la plus grande profusion.

~

— On sait à quel point a été porté l'engouement de beaucoup de gens pour le prétendu Comte de Cagliostro, à qui ses sectateurs attribuaient jusqu'à une puissance surnaturelle. la crédulité en ce fameux charlatan a donné

— lieu

lieu à une aventure assez extraordinaire à Metz.

= un bon bourgeois de cette Ville, qui avait une femme jeune & jolie, ayant été obligé de s'absenter pendant trois mois, & craignant les évènemens dont son honneur aurait pû être victime dans ce laps de tems, imagina à son retour de dire à sa femme qu'il savait un peu superstitieuse, qu'il avait été consulter à Strasbourg le comte de Cagliostro & lui avait fait part de ses craintes sur l'observation de la fidélité conjugale en son absence; que celui-ci lui avait donné une fiole contenant une liqueur qu'il devait boire en se couchant avec elle, & au moyen de laquelle, si ces craintes étaient fondées, il serait le lendemain métamorphosé en chat. la jeune femme rit beaucoup de la crédulité de son mari qui, en se mettant au lit, avala le breuvage ordonné, & elle n'oublia rien pour dissiper par les plus tendres caresses, d'aussi sottes idées. après la nuit la plus heureuse, elle se leva la premiere, entre dans son cabinet, s'habille, revient dans la chambre, ouvre les fenêtres, & n'entendant point remuer son mari, tire les rideaux pour le reveiller; mais quel fut son étonnement quand elle n'apperçut dans le lit, à sa place, qu'un gros chat noir qui était mort. elle se doute aussitôt de la ruse, & fait semblant d'en être dupe. elle jette les hauts cris, appelle son mari, personne ne répond; alors elle fait retentir l'appartement de sa feinte douleur & s'écrie

ah! faut-il donc que j'aie perdu le meilleur des maris pour une seule fois que je lui ai été infidèle! ah! maudit officier..... = à ces mots, le mari sort furieux de dessous le lit où il s'était caché en mettant le chat noir à sa place; à cette apparition, la femme part d'un grand éclat de rire & avoue que, s'étant doutée du tour que son mari voulait lui jouer, elle a été bien aise de le lui rendre, pour le punir d'une jalousie déplacée qui fait le malheur de son ménage. Le pauvre Epoux, honteux de se trouver pris dans son propre piège, eut beaucoup de peine à calmer sa douce moitié, qui, à son tour, montrait la plus vive colère, & soit qu'il la crût ou non, il jura de renoncer dorénavant à toute espèce d'épreuves, mais il se promit intérieurement de ne point recevoir d'officier chez lui, & de ne plus faire d'absence.

= On parlait à un Evêque d'un abbé qui disait à tout propos, Distingo = monsieur l'abbé, lui dit l'Evêque qui s'était fait fort de l'embarrasser.

- Peut-on baptiser avec du bouillon?

Distingo, monseigneur, répondit l'abbé,

- si c'est avec le nôtre, non; si c'est avec celui du Séminaire, Oui -

---

— Mr. Dangevilles directeur & Ordonnateur général des batimens du Roi, ayant fait mettre un gazon en compartimens dans la cour du Louvre au devant de la salle de l'academie française, on afficha à la porte le quatrain suivant —

" Des favoris de la muse française
" pour l'avenir le sort est assuré :
" devant leur porte, on a fait croître un pré
" pour que chacun y puisse paître à l'aise.

— Mr. Ferret était un habile mécanicien, particulièrement adonné à l'horlogerie, mais aussi prolixe qu'ennuyeux dans ses dissertations ; un jour qu'il lisait à l'academie de Marseille, dont il était membre, un long traité sur l'échapement, un de ses confrères écrivit sur un morceau de papier les quatre vers suivans.

" Ferret, quand de l'échapement
" tu nous traces la théorie,
" heureux qui peut adroitement
" s'échapper de l'académie !

il remit ce billet à son voisin & sort ; l'écrit passe de main en main, chacun le lit à son tour & s'en va. Mr. Ferret reste seul entre le président & le secrétaire qui eux-mêmes ne pouvaient contenir leur rire sur cette plaisanterie.

— Au commencement du siècle dernier, des disputes religieuses aiant suscité q̃ques troubles en Suisse entre les cantons catholiques et les protestants, ce païs se trouva sérieusement menacé d'une guerre civile. le conseil souverain de Zurich, dont les membres avaient entendu dire que le meilleur moyen de terminer ces sortes de discussions, était d'imposer silence aux deux partis, rendit un décret par le quel il défendait de parler de Dieu ni en bien ni en mal. une décision aussi naïve ne pouvait guères influer sur les opinions, et les troubles furent apaisés beaucoup plus solidement par le traité conclu a Arau le 2. aout 1712. entre les cantons, sous la médiation du comte Duluc, ambassadeur de France.

— Dans le tems de l'opposition des Ducs à la cour, madme. Dubarry dit à mr. le Duc de Nivernois.

" Avez-vous entendu le discours du Roi, qu'il a
" terminé par ces mots - je ne changerai jamais.

Oui, madame, répondit mr. de Nivernois, et j'ai même remarqué que le roi vous regardait.

— à l'époque des disputes religieuses entre le Jansenisme et le molinisme, Louis 15. obligé plusieurs

fois

fit exiler mr. de Beaumont archevêque de Paris dont il révérait ce sur la vertu les principes, mais dont l'inflexibilité ne voulait admettre aucun tempérament, n'en honorait pas moins ce digne prélat comme son pasteur spirituel; ce prince à cette époque venait de combler de faveurs l'archevêque de Vienne, et de le nommer son premier aumonier; il lui demanda, en riant, la premiere fois que ce prélat prit possession de sa charge, s'il saurait dire le benedicité Non Sire, répondit mr. de Vienne, je ne sais que rendre grâces?

— Mr. P. Curé d'un petit village défendait rigoureusement les danses à ses jeunes pénitentes par rapport aux conséquences qu'entraine ordinairement cet amusement. cependant de jeunes filles venaient se confesser d'avoir dansé des nuits entieres à ces fêtes balladoires. " vous aimez donc beaucoup la danse, leur disait-il; eh bien je " vais vous donner une pénitence bien douce, vous danserez " devant votre miroir toute seule pendant 3. heures de suite = elles s'en allaient fort contentes de la bénignité de leur pasteur, mais lorsqu'elles revenaient au tribunal de la confession. " eh bien, leur demandait-il, avez-vous fait exactement " votre penitence? Oh non, monsieur, cela n'est pas possible danser trois heures toute seule!, ah! ce n'est donc pas la danse que vous aimez! alors il leur faisait sentir le danger qu'entrainait la familiarité avec les hommes dans ces sortes de plaisirs, et leur ordonnait une peine proportionnée à la faute dont il leur avait fait connaitre la gravité.

— Il ne faut, disait un Romain descendu du trône & qui ne voulut jamais quitter son jardin pour y remonter, il ne faut que 4. ou 5. Courtisans bien unis entr'eux & bien déterminés à tromper le prince pour y réussir. ils ne montrent jamais les choses que par le seul côté qui peut les lui faire approuver. ils lui cachent tout ce qui contribuerait à l'éclairer, & comme ils l'obsèdent seuls, il ne peut être instruit que par eux, & ne sait que ce qu'il leur plait de lui dire. il met en place ceux qu'il devrait en éloigner, il destitue ceux qu'il devrait conserver. en un mot, il arrive, par la conspiration d'un petit nombre de méchans, que le meilleur Prince est vendu malgré sa vigilance & malgré même sa méfiance & ses soupçons. & quand vous auriés un Roi, dont la modération, le discernement, l'activité, & les lumieres mériteraient de vous inspirer la plus parfaite sécurité, ne suffit-il pas, pour trembler, de penser que s'il voulait en agir autrement, vous n'avez aucun moyen de l'en empecher? & qu'il peut être continuellement trompé & qu'il n'y a nul recours contre son erreur; qu'enfin il n'est point immortel, & qu'il laissera par droit d'héritage à ses successeurs le pouvoir d'être des tyrans?

— Dans le tems où J. J. Rousseau se plaignait si vivement de la persécution générale excitée contre lui & voulait intéresser toute l'Europe, non seulement à ses malheurs réels, mais à ceux qu'il se forgeait dans son imagination atrabilaire, il reçut la lettre originale qu'on va citer, & qui écrite sous le nom du roi de Prusse, Fréderic II. était réellement de Mr. Walpole, homme distingué en Angleterre par son état & par ses connaissances en littérature.

— « Vous avez renoncé à Genève votre patrie, vous vous êtes fait chasser de la Suisse, paÿs si vanté dans vos écrits; la France vous a décrété. Venez donc chez moi. J'admire vos talens; je m'amuse de vos rêveries qui, soit dit en passant, vous occupent trop & trop long-tems. Il faut à la fin être sage & heureux. Vous avez assez fait parler de vous par des singularités peu convenables à un grand homme. Démontrez à vos ennemis que vous pouvez quelque fois avoir le sens commun; cela les fâchera sans vous faire tort. Mes états vous offrent une retraite paisible. Je vous veux du bien, & je vous en ferai si vous le trouvez bon: mais si vous vous obstinez à rejeter mes secours attendez-vous que je ne le dirai à personne. Si vous persistez à vous creuser l'esprit pour trouver de nouveaux malheurs, choisissez-les tels que vous voudrez,

« Je suis Roi, je puis vous en procurer au gré de vos
« souhaits, & ce qui sûrement ne vous arrivera pas vis-à-vis
« de vos ennemis, je cesserai de vous persécuter quand vous
« cesserez de mettre votre gloire à l'être. »

— On a trouvé dans les papiers de J. J. Rousseau
la lettre suivante, en réponse à celle qu'il croyait
réellement écrite par le roi de Prusse.

— Sire, je suis étonné que mon nom soit parvenu
« jusqu'à votre majesté. Si je dois cette faveur à mes
« faibles écrits, je dois être plus étonné encore que, d'après
« la franchise connue de mes sentimens, elle ait pu
« me prendre pour le but d'une plaisanterie, dont le
« motif paraît tellement au dessous de sa dignité.

— Sire, il manquait à mes ennuis d'être le jouet
« de celui que la providence a placé au dessus des
« autres hommes en lui imposant le devoir de les rendre
« heureux. Le héros du Nord veut bien descendre
« jusqu'à moi, jusqu'à un être faible, isolé, abattu, &
« c'est pour mettre le comble à ses malheurs par une
« froide ironie, que j'eusse dédaigné de la part d'un
« petit maître français, & dont les conventions humaines
« me forcent de respecter l'amère gaîté.

— Oui, Sire, je suis né dans un pays libre

« & j'ai eu

& J'ai eu le droit de renoncer à ma patrie, l'orgueilleuse a renoncé à ceux de ma liberté. mon expulsion de la Suisse dictée par la malveillance des ennemis qui, sur ma terre étrangère, se sont acharnés contre moi, démontre la faiblesse actuelle d'un peuple qui fut grand un moment, lorsqu'il brisa les fers du Despotisme. La France par un décret solennel me repousse d'un azile où elle admet souvent les plus vils proxénètes! elle m'accordera peut-être un cachot!

— Marqué partout du sceau de la réprobation, sans l'avoir mérité, je me reposerai sur ma propre conscience. les hommes, les souverains peuvent me persécuter, ma destinée mortelle est en leur pouvoir; ils ne m'humilieront jamais. je saurai conserver la dignité de l'infortune, &, vêtu de la robe sans tache, je me présenterai sans crainte & sans remords aux pieds du trône de l'éternel qui voit du même œil le monarque & le sujet, l'aigle & le vermisseau.

— Tels sont, Sire, les sentiments de celui qui ne s'honorera jamais d'être le sujet de votre majesté mais qui sera toujours l'admirateur de ses grandes qualités.

Stances à une coquette

Séparons-nous jeune indiscrette
Vous l'ordonnez, moi je le veux?
Je suis jaloux, et vous coquette;
L'oubli seul peut nous rendre heureux.

L'amour vous a donné ses ailes
Et son carquois, et son flambeau;
Ses traits sont dans vos mains cruelles:
Moi, je n'obtins que son flambeau.

J'aime les champs, et vous la ville;
L'éclat du monde vous sourit;
Je suis crédule et vous habile
J'ai trop d'amour, vous trop d'esprit.

Un mot, un geste, un rien m'afflige
Que d'instants passés dans les pleurs!
Mais pleurer vous semble un prodige,
Vous ne croyez pas aux douleurs

Je vous rends une foi douteuse
Et je vous quitte sans détour.
De mes chagrins soyez heureuse;
Moi je le suis de mon amour.

Voguez sur l'océan du monde,
De l'œil encor je vous suivrai
Et sur vous si l'orage gronde
Appelez-moi, je reviendrai

— à Corinne —

Oui votre haine est légitime
Et j'applaudis à vos fureurs !
égalez ma peine à mon crime,
J'ai mérité toutes malheurs.
Pourtant, quel est dans la querelle
le plus coupable de nous deux ?
moi, j'ai cessé d'être amoureux
Et vous Corinne.... d'être belle.

— Madme. de Laf.... quoique d'un âge très mur et n'aiant jamais été jolie, affectait de parler sans cesse de sa vertu — eh, madame, lui dit un jour l'abbé V.. impatienté de vous revenir toujours cette même conversation = il est des femmes pour lesquelles la vertu n'est pas un mérite. =

= Cette dame avait beaucoup d'esprit, mais elle sacrifiait les avantages réels qu'elle aurait pu obtenir en société au plaisir ridicule de faire parade de ses prétentions scientifiques, surtout vis-à-vis des gens qu'elle esperait pouvoir intimider par ses sophismes, et sa loquacité, elle passait une partie de sa matinée à préparer les conversations qu'elle devait avoir le soir relativement aux personnes qu'elle verrait -

– Ayant un jour à dîner plusieurs ecclésiastiques, entre autres un respectable Curé des environs de sa terre qui passait pour ~~être~~ très instruit, et qui jusque-là avait négligé de lui faire sa cour, elle chercha l'occasion de l'humilier, en faisant valoir sa supériorité et ne manqua pas d'étaler toute son érudition théologique; voyant que le bon curé gardait le silence, elle l'apostropha personnellement en lui demandant s'il était Janséniste ou Moliniste? Madame répondit-il, en découpant une tranche de jambon, à table je suis Jamboniste; cette plaisanterie ne la déconcerta pas, il fallait que la leçon bien étudiée, fut débitée. elle continua donc son discours, l'entre-mêlant de citations de l'évangile, de l'écriture sainte et des actes des apôtres, et finissant par interpeller directement le digne pasteur — eh bien, monsieur, vous ne répondez pas et je crois en effet que vous n'avez aucune objection à faire contre ce que j'ai dit = Madame, répliqua-t-il, vous qui connaissez si bien l'écriture sainte, vous n'ignorez pas que lorsque l'anesse de Balaam parla, le prophète se ~~tut~~ tût – elle était particulièrement liée avec

– deux

deux Dames de son âge et de son même caractère, affectant comme elle le bel esprit, mais ayant toujours l'air de lui accorder une supériorité dont elle était très flattée. Dans la réunion de ce trio, qui avait lieu à certains jours marqués de la semaine, on n'agitait que des questions morales, ou théologiques, on s'occupait rarement de littérature & la critique sur les mœurs du prochain n'était pas épargnée. On n'admettait dans ce petit cercle que des hommes connus par une réputation d'esprit. Le Marquis de St. M.*** était à ce titre un des privilégiés, & ne s'y rendait que pour avoir le plaisir de persifler ces Dames: un jour que la conversation mystique tomba sur la préférence à donner au célibat, ou au mariage, il leur fit une grande dissertation sur les avantages de l'un & de l'autre état, & la termina par le paradoxe suivant. Dieu en créant l'homme & la femme, leur a dit, croissez & multipliez, c'est un ordre absolu auquel on doit se soumettre, mais les lois des SS. Pères sont également obligatoires, & St. Paul a dit, mariez-vous, vous ferez bien, ne vous mariez pas, vous ferez encore mieux: Or la religion exige que nous fassions toujours le mieux possible. Pour obéir à l'ordre de Dieu, & suivre en même temps le précepte de St. Paul, il faut donc vivre dans le concubinage. Les trois savantes restèrent si stupéfaites

~~grottes~~, que toute leur haute métaphysique échoua devant ce plat argument, auquel ils ne surent que répondre. —

~~~

= Un Curé des montagnes de Bugey qui ne négligeait aucun moyen de faire valoir son bénéfice & qui connaissait bien la portée d'esprit de ses paroissiens, leur disait à son prône = Vous gémissez de ce que votre grosse cloche est cassée; consolez-vous, elle est morte avec le baptême, mais il en reste encore une qui vous prêche également vos devoirs; ne l'entendez-vous pas sonnant à vos oreilles, Don, Don, Don? elle vous dit que vous devez faire des dons à votre curé pour lui donner les moyens de subsister & de fournir des secours aux pauvres & aux malades.

~~~

= Le Cardinal de Tencin, voulant se faire passer pour être d'une antique noblesse, crut que le meilleur moyen d'y réussir était de se faire admettre dans le Chapitre des Comtes de Lyon, où l'on exigeait les preuves les plus anciennes, & les plus exactes. il ne doutait pas que le grand crédit dont il jouissait à la Cour, ne levât aisément toutes les difficultés qu'on pourrait lui opposer: cependant il eut bien soin de

= Courtiser

Courtiser chaque Chanoine en particulier, & Se crut bien Sur du Succés ; Quand il eut obtenu isolement la promesse du Suffrage de chacun d'eux ; mais il ignorait sans doute que dans toute réunion, l'esprit de corps, l'emporte toujours sur les paroles individuelles, & les titres qu'il presenta furent rejetés unanimement comme insuffisans. Quelque tems après, il fut nommé à l'archevêché de cette même ville, & dans l'assemblée capitulaire qui fut tenue pour sa reception, il crut faire aux chanoines un reproche piquant, en prenant pour Texte du discours qu'il prononca, ce commencement d'un verset de l'écriture Sainte.

" Lapis quem reprobaverunt factus est in
" Caput anguli. (La pierre qu'ils ont rejetée est devenuë la pierre fondamentale de l'angle) mais le Doyen lui répondit tout de suite, par la fin de ce même verset — " a domino factum est
" istud, et est mirabile oculis nostris.
(C'est l'ouvrage du Seigneur, & C'est un miracle à nos yeux)

— On prétend que l'Epigramme suivante plus amère que toutes celles des Satiriques plus célèbres a été faite sur une femme très connuë.

" Armande se consume en regrets superflus,
" La vertu n'en veut pas, le vice n'en veut plus.

— L'usage a souvent introduit dans la langue française des expressions ridicules par leur exagération, aux quelles par habitude on ne prend plus garde dans certains cercles, mais que la franchise provinciale ne peut aprouver et qui effarouchent les étrangers, ainsi deux personnes très indifférentes l'une à l'autre se rencontrant

= J'ai été vous chercher, dit l'une = Je suis au desespoir, de ne m'être pas trouvé chez-moi, dit l'autre.

On dit quelque fois « donnez-vous la peine de vous asseoir sans prendre garde au ridicule contraste que présente cette phrase =

= il est d'autres expressions qui ne sont pas moins extraordinaires par leur insignifiance ou par l'absurdité de leur aplication, mais il est étonnant qu'elles soient en quelque sorte autorisées par l'exemple d'auteurs célèbres; ainsi l'on trouve dans les mémoires de Gourville, qu'à la Bastille, il se fit servir un brochet raisonnable -

J. J. Rousseau dit dans ses Confessions (p. 164) = Je n'ai jamais fait de grandes maladies à la campagne =

= Dans le voyage pittoresque du royaume de Naples (p. 238.) on dit « la magnificence n'est pas si conséquente ni si variée dans les hommes.

= le mot conséquent que plusieurs personnes au dessus de la classe du peuple apliquent à tout propos sans qu'il soit précédé ou suivi de ce qui devrait en déterminer.

– le sens

le Sens a donné lieu à une Scène assez originale entre l'auteur bien connu d'une tragédie moderne, et un littérateur aussi aimable qu'instruit placé alors à la tête d'une superbe imprimerie - le premier proposa à celui-ci d'acheter sa pièce, le marché fut bientôt conclu à la très grande satisfaction de l'auteur et l'arrangement signé. alors l'auteur ajouta d'un air mistérieux et content de lui: O si vous voulez encore faire une bonne acquisition, j'ai dans mon portefeuille un ouvrage bien conséquent = à ce mot, le littérateur palit et se crut ruiné. il était impossible, pensait-il, qu'un homme qui s'exprimait ainsi, obtint quelque succès; cependant d'après des instances réitérées, il promit de se rendre dans une heure chez l'auteur pour examiner cet ouvrage, mais toujours troublé de son idée, il ne peut pas prendre sur lui de tenir sa parole, et mêlant la gaîté de son caractère à l'humeur que lui avait donné l'expression dont le son blessait encore ses oreilles, il lui envoya les couplets suivans.

= Sur l'air — femmes voulez vous éprouver =

: On se sert du mot conséquent,
: Sans en sentir la conséquence.
: Cela, dit-on, est conséquent?
: mais souvent quelle inconséquence!
: est-on grippé, c'est conséquent!
: on tousse, on souffle; en conséquence
: vient un docteur très conséquent
: qui vous traite sans conséquence.

; un personnage conséquent
; donne une fête conséquente,
; il faut avoir par conséquent
; une mise très conséquente.
; on y danse, c'est conséquent,
; et l'on y brille en conséquence
; mais il fait un froid conséquent
; on sort; ah, quelle inconséquence
= un baiser est peu conséquent;
; mais la suite en est conséquente.
; qui la reçoit est conséquent;
; qui le donne est inconséquente.
; o fillettes, par conséquent
; apprenez qu'une inconséquence
; près d'un amant très conséquent
; tire souvent à conséquence.
= qu'un époux est peu conséquent
; lorsqu'il reçoit sans conséquence
; chez-lui quelqu'un très conséquent,
; qui n'y vient pas sans conséquence.
; on voudrait être conséquent!
; mais hélas, que d'inconséquences!
; heureux qui d'un mot conséquent
; prévoit toutes les conséquences!
= un ouvrage peu conséquent
; peut être offert sans conséquence:
; mais l'achever conséquemment

= sur parole

: Sur parole, et inconséquence :
: l'auteur le dit bien conséquent ;
: Je peux le lire en conséquence ;
: mais Je ne Serai conséquent
: qu'en le payant en conséquence.

~ Le Chr. de Courton, cité comme ayant une source intarissable d'histoires plaisantes à débiter, racontait que s'étant trouvé dans un endroit où il fallait passer une rivière en bateau, il entra dans le bac, & voyant l'eau très agitée, il dit au batelier = mon ami, ne vous est-il jamais arrivé de perdre par accident des personnes que vous passiés ? O Jamais, monsieur, répondit celui-ci car mon frere s'est noyé la semaine derniere & nous l'avons retrouvé le lendemain.

~ Ce même Chevalier racontait encore que se trouvant à dîner avec un gascon chez un ami à toulouse, on servit au dessert un grand fromage de roquefort = où l'entamerai-je : demanda le gascon après l'avoir bien tourné & retourné ? où vous voudrez répondit le maître de la maison. Le gascon appelle son domestique, porte ce fromage chez moi, lui dit-il, c'est là que je l'entamerai.

= Mr. de la R. étoit en grand deuil de la tête aux pieds, larges pleureuses, cheveux abatus, sans poudre, phisionomie fort triste. un de ses amis l'aborde avec l'air de l'intérêt & de l'inquiétude = eh bon Dieu Qu'est ce donc que vous avez perdu! moi, dit-il, Je n'ai rien perdu, c'est que Je suis veuf.

= Un Gentilhomme nouvellement admis à la cour & fortement recommandé au marechal de Noailles, le pria de lui donner ses conseils sur la maniere dont il devait s'y conduire.

= vous n'avez que trois choses a faire, lui dit le Mâal
" dites du bien de tout le monde, demandez tout ce qui
" vaquera, & asseyez-vous quand vous pourrez.

= Le Cher. de Cerneville mousquetaire monte dans un fiacre au faubourg St. Antoine, ordonne au cocher de le conduire au Colisée fauxbourg St. honoré: le cocher refuse, le militaire s'emporte, il allait le fraper lorsque cet homme l'arrête en lui disant = Mr. si vous voulez bien m'entendre, Je vous
" prouverai que Je ne peux pas vous conduire; déja vous vous
" fachez, vous allez mettre l'Epée à la main, vous voudrés me
" battre, Je vous répondrai avec mon fouet, vous me passerez votre
" épée au travers du corps, donc Je ne vous menerai pas. le Chr.
trouva cet argument irresistible & se retira fort content d'avoir cette anecdote à raconter =

= Le célèbre Burchil s'étant chargé de faire connaître à une dame étrangère les différentes curiosités de Londres, après plusieurs courses, l'introduisit dans les deux chambres du parlement, & sur la curiosité qu'elle lui montra pour savoir où elle était, = c'est „ici, lui répondit-il, un marché public où l'on vend „sa conscience & son pays pour acheter des places, „& des pensions.

= Le comte de Ganay, homme aimable mais particulièrement connu par son esprit satirique se trouvant dans une société où l'on parlait des femmes enceintes, l'oncle d'une jeune dame dont les mœurs étaient plus ~~quicsoques~~ quéquirsoques marquait son étonnement sur ce que sa nièce annonçant la plus belle constitution, jouissant de la meilleure santé & mariée depuis plusieurs années n'avait pas d'enfans = avez-„vous jamais vû, dit le comte de Ganay, un grand-„chemin, porter de l'herbe?

= Dans la guerre de la succession, le roi de Prusse Frédéric 2. dont on ne peut révoquer le témoignage en faits militaires, avait eu souvent à combattre contre les Russes, & rendait une justice exagérée à leur valeur. = ces diables „de soldats russes, disait-il, quand on les a tués, il faut encore „leur donner des coups de bourrade pour les jetter à terre.

Paraphrase du psaume De profundis par Desbarreaux

De profundis, &c. — De l'abime profond où mon ame est captive
Jusqu'au pied de ton trône elle porte sa voix
Grand Dieu, prête à ses cris une oreille attentive,
Que ses vœux soient au rang des vœux que tu reçois

Si iniquitates, &c. — Qui pourra soutenir le poids de ta justice
Si tu sondes nos cœurs d'un regard curieux!
Qui sera juste, hélas! si ta bonté propice
De nos iniquités ne détourne les yeux?

Quia apud, &c. — Mais parmi les horreurs d'une trop juste crainte
Ta clémence à l'espoir vient de rouvrir mon cœur
Docile à ta voix, fidèle à ta loi sainte
Une foi vive et pure adoucit ma frayeur.

A custodia matutina &c. — C'est ainsi qu'Israël sur son Dieu seul se fonde
Dès l'heure où le soleil nous ramène le jour,
Jusqu'au temps où cessant sa course vagabonde
Aux ombres de la nuit il fait place à son tour.

Quia apud dominum &c. — O de miséricorde inépuisable abime!
Ton immensité seule égale tes bienfaits,
Et ipse redimet &c. Des crimes de ton peuple innocente victime
Ton Fils veut dans son sang effacer nos forfaits.

L'espérance est au fond de la - boîte des maux.

— Le Duc de Choiseul a été l'un des phénomènes les plus extraordinaires du Siècle de Louis 15. avec l'extérieur de l'insoussiance & de la légèreté, il sut par des talens supérieurs rendre au royaume la prépondérance qu'il avait autrefois sur toutes les puissances de l'Europe; prodigue de sa propre fortune, on l'accusa de dissiper celle de l'Etat, mais il démontra que non seulement il l'avait ménagée avec la plus sévère économie, mais qu'il avait remis le plus grand ordre dans les différens départemens dont il avait été chargé en en diminuant toutes les dépenses - il capta pendant 12. ans la confiance d'un monarque qui sut apprécier son mérite, mais il finit par succomber sous la plus vile des intrigues à la mort du maal de Belle-isle qui eut lieu en 1762 il fut chargé du département de la guerre, ce dernier ministre laissait 80. millions de dettes à ce département un projet de 180. millions de dépenses pour cette même année 1762. & une seule armée en campagne, c'était un moment de crise d'une guerre malheureuse Mr. de Choiseul établit une seconde armée de près de 100. mille hommes sur le bas Rhin, & ne demanda à la finance que 127. millions: telle fut la conduite de ce célèbre ministre dont la vaste politique parvint à intimider les puissances étrangères, & rendit la France

tellement respectable à toutes les nations que jamais elle ne parla sur un ton aussi haut & aussi grand que sous son ministère; il respecta les faiblesses de son souverain tant qu'elles parurent ne pas dégrader la majesté royale, mais une noble fierté ne lui permit jamais de ramper aux pieds de celle qui aportait à son auguste amant les restes impurs de la licence publique, loin de flatter mad^me. Dubarry, il la traita avec cette légèreté dont un homme honnête & accoutumé aux usages de la bonne compagnie, croit honorer ces sortes de créatures; son mépris s'étendit publiquement, non seulement sur ceux qui faisaient un trafic honteux des charmes de celle à laquelle ils avaient donné leur nom, mais encore sur les ministres, & gens en place qui, par les plus honteux motifs, s'avilissaient jusqu'à aplaudir aux malheureuses erreurs du monarque; de ce nombre étaient m^r. de Maupeou chancelier de France, l'abbé Terrai controlleur des finances, & le Duc Daiguillon qui aspirait au ministère de la guerre; tous trois se réunirent avec la famille Dubarry, & il ne leur fut pas difficile de faire agir la favorite selon la bassesse de leurs vües, dont le principal moyen était de faire passer le ministre comme déprédateur à son profit des fonds destinés à son département; m^r. de Choiseul qui voyait

toutes leurs manœuvres crut de son honneur de combattre en présence de son Souverain même, non par des récriminations qui étaient au dessous de sa dignité, mais par l'exposé le plus authentique d'une conduite irréprochable dans les diverses administrations qui lui avaient été confiées, & ce fut alors qu'il présenta au Roi dans son conseil des mémoires aussi exacts que clairs & précis sur sa gestion dans les affaires étrangères la marine & la guerre, mémoires qui excitèrent d'autant plus la fureur concentrée de ses ennemis qu'ils étaient appuyés de pièces justificatives qui ne permettaient pas d'en soupçonner la sincérité. Cependant malgré tout cela, & quoique ce ministre dans les différentes places dont il avait été investi, eut dissipé sa propre fortune & quatre millions de celle de sa femme, il fut renvoyé avec dureté, la lettre de cachet qui prononçait sa destitution & son exil sur sa terre de Chanteloup, lui fut signifiée le 24. X^bre. 1770. Le Duc de la Vrillière oncle du Duc d'aiguillon en fut le porteur; le Duc de Choiseul qui connaissait parfaitement les manœuvres de l'intrigue dont il était victime, lui dit en souriant = M^r. le Duc, je suis persuadé de tout le plaisir que vous avez à m'apporter une pareille nouvelle.

= au mois de mars 1762. le Duc de Choiseul

avait été investi de la charge de Colonel général des Suisses & Grisons qui rendait plus de cent mille francs par an ; un an après son exil ses ennemis parvinrent encore à le dépouiller de ce bienfait ; il envoya au roi sa démission pure & simple, mais un procédé aussi noble réveilla la justice du roi, il ordonna qu'il fut dédomagé & défendit toute représentation à cet égard cependant il confia les soins de cette indemnité à M.r le Duc D'aiguillon qui, par un raffinement de vengeance trouva le moyen de faire approuver que les graces du roi parussent être attribuées plus encore à mad.me de Choiseul, qu'à son mari, en stipulant la reversibilité sur elle, de la moitié de la pension accordée à l'ancien ministre —

= La Duchesse fut indignée d'un procédé aussi infame qui tendait à l'avilir aux ieux du public, en la présentant comme intéressée à connivér au malheur de son mari ; ce fut le motif de la lettre qu'elle écrivit au roi & qui mérite d'être connuë par la dignité & la fermeté avec laquelle elle lui adresse directement ses plaintes contre lui-même ; mad.me de Choiseul avait confié la copie de cette lettre à une bonne amie, pour qu'elle devint publique en cas de nécessité

Madame de Choiseul au roi. 25. Xbre 1771.

Votre majesté veut m'honorer d'une grâce que toute autre circonstance m'eût rendüe flatteuse, & que celle où je me trouve ne me permet pas d'accepter. le tems des grâces est passé pour moi, Sire, mais celui de la justice du roi ne passe pas, & c'est elle seule que je réclame.... oser se plaindre de vous à vous même, Sire, c'est croire à votre justice, c'est vous rendre hommage. la flatterie accuse le ministre du mal que fait le monarque; la vérité & l'histoire s'en prennent aux monarques des maux que font leurs ministres; j'emprunte la voix de l'une; c'est à vous, Sire, à prévenir les récits de l'autre.

Pendant douze ans, mr. de Choiseul a exercé à la satisfaction de votre majesté marquée dans chaque occasion, les départemens qu'elle lui avait confiés: ses services ont cessé d'être agréables à votre majesté; elle lui a ôté les emplois de son ministère; il n'a point à s'en plaindre; mais elle l'a encore exilé: l'exil est une punition, & une punition doit être la peine légale d'une faute contre la loi. Quel est donc le crime de mr. de Choiseul? votre majesté l'a puni, mais qui l'a jugé? elle n'a pu croire, ou du moins elle ne croit plus qu'il ait mal géré les finances de ses départemens. les affaires étrangères, de cinquante huit millions qu'elles coutaient lorsqu'elles lui furent confiées,

réduites successivement à sept millions, après en avoir payé vingt aux anglais pour nos prisonniers, & sans avoir fait perdre un seul allié à votre majesté, pendant une guerre malheureuse, prouvent autant en faveur de ses économies que pour le bonheur de ses négociations. la marine à qui il ne restait au lieu de vaisseaux que des dettes, quand votre majesté lui en confia l'administration, entièrement rétablie & sans dettes quand il remit ce département, celui de la guerre enfin, dont la dépense dès la première année où il en fut chargé, fut réduite de plus de cinquante millions sur ce qu'avait demandé m.r le maal de Belle-Isle quoique ce ministre n'eût proposé qu'une armée pour cette campagne & que votre majesté en ait eu deux, la même diminution pour la campagne suivante, avec une armée en allemagne, & une en Portugal, économie qui n'a cependant coûté que 20. millions de dettes au département. enfin, à la paix, la dépense de la guerre, malgré les nouveaux frais occasionés par la nouvelle formation applaudie dans son temps par votre majesté, s'est trouvée à mille livres près au niveau de ce qu'elle coutait au commencement du règne de votre majesté.

– Telles sont, Sire, ces déprédations si vantées. voilà ce que votre majesté a vu dans ses travaux particuliers. voilà ce qui lui a été prouvé dans son conseil, prouvé

. sans

Sans réplique, et dont la conviction est, j'ose le dire, au fond du Coeur de votre majesté. ——

— Quel a donc été le fruit de douze ans de travaux & pénibles contrariés mais applaudis ? la disgrace & l'exil : nous supportions ce malheur avec une résignation respectueuse. pouvions-nous penser qu'on chercherait à l'agraver encore ? exemple unique dans votre régne, Sire, : on dépouille Mr. de choiseul de sa charge, & d'une charge que votre majesté, en la lui donnant, lui dit être inamovible ..... (ici sont des preuves historiques de l'inamovibilité de la charge de colonel général des Suisses & Grisons) On lui permet cependant d'en demander un dédomagement : il propose, Sire, dans une lettre ou toute sa soumission est marquée, ceux qu'il croit pouvoir espérer des bontés & de la justice de votre majesté, & votre majesté ne daigne pas recevoir sa lettre ! elle refuse la lettre d'un homme de qualité qu'elle sait n'être point coupable, qu'elle a honoré long-tems de sa familiarité & qui l'a servie douze ans dans les emplois de la plus intime confiance ! quel plus grand mépris aurait-elle pu marquer au scélérat le plus abjet, & le plus inutile ? la naissance, l'innocence, les services n'ont-ils pas droit du moins à qques égards ? il parvient à votre majesté que la premiere demande de Mr. de choiseul est d'être soustrait au joug de l'exil, pour lui faire un hommage plus libre de sa

démission, et Votre majesté écrit: il est bien heureux que je l'aye envoyé à Chanteloup, je ne veux pas qu'il en sorte!.... Il est bien heureux, Sire! et que pouvait donc lui préparer l'indignation de Votre majesté? Je sais que rien n'est impossible à sa toute puissante volonté: mais il est de mon devoir et de mon respect de croire qu'elle est déterminée par sa justice, et le malheur innocent de vous avoir déplu, Sire, ne peut être puni comme crime.

= (Madme. de Choiseul se plaint ici amèrement de ce que „ sous le vain prétexte d'un défaut de formalité, on „ refuse à son mari le paiement d'un bon que le roi „ lui avait donné pour payer des dettes qu'il n'eut pas „ contractées, si, comme ses prédécesseurs au département „ des affaires étrangères, il eut voulu accepter les deux „ cent mille francs de dépenses secrètes que sa majesté „ voulait lui donner et s'il n'eut refourné dans celui de la „ guerre pour cent mille francs de chevaux et chariots „ employés au service du ministère de la guerre et qui lui „ eussent épargné une dépense équivalente)

= Votre majesté peut-elle souffrir, autoriser, prêter son nom à tout le mal que la haine fait à un homme qui ne lui proposa jamais d'en faire? ~~Votre~~ Cœur, Sire, ne vous reproche-t-il rien et rejetteriez-vous ses mouvemens?

— Mais si ces maux sont la suite des services autrefois agréables à votre majesté et toujours utiles, qu'ai-je fait moi, pour subir l'infortune et l'oppression, que croire à vos bontés, Sire, les chérir, y placer ma confiance, y attacher mon bonheur, et oser vous le dire? Je n'ai point épousé mr. de choiseul pour qu'il fut Duc, ministre, exilé et ruiné. pourquoi votre majesté l'arracha-t-elle à sa carrière militaire qui lui était chère, et dans laquelle, je n'aurais couru que des hazards communs et glorieux? pourquoi le força-t-elle malgré sa répugnance à sacrifier aux triste emplois du ministère, les restes précieux de sa jeunesse? pourquoi enfin refusa-t-elle deux fois sa démission? sans le premier de ces refus, Sire, je serais libre, et je n'aurais point à craindre que les restes de ma fortune fussent insuffisans à ses engagemens et à son aisance. il doit m'être d'autant plus cher qu'il m'a pardonné de l'avoir compromis en réclamant pour lui, à son insçu, les bontés de votre majesté. elle trahit alors le secret d'une femme d'honneur confié à sa foi, secret qu'elle lui avait promis de garder et dont la parole est consignée dans une lettre écrite de la propre main de votre majesté et que je garde encore. elle exposa mon imprudence à l'animadversion de mon mari et ma folle confiance à la

risée publique.... Je me trompais sans doute en croyant que le rang suprême pouvait être honoré d'une confiance pure. la mienne, Sire, pouvait être rejetée, mais elle ne devait pas du moins être trahie. Si votre majesté croit devoir quelque réparation à cet outrage, c'est à mon mari qu'il la faut acquitter, & non pas en me donnant une pension sur les dépouilles qu'on lui arrache, grâce qui, par sa nature & la circonstance, blesse également mes sentimens & mon honneur; parceque elle n'ajoute rien au traitement qu'on lui fait, & qu'elle semble me faire conniver à l'injustice qu'il éprouve, en m'en faisant profiter dans une supposition dont l'idée est affreuse à me présenter.

— Je ne chercherai point, Sire, à rappeler les bontés dont je me faisais illusion par des protestations dont je ne trouverais plus les sentimens dans mon cœur. le plus profond respect, la plus entière soumission, la fidélité la plus absoluë, telle est l'étenduë, telles sont les bornes de mon devoir. Si d'oser connaître ces bornes & de les exposer aux yeux de votre majesté, est une liberté criminelle, j'en dois seule être punie puisque j'en suis seule coupable. Les caractères de la vérité peuvent être inconnus aux souverains; mais on

= peut

peut croire, du moins pour connaître, la vraisemblance, si ma parole & la vérité même, Sire, ne suffisent pas à votre confiance. Cependant comme je ne veux pas que la punition m'expose à des soupçons injurieux à mon honneur, ma lettre sera déposée entre les mains d'un assez grand nombre de personnes sûres, qui la divulgueraient dans le cas qu'il m'arrivât qque malheur; mais en faisant connaître mon imprudence, elles ne pourraient pas faire applaudir à la clémence de votre majesté.

— En attendant, Sire, ce qu'ordonnera votre colère, ou votre indulgence, je proteste contre toute mauvaise interprétation qui pourrait être donnée à la franchise des expressions d'une femme offensée, opprimée & en droit de se plaindre par celui de son sexe, du nom qu'elle porte & de l'humanité; & je déclare que je n'ai jamais prétendu m'écarter des bornes du profond respect avec lequel je suis, Sire, de votre majesté &c.

(Nte) Peu d'années après, Louis 16. étant parvenu au trône, fit payer à Mr. de Choiseul le montant du Bon qui lui avait été donné par son aïeul, & lui permit de revenir à la cour. il se présenta devant le roi qui le reçut froidement, soit parcequ'on l'avait prévenu contre lui, en le peignant comme dissipateur, soit plutôt

parcequ'il ne pouvait pas ignorer que l'exaltation de son caractère ne lui avait pas permis de plier devant le Dauphin son père, auquel il avait résisté avec hauteur dans une altercation suscitée par une intrigue de cour. mais il fut dédomagé de cet accueil, par celui que lui fit la Reine, qui n'oubliait pas que c'était à ses négociations qu'elle devait son mariage = m.r de Choiseul „ lui dit-elle, entr'autres choses obligeantes, vous avez „ fait mon bonheur". madame, répondit-il, celui de „ la France".

= On sait avec quelles basses adulations Voltaire encensa le Duc de Choiseul pendant son ministère; à peine fut-il instruit de sa disgrace, qu'il donna les éloges les plus outrés aux opérations du chancelier Maupeou l'ennemi déclaré du Duc. Celui-ci s'en vengea en couvrant l'auteur d'un ridicule plaisant qui annonçait publiquement son ingratitude. il fit placer sur son chateau de Chanteloup une girouette bien mobile qui représentait au naturel la tête de Voltaire.

— Charade —

„ Quand mon premier est mon dernier
„ On peut l'appeler mon entier. (Vinaigre)

— Le roi de Prusse ayant banni toute étiquette de ses soupers où il rassemblait plus particulièrement les litterateurs, musiciens, artistes &c. embarrassa beaucoup un soir ses convives, en demandant à chacun, = Que feriez-vous si vous étiez roi de Prusse = mais la question se trouvant adressée au marquis d'Argens, = ma foi, Sire, répondit-il = je vendrais mon royaume pour acheter quelques belles = terres en France, où j'irais vivre en paix = cette réponse amusa beaucoup le monarque.

— Ce même roi, dans sa dernière maladie ayant fait venir le célèbre médecin Zimmermann, & causant avec lui sur les erreurs de son art, lui demanda = Combien = avez-vous tué de gens dans votre vie? = pas tant que = votre majesté, répondit le docteur, & avec beaucoup = moins de gloire. =

— Chevrier auteur de l'infame libelle intitulé le Gazetier cuirassé, eut l'audace d'en adresser les premières feuilles au célèbre Lord Chesterfield, & de se présenter pour en recevoir le prix, mylord lui remit 50. guinées & le libelliste parut étonné de cette somme. = ce n'est pas pour payer votre ouvrage, lui dit le lord, mais pour vous aider à n'avoir plus besoin d'en composer de semblables.

— Le roi de Pologne Stanislas Leczinski à une piété austère pour lui-même, mêlait souvent la plus douce gaîté ; il racontait plaisamment que se faisant lire un soir la vie d'un saint par son vieux valet de chambre, celui-ci, déjà un peu endormi ou ne prenant pas garde à une faute d'impression prononça, Dieu lui aparut en singe — en songe — dit le roi — en singe ou en songe, repliqua naïvement le lecteur, Dieu n'est-il pas le maître ?

— Un jour de fête solennelle, Philipe d'Orléans régent de France entrant à St. Eustache, la quêteuse jeune & jolie vint lui présenter sa bourse avec beaucoup de grace, le Prince tira un double louis & dit tout bas en le lui donnant : pour vos beaux ieux, la quêteuse fit une profonde révérence, & lui représenta sa bourse en disant, Mgneur — & pour les pauvres — le régent sourit, tire deux autres doubles louis & les met dans la bourse en répétant & pour les pauvres.
— rentré dans son palais, il s'amusa beaucoup de cette aventure, & dit à ceux qui l'entouraient —
" une jeune & charmante demoiselle, vient de me " donner une très bonne leçon.

= un pauvre chirurgien de campagne se mêlant un peu d'acouchement, demeurait dans le village d'oulins, dont l'archevêque de Lyon était seigneur & où il avait une charmante maison de campagne; cet esculape aïant été appelé qque soir chez le prélat quand il y avait qques domestiques indisposés, fier de cette pratique fit placer sur sa porte une enseigne où était écrit en gros caractères.

„ claude Foncey chirurgien accoucheur de
„ monseigneur l'archevêque.

= On peut juger de l'ignorance de cet homme par une ordonnance qu'il avait faite pour un de ses malades qui avait besoin d'une potion calmante dans laquelle il devait entrer qques gouttes de Laudanum, & comme sa mémoire seule lui fournissait ce mot, il l'écrivit ainsi (l'eau d'anon) ah je ne savais pas, dit le pharmacien auquel on porta cette ordonnance, que le bon homme Foncey se fut fait distiller.

= L'abbé de Lille entrant dans le cabinet de mr. turgot, le vit lisant un manuscrit, c'était celui du poëme des mois de mr. Roucher, l'abbé s'en douta & dit en plaisantant

= odeur de vers se sentait à la ronde =

Oh! vous êtes trop parfumé, lui dit mr. turgot pour sentir les odeurs.

— Sous le ministère de M^r. Turgot Controleur Général des Finances, aussi connu par sa probité que par l'effervescence dangereuse de ses spéculations économiques, un homme âgé se présente au controlle général, M^r. Turgot lui demanda avec affabilité ce qu'il desirait, rien, monseigneur, je voulais voir comment était fait un grand ministre; il y a 60. ans que j'ai l'âge de raison, & je n'avais pas joui de ce spectacle; comme bon Français, je viens rendre homage à la vertu, & vous assurer que si vous n'amassais pas une fortune considérable, vous aurés la reconnaissance & l'estime des honnêtes gens, ce qui vaut mieux que les richesses: à ces mots, le vieillard sort sans se faire connaitre, & laisse le ministre plein de sensibilité

~

— Fréderic II. passant ses gardes en revue, remarqua que l'un d'eux avait un cordon de montre

« Soldat, lui dit-il, tu as une montre, quelle heure est-il ?

le soldat tire aussitôt son cordon, & faisant voir au roi qu'au bout, était, non une montre, mais une balle de fusil:

« Sire, il est toujours l'heure de mourir pour le service de

« votre majesté, je l'ai appris de cette balle qui m'a grièvement

« blessé à la bataille de Minden. — on pense bien que le monarque content de cette réponse lui accorda une bonne gratification

~

— Les Journaux ont parlé d'une femme morte à l'age de 113. ans dans les montagnes du Lyonnais & qui jusqu'au dernier moment avait conservé toute la présence d'esprit. Le fait est exact, mais on aurait pû ajouter cequi n'est pas moins vrai que son curé l'exhortant dans cette triste circonstance, & lui disant que la vie présente n'était qu'un passage pour arriver à une éternité bien heureuse, elle l'interrompit en lui disant « vous avez bien raison „ mr. le curé, à peine a-t-on les ieux ouverts qu'il faut „ les fermer ».

— Louis 16. promenant avec le comte d'artois assez loin de la foule des courtisans, rencontra un malheureux charretier dont la voiture était embourbée & qui voyant deux personnes vétuës de simples redingotes grises sans décorations, les pria de lui donner un coup de main pour le tirer d'embarras; les deux princes allèrent aussitôt à son secours & l'aiderent avec succès: le charretier leur offrit obligeamment à boire un coup, cequi fut refusé; en le quittant, le roi lui donna un louis, & mr. le comte d'artois lui en donna deux; le charretier apprit à l'instant quels étaient ses bienfaiteurs & témoignait sa surprise sur cequele roi lui avait donné moins que son frere, lorsque le monarque se retournant lui dit, mon ami, ne soyez pas étonné de la générosité de mon frere, il n'a que deux enfans, & moi j'en ai 24. millions.

— Il était devenu à la plus grande mode parmi les élégantes de Paris d'assister au cours de littérature du Lycée. Mr. de la Harpe aiant annoncé que dans la Séance prochaine, il parlerait de Plaute & d'Epopée, une belle Dame va trouver son amie au jour fixé, O ma chere, il faut que vous veniez tout de suite avec moi au Lycée, il n'y a pas un moment à perdre pour avoir place; la Séance sera fort intéressante, Mr. de la Harpe a promis de parler de Pelotes & de Poupées.

— Le Général Dumourriez qui était très lié avec Beaumarchais, passant à Sens, & sachant que ce dernier y avait deux sœurs qui y vivaient avec douze cens livres de pension qu'il leur faisait pour leur tenir lieu de légitime, & que depuis long-tems, il avait oublié de payer, les malheureuses n'osant plus faire aucune réclamation & se trouvant dans la plus grande détresse lorsque le Général passa en cette ville, elles ne manquèrent pas de lui détailler leur triste situation & de lui parler de l'oubli dans lequel on les laissait; le Général touché de leur état & ne pouvant douter de leur véracité, leur avança 50. louis, en se faisant donner un mandat sur Beaumarchais; arrivé à Paris, il se rendit chez ce

dernier

dernier, fut accueilli comme un ancien ami, et après avoir fait chez lui un assez bon dîner, il lui demanda une conférence particulière dans son cabinet, là il lui parla du malheureux état où il laissait ses sœurs, et lui montra le mandat qu'il avait entre ses mains, lui déclarant qu'il désirait en avoir de suite le remboursement = le bon billet qu'a La Châtre, répondit légèrement Beaumarchais, faisant allusion à ce mot si connu de Ninon-Lanclos; ah, il sera meilleur que vous ne pensez répliqua Dumourrier outré de ce propos, car si vous ne me payez par à l'instant je vous brûle la cervelle; cette menace fut accompagnée de la montre d'un pistolet armé. Beaumarchais eut beau tergiverser, vouloir tourner cette aventure en plaisanterie, il fallut compter les 50 louis en or et céder à la fermeté de Dumourrier qui exigea d'être reconduit par un escalier dérobé jusqu'à la porte de la rue.

—

= Pendant quelque tems, les filoux à Paris formaient une espèce de corporation où l'on instruisait des jeunes gens à l'art de l'escroquerie, une grande poupée de stature humaine était placée au milieu d'une salle, et il s'agissait de la dépouiller des bijoux dont elle était chargée; après de longues épreuves, les prétendans étaient admis dans les

monde, où selon les dispositions, les uns étaient destinés à des escamotages ordinaires sauf à être promus à de plus hauts grades à mesure qu'ils montreraient plus d'adresse, tandis que les chefs étaient chargés des plus grandes opérations; les profits se mettaient en commun & chacun y avait sa part proportionelle à ses talens & à son expérience, les réglemens étaient si bien établis qu'il n'y avait jamais de discussions sur le partage & qu'un fonds en réserve était destiné pour ceux qui après de longs services voulaient vivre tranquilles de manière qu'ils se trouvaient intéressés à ne pas trahir leurs anciens camarades; on peut juger par le trait suivant de l'amour propre qui dirigeait cette association, un de ces fripons qui dans l'ordre de l'escroquerie avait un emploi d'instituteur étant en prison y vit traîner un de ses élèves agé de 12. à 13. ans = ah! le pauvre enfant, s'écria-t-il, c'est bien domage, il travaillait déja parfaitement dans les mouchoirs, j'allais le mettre aux montres

— Enigme.

Je suis propice aux larcins de l'amour
à l'art du peintre aux embuches du traître
et le même moment où je reçois le jour
est l'instant où je cesse d'être.

Ombre.

— à la première représentation de Sémiramis, le théâtre se trouva tellement obstrué par la foule, qu'à peine les acteurs avaient-ils une fort petite place sur l'avant scène : au moment de l'ouverture du tombeau de Ninus placé sur le côté du théâtre, la sentinelle se mit à crier très haut : = messieurs, place à l'ombre S. N. S. place à l'ombre = cette naïveté excita des éclats de rire dans toute la salle, & peu s'en fallut qu'elle n'occasionnât la chute de la pièce.

— Le marquis de Tenteniac qui servait dans le régiment des gardes françaises, méritait d'être mis en parallèle avec le Comte d'anterroche pour la bravoure & la politesse française, se trouvant à la Comédie française dans le temps où il était du bon ton parmi les jeunes gens les plus élegans de remplir les coulisses & de s'avancer tellement sur la scène qu'ils gênaient le jeu des acteurs ; mr. de tenteniac se faisait remarquer plus particulièrement en avant de tout le monde. le parterre, à qui cela déplut se mit à crier dans un entre-acte : = annoncez, annoncez, l'homme à l'habit gris de fer, annoncez ! mr. de Tenteniac, après avoir regardé de côté & d'autre, ne pouvant plus douter qu'il ne fut le sujet du tumulte devenu général,

s'avance d'un pas grave au bord du théâtre, fait une profonde révérence, qui, à l'instant, produisit le plus grand silence, & dit d'un ton élevé. = Messieurs, j'aurai l'honneur de vous donner demain, l'insolence du parterre corrigée, pièce en autant d'actes qu'il vous plaira, l'auteur demeure rüe &c. = & il se retira respectueusement, accompagné des aplaudissemens unanimes, à la place où il était auparavant. il en fut quitte pour attendre fort patiemment le lendemain ceux qu'il avait provoqués si hautement : aucun ne se présenta.

~

Philippe 5. allant en 1701. prendre possession de son royaume & passant par montlhéry, le curé du lieu se présenta à lui à la tête de ses paroissiens & lui dit Sire, les longues harangues sont incomodes & les harangueurs ennuyeux, ainsi je me contenterai de vous chanter

: tous les bourgeois de chatre & ceux de montlheri
: mènent fort grande joie en vous voyant ici.
: petit fils de Louis, que Dieu vous accompagne ;
: & qu'un prince si bon,
: Don don
: cent ans & par delà
: Là là
: règne dedans l'Espagne !

Le monarque, enchanté du zèle chansonnier du pasteur
: lui dit

lui dit, Bis : celui-ci obéit et répeta son Couplet avec encore plus de gaîté, le Roi lui fit donner en sa présence dix louis, le Curé les aïant reçus, dit au Prince, Bis, Sire, et le Roi trouvant le mot plaisant, ordonna qu'on doublat la somme

---

Lors de la disgrace de M.r de Calonne, M.r de la Bouss... officier Général, revenant de ses terres avec sa famille, s'arreta dans une auberge où il étoit fort connu et où il avait donné ordre de lui adresser ses lettres. en les parcourant il s'écria : « Voici de grands changemens, M.r l'archevêque de Toulouse est nommé ministre. — ah ! monsieur, répondit tout de suite l'aubergiste, que je plains la France si la nouvelle est vraie ! — pourquoi donc ? — C'est que je ne doute pas que bientôt il ne bouleverse tout le Royaume. il s'arrète toujours chez moi lorsqu'il va à Paris ou qu'il en revient, et ne manque pas de mettre chaque soir tout sans dessus dessous. le lit qui est là il le fait placer dans une autre chambre ; les Comodes, les glaces qui sont entre les croisées, il les fait mettre en face de la cheminée. si je voulais écouter ses conseils, je ferais démolir ma maison pour la rebâtir de l'autre Côté, &c. et je pense qu'il ne manquera pas de faire en grand ce dont il a pris l'habitude dans les petites choses

= La Prédiction du bon aubergiste fut malheureusement trop vérifiée.

— L'abbé de Lattaignant, si connu par une grande quantité d'œuvres poëtiques trop nombreuses pour être bien correctes, faisait les délices des sociétés par la facilité avec laquelle il composait, pour ainsi dire, à volonté, des couplets toujours agréables pour ceux qui en etaient l'occasion ou le sujet.

Se trouvant dans un concert où mad.me Rossignol, femme de l'intendant de Lyon, grande musicienne & ayant une très-jolie voix, se fit admirer par son chant, il lui fit en impromptu ce joli madrigal

Le nom de Rossignol vous convient à merveille
" Jeune objet qui charmez mes yeux & mon oreille
" Vous avez le gosier qu'il possède aujourd'hui,
" Et les charmes qu'avait autrefois Philomèle.
" Qui vous entend croit que c'est lui,
" Et qui vous voit croit que c'est elle.

Plusieurs années après, cet abbé rencontra encore mad.me Rossignol dans une société, et lui adressa tout de suite ce nouvel impromptu:

" Je vous comparais autrefois
" au Rossignol, à Philomèle;
" Je vous entends, je vous revois:
" C'est encor lui, c'est encore elle.

= une Dame qui paraissait agée d'environ 30 ans dont les traits étaient réguliers & dont la santé brillait sur son visage, faisant remarquer dans ses yeux une certaine vivacité qui contrastait singulierement avec le ton plaintif dont elle commenca son discours à mr. t.... avocat célébre qu'elle allait consulter, vous voyez devant vous, monsieur, la plus malheureuse de toutes les femmes, comme vous avez la réputation d'un grand jurisconsulte, je viens implorer vos conseils pour me faire obtenir la cassation d'un mariage qui doit être nul par toutes les loix du monde —— = madame répondit mr. t. si vous attendez qque secours de moi, il est absolu de vous expliquer nettement sur vos griefs = je ne croyais pas, monsieur, repliqua-t-elle qu'il fut besoin de la moitié de votre science pour deviner ce qui peut porter une femme à se séparer de son mari = madame, répondit l'avocat, il n'est pas question ici de deviner, on n'établit pas un procés sur des conjectures; alors se cachant le visage de son éventail: mon mari, dit elle (ici elle ne peut retenir ses larmes) n'est pas plus mari que les italiens qui chantent à l'Opéra,,

= madame, dit mr. t. les loix peuvent aporter du remède à votre affliction, mais envisagez les mortifications que vous aurez à essuyer, si vous la rendez publique,

Pourrez-vous soutenir la risée de toute une cour, les réflexions licencieuses des avocats, & surtout les couleurs que l'on donnera dans le monde à votre conduite? combien peu, dira-t-on cette dame savait modérer ses désirs! — m.r t. allait continuer, mais la dame l'interrompit & lui dit avec quelque émotion — monsieur, je suis venue ici afin de savoir votre avis sur la manière dont je dois m'y prendre pour obtenir un divorce. C'est à vous de voir — Oh! madame, vous serez satisfaite, dit alors m.r t.. aprenez-moi S.V.P. quel âge a votre mari — il a répondit la belle affligée, 55. ans, & il y a 35. ans que nous sommes mariés — mais, madame, reprit m.r t.. il aurait fallu vous plaindre plutot. n'avez-vous pas des parens, des amis qui méritaient votre confiance? Hélas! répondit-elle, il n'est ainsi que depuis 15. jours. la gravité de m.r t.. fut tout à fait déconcertée à ce trait, il ne put s'empêcher de rire, & lui dit que les loix ne pouraient remédier à de tels malheurs: mais cela ne la satisfit point, elle sortit en disant à m.r t.. qu'elle s'adresserait à un jeune légiste, qui en savait cent fois plus que lui sur ces matières là.

—

Il y a dans toutes les confessions un péché qu'on n'avoue pas.

—

— Mr. P. negt. de Lyon était un bonhomme fort attaché à ses intérêts & qui avait épousé en premières noces une demoiselle également remarquable par sa beauté & par la blancheur de son teint. il n'hésita pas à l'abonner à la comédie, mais elle ne jouit pas longtemps de ce petit avantage, elle mourut presque subitement un mois après l'ouverture du spectacle; après trois mois de veuvage, mr. P. se remaria & épousa une d^elle extrêmement brune. ayant encore huit mois à profiter du spectacle, il ne douta pas que ce qu'il avait payé pour sa première femme ne dût servir également pour sa seconde. il se présenta hardiment avec elle à la porte d'entrée, bien muni de sa quittance, mais le portier refusa cruellement de l'admettre à moins qu'on ne payât de nouveau, disant que les abonnemens étaient personnels; le mari insista se prévalut de sa quittance en faveur de madme. P. & le portier se montra inflexible, quoiqu'avec toute la politesse possible, Plusieurs jeunes gens qui entraient au spectacle, s'arrêtèrent pour écouter cette discussion, mr. P. s'adresse à eux, leur disant: Voyez donc, messieurs, quelle injustice on me fait; j'ai payé l'abonnement de madme. P. & c'est madame P. que j'amène ici; à la vérité ce n'est pas la même qui devait en jouir, il y a 4. mois & qui n'en a profité que douze soirs, mais c'est toujours ma femme „ les jeunes gens baissaient les yeux

& ne répondaient rien, quand l'un d'eux connu par ses reparties prit la parole, & lui dit : " oui monsieur c'est une injustice criante ; soutenez fermement votre droit, il est incontestable, car, moi qui vous parle, je suis abonné au péage du pont du Rhône, pour moi & mon cheval ; & soit que je monte un cheval blanc ou un cheval noir, on ne me fait jamais la moindre difficulté " ?

~

— Mr. de Mandat avait un très bel hôtel dont la porte d'entrée par la cour donnait sur la rüe Chapon, & une autre par le jardin sur la rüe Courant-Vilain ; mais ayant reçu une lettre dont la suscription était : à monsieur de Mandat Chapon par devant, Courant-Vilain par derrière, il fut si piqué de cette plaisanterie, qu'il mit tout son zèle à demander le changement de nom de ces deux rüis ; il ne gagna cependant que la moitié de son procès. la rüe Chapon continua de porter le même nom, l'autre prit celui de Montmorenci, malgré l'opposition sérieuse d'un propriétaire qui, s'appelant Mr. Vilain, prétendait que ces ancêtres avaient donné le nom à cette rüe & était enchanté qu'on lui écrivit : à Mr. Vilain, hôtel Vilain rüe Courant-Vilain.

~

— Mr. de Courten lieutenant colonel des Gardes-Suisses était accueilli très familièrement chez madame la comtesse de Brionne; cette princesse s'était crue obligée d'engager à diner un personnage fort singulier, c'était un gentil-homme Breton de St. Malo si taciturne qu'il ne faisait jamais de questions & répondait à peine par des monosyllabes à celles qu'on lui adressait, la princesse défia Mr. de Courten de le faire parler, & il accepta le défi. il se mit à table à côté de cet original, affecta de lui faire les honneurs. Quel potage mangerez-vous? — Riz — Quel vin préférez-vous — blanc, dix questions de ce genre obtinrent des réponses à peuprès pareilles. il commencait à se décourager, quand il imagina qu'il réussirait mieux en lui parlant de sa patrie. = Monsieur, vous êtes de St. Malo? — oui. — est-il vrai que cette ville est gardée par des chiens? — Oui — Oh cela est bien singulier! pas plus singulier que de voir le roi de France, gardé par des Suisses — Princesse, dit Mr. De Courten, je vous avais bien promis que je le ferais parler. —

- Logogriphe -

Ami lecteur, retranche moi la tête
& sur le champ, je deviens une bête
rends-moi le chef & tu vois le produit
dont un faible animal compose son réduit.

Soie où l'on trouve : Oie.

— L'évêque de Warmie, l'un des plus riches prélats de Pologne, qui venait de perdre pour le moins deux tiers de son revenu par les arrangemens que le Roi de Prusse avait jugé à propos de prendre, en s'emparant de son diocèse, lors du fameux partage, se trouvant à Berlin pour y faire sa cour à ce prince, le Roi lui dit:
= Mr. de Warmie, vous ne devez pas m'aimer. —
: il est de mon devoir, répondit l'évêque, de me soumettre
: aux ordres des rois, & surtout à ceux des conquérants;
„ j'aime beaucoup la distinction, dit le roi =
La conversation étant ensuite tombée sur les religions,
: j'espère, dit le monarque, faire mon salut dans la
: mienne comme vous dans la vôtre mr. l'Évêque;
: cependant si saint Pierre ne voulait pas m'ouvrir
: les portes du paradis, je fraperais tout doucement
: & je vous demanderais, j'espère alors que vous
: voudriez bien me cacher sous votre manteau, & me
: faire entrer sans que je sois aperçu — cela ne
: se pourrait, repliqua le prélat, car vous avez
: tant rogné ce manteau qu'il ne me serait pas
: possible d'y cacher de la contrebande.

— L'anecdote ci-dessus prouve que malgré sa rudesse Frédéric souffrait volontiers qu'on lui parlât avec franchise & liberté; en voici une autre qui prouve que la clémence n'était

n'était pas non plus une vertu tout à fait étrangère à son caractère.

= Un de ses soldats ayant déserté pour la 3me fois, il le fit venir, et lui demanda en quoi son service lui déplaisait = la fortune, Sire, répondit-il ne nous a point accompagnés „ dans nos trois dernières campagnes, il faut bien l'aller „ chercher ailleurs — mon camarade, reprit avec bonté „ Frédéric ; je veux que tu en fasses encore une avec moi, „ et si elle ne nous revient pas, oh ! pour le coup nous „ déserterons tous les deux.

= Louis 15. qui par sa bonté et ses qualités personnelles méritait bien le surnom de bien aimé qui lui fut décerné par le vœu public, lors de sa maladie à Metz, rassemblait quelque fois à ses petits soupers une société intime de gens aimables avec lesquels il aimait à se délasser des travaux de la royauté, en ordonnant que toute étiquette en fut bannie et que chacun pût expliquer librement sa façon de penser. dans une de ces soirées, la conversation tomba sur qques opérations du gouvernement, que l'on critiquait avec amertume et s'anima tellement, que le monarque sentit qu'il ne pourrait plus contenir sa vivacité = chut, chut, dit-il, voilà le roi qui vient =. Ce mot charmant fit rentrer chacun dans le respect dont on était prés de s'écarter.

— Mr. de Calonne connaissait & possédait plus qu'en personne le caractère français, il était le premier a rire des caricatures & des chansons qu'on faisait contre lui & priait ses amis de les lui faire parvenir, — parmi toutes les chansons qui coururent, il en est une que l'on croit être faite par mr. de Champcenetz, c'est un dialogue sur différents airs, entre les personnages qui composaient l'assemblée, & qui étaient les plus intéressés à ses opérations, elle était intitulée : l'assemblée des notables.

— Le Roi. air de Malbourg.

: Sénateurs vénérables
: écoutez, écoutez bien, notables
: les projets admirables
: de mon cher Controleur :
: cet homme plein d'honneur
: a votre bien à cœur,
: le mien bien davantage ;
: rendez-lui, rendez-lui votre homage :
: mon peuple qu'il soulage,
: bénira son destin.
: de son rare dessein
: il vous dira la fin.

: Le controleur

= Le contrôleur. même air =

" L'état est à la gloire
" Que mon cœur, que mon cœur a de peine,
: J'allégerai sa chaîne;
: on vous imposera.
" Je sais que l'on criera
: peu m'importe cela.

= Sur l'air: mon honneur dit =

" J'ai dissipé les trésors de la France
: D'artois, Le Brun, & d'autres sont contents.
: qui mieux que moi peut régler la finance?
: Sully, Colbert, étaient des ignorants
: pour nous tirer de l'affreuse misère
: chacun de nous paiera son contingent:
: voilà, messieurs, voilà ce qu'il faut faire,
: Disputez-vous, mais il faut de l'argent
: Disputez-vous, mais il faut de l'argent

= Le clergé. sur l'air: il était une fille

. des projets de Calonne
: frémissez du récit.
. Ch. Que nous fait son déficit?
: il nous la gardait bonne,
: nous pouvons bien crier;
: il veut nous écorcher —— Ch.

= Le Parlement. sur l'air : à la façon de Barbari.

„ Quoi ! sans l'aveu du parlement
„ vouloir qu'un impot passe !
„ nous ôter l'enrégistrement
„ c'est le comble d'audace ?
„ le roi nous bornerait-il donc
„ la faridondaine, la faridondon
„ à juger les procès d'autrui,
„ = biribi
„ à la façon de Barbari,
„ mon ami ?

= La noblesse. sur l'air : ne dérangez pas le monde
„ en vain notre espoir se fonde
„ sur votre brillant secret :
„ en mille erreurs il abonde,
„ et ce malheureux projet
„ exige qu'on le refonde.
= le controleur.
„ non pas, messieurs, s'il vous plait
„ il faut imposer le monde ;.... bis,
„ j'y trouve mon intérêt .... bis,

= L'ombre de Vergennes. air : les jeux dans le village
„ avec un peu d'économie,
„ tachez de sortir d'embarras.
„ doit-on payer votre folie,
„ quand on ne la partage pas ?
= Cessez

" Cessez, par d'injustes largesses,
: de vous attirer des mépris;
: et donnez moins à vos maîtresses,
: aux princes, à leurs favoris ...... bis.

= Les Conseillers d'Etat. ah! monseigneur! ah! m.gneur
: ah! monseigneur! ah! monseigneur!
: tout est chez vous dans la rumeur,
: nobles, tiers-état et clergé
: font un bachanal enragé:
: Que peuvent contre un tel sabbat
: les pauvres Conseillers d'Etat?

= Les maires. Sur l'air: des fraises.
: Si ce peuple est dépouillé
: par le gentil Calonne,
: n'en soit pas émerveillé:
: il a doublement pillé
: le trône, le trône, le trône (1)

= Le Comte d'artois: de la tentation de St. antoine
: messieurs, cessez vos débats
" car le roi, mon frère
: ne se départira pas
" de ce qu'il veut faire.
: il faut trouver de l'argent:
: peu m'importe à moi, comment,
" pourvu qu'on ...... en donne
" à l'ami Calonne.

— les notables à la reine

(1). on prétend que le ministre avait puisé une grande partie de ses projets dans l'ouvrage de m. le Trosne célèbre économiste

Les notables à la reine. air de malbroug.

Madame ~~et~~ Souveraine
Qui voyez, qui voyez notre peine,
Sortez-nous de la gêne :
a Calonne aujourd'hui,
retirez votre appui ;
nos maux viennent de lui.

La reine. sur l'air, la danse n'est pas ce que j'aime

Calonne n'est pas ce que j'aime,
mais c'est l'or qu'il n'épargne pas.
Quand je suis dans quelque embarras,
alors je m'adresse à lui-même,
ma favorite en fait de même
et puis nous en rions tout bas
tout bas, tout bas, tout bas, tout bas.
Que je vous plains ! .... bis.
il ne sautera pas .... bis.

Le controleur. sur l'air : eh ! lon, lan, la.

eh ! lon, lan, la, laissez les crier
les français que l'on impose ;
eh ! lon, lan, la, laissez les chanter
c'est l'seul bien qu'on n'peut leur ôter.

= Le Comte de Flamarens, après avoir rempli avec honneur sa carrière militaire, s'était retiré dans sa province où une honnête aisance lui permettait de soutenir avec économie la dignité de son nom. un procès qu'il avait déja gagné dans plusieurs tribunaux, porté au conseil par sa partie adverse, le força de faire le voyage de Paris. il marchait à petites journées avec ses chevaux. passant par la forêt de Fontainebleau, il vit beaucoup de gens à cheval qui tous prenaient une route de traverse paraissaient avoir la même destination. la curiosité le porta à les suivre, sauf à s'écarter un peu de son chemin: après avoir marché quelque tems, il arriva dans un grand rond appelé la Croix de la biche où il trouva plusieurs hommes assez mal vêtus, qui ayant mis pied à terre, avaient attaché leurs chevaux à des branches d'arbres. sa première idée fut de se croire au milieu d'une bande de voleurs, & la fuite lui parut impossible parcequ'il voyait beaucoup de monde arriver encore par la seule allée qui put lui servir de retraite, il imagina que le meilleur moyen de se tirer d'affaire, serait d'agir comme les autres, & de paraître ainsi être de leur société; il mit donc aussi pied à terre & attacha son cheval à un arbre. mais son inquiétude augmenta bientot quand il vit tous les yeux se fixer sur lui, des

groupes se former successivement, se rejoindre ensuite, des chuchotemens s'établir, sans qu'on parut le perdre de vuë. enfin un homme se détache, vient directement à lui, et lui demande avec embarras quel motif l'amène en ce lieu. le comte persistant dans sa même idée, lui répond avec assez de fermeté : = probablement, monsieur, le même qui vous y a conduit = le député se retire, rentre dans le cercle ; les chuchottemens recommencent avec plus d'activité - on revient à mr. de flomarens : on lui offre deux cens louis s'il veut se retirer. très étonné d'une proposition aussi imprévue, il commence à trouver son avanture plaisante, sans y rien comprendre, et répond à tout hazard que ce n'est pas assez. on retourne on revient, on insiste, on lui propose enfin 500. louis qu'on compte devant lui. il ne concoit rien à tout cela mais il accepte, prend l'or qu'on lui offre, remonte à cheval et s'en va, recevant de ces messieurs toutes les civilités possibles et fort surpris de leur causer autant de joie par son départ qu'il en avait lui-même de les quitter. arrivé à melun, il prend des informations sur le rassemblement qu'il a trouvé, et par les détails qu'on lui donne, il aprend que le hazard l'a conduit au fort de la biche au moment où l'on allait faire l'adjudication d'une partie considérable de la forêt, de là il ne lui fut pas difficile de conclure que les gens qu'il avait vus, étaient

= des misoners

riveurs associés, qui, l'aiant pris pour un enchérisseur inquiétant avaient été bien aises de se défaire de lui à prix d'argent & à meilleur marché qu'ils ne le comptaient.

— Obligé d'aller à Versailles pour la poursuite de son procès, il se promenait tranquillement dans la galerie lorsqu'un homme mis honnêtement après l'avoir considéré un instant, se jette avec autant d'empressement que de respect sur sa main, en s'écriant: quoi m.r le comte, j'ai le „ bonheur de vous revoir! permettez-moi de vous demander „ par quel hasard vous êtes ici? cet homme était le fameux Barjac, ancien valet de chambre du comte & alors attaché en la même qualité au cardinal de Fleury, dont il possédait & à juste titre par sa scrupuleuse probité, toute la confiance. le comte de Flamarens le reconnaissant aussitôt. eh, c'est toi mon cher Barjac! je suis bien aise de te retrouver; je conçois que, connaissant mes habitudes & la médiocrité de ma fortune, tu sois étonné de me voir ici: c'est un maudit procès au conseil qui m'a forcé d'y venir, — ah! „ m.r le comte, que je suis heureux puisque je peux avoir „ l'avantage de vous y être utile — toi! eh, comment donc? „ je suis le premier valet de chambre de son éminence „ m.gneur le cardinal de Fleury, il m'honore de ses bontés, „ je peux même dire de toute sa confiance; je vous demande „ la permission de vous présenter moi-même à ce respectable „ ministre, & j'ose vous assurer que vous serez mieux accueilli „ que si vous lui étiés présenté par les plus grands seigneurs.

= une telle proposition ne pouvait manquer d'être acceptée avec reconnaissance; &, en effet, le Cardinal prévenu par Barjac dont il faisait le plus grand cas, traita le Comte avec toute l'affabilité & l'intérêt imaginables. Bientôt celui-ci mérita par lui-même les bontés qu'il n'avait dues en premier ordre qu'à son ancien domestique. une figure prévenante, une gaîté franche & soutenue, une candeur dont on trouvait peu de modèles à la Cour, lui concilièrent l'estime & l'attachement du premier ministre dont il devint pour ainsi dire, le commensal, & l'on se doute bien qu'avec un bon droit & un pareil protecteur, il eut bientôt gagné son procès au conseil.

= Rien ne le retenait d'avantage à Versailles, il se préparait a retourner dans ses terres, & le Cardinal ne cacha pas à Barjac le chagrin qu'il avait de ce départ projeté sous peu de jours = Monseigneur, lui dit Barjac, il ne tiendrait qu'à vous de retenir à la Cour m^r. de Flamarens & d'y attirer sa famille en lui procurant les moyens d'y vivre avec dignité — Barjac, répondit le ministre, souviens-toi que si je suis le dépositaire & le dispensateur des deniers publics, mon devoir est de les employer uniquement à l'utilité de l'état & que je me dois me permettre sur cela aucun sacrifice pour mes attachements particuliers — aussi, Monseigneur, suis-je

= incapable

incapable de vous proposer qque chose qui puisse blesser votre délicatesse ou votre conscience. mais le récit de ce qui est déja arrivé à mr. de Flamarens me permettra de suggérer à votre éminence une idée qui peut lui être avantageuse sans compromettre les intérêts du roi.

– alors il lui fit très plaisamment le narré de l'aventure dans la forêt de fontainebleau, ce qui amusa beaucoup le Cardinal. Barjac voyant la vieille éminence en gaîté, se hâta d'ajouter: Monseigneur, on procède demain dans une salle du Louvre, à l'adjudication des fermes générales de sa majesté. permettez seulement que le Comte de Flamarens y arrive dans un de vos carrosses, accompagné de votre livrée, & que sans se mettre en aucune manière en avant, il profite des hasards qui pourront lui être offerts. le Cardinal trouva l'idée plaisante et y consentit volontiers.

– Le Comte de Flamarens fut prévenu par Barjac, qui l'accompagna dans la voiture du Cardinal. les enchérisseurs qui étaient associés de même que ceux de la forêt de fontainebleau, étaient déja rassemblés quand ils arrivèrent. en entendant une voiture entrer dans les cours intérieures du Louvre, où celles des princes du sang, des Cardinaux & des ministres avaient seuls le droit de pénétrer, on mit avec empressement la tête à la fenêtre, et l'on fut fort étonné de voir la livrée

du Cardinal, & un inconnu descendre de voiture avec Barjac, qui, s'appercevant de l'attention avec laquelle on examinait tous ses mouvemens, affecta de causer avec l'air du plus grand intérêt, & remonta ensuite dans la voiture, comme pour attendre un dénouement au quel il prenait une grande part. les mineurs courtermes ne doutèrent pas au premier moment, que celui dont ils virent les pas se diriger de leur côté, ne fut un prête-nom du Cardinal qui sans doute voulait avoir lui même l'adjudication des fermes, & contre le quel ils ne pouvaient lutter.

Cependant qques têtes plus tranquilles représentèrent que peut-être cet inconnu n'était qu'un homme protégé par le ministre, ou même par Barjac, & dont on voulait faire la fortune, en le mettant à la tête de qque société rivale de la leur; que dans ce cas là, il serait possible de la désintéresser par des offres avantageuses. Cet aperçu qui calma les esprits, ayant été adopté unanimement, on se hâta de convenir du taux au quel on pouvait porter les offres. le comte de Flamarens entra dans le moment où ce plan venait d'être conclu, & s'assit modestement dans un coin de la salle. mais il fut bientot entouré de plusieurs de ces messieurs, qui, sous différens pretextes, cherchaient à savoir quel

était

était le motif de sa présence. il répondit à toutes les questions d'un air mistérieux & préoccupé qui ne laissa plus de doute sur les intentions qu'on lui supposait. alors on crut que c'était le cas d'agir tranchement par les grands moyens. l'un des associés sur le signe approbatif des autres, le tire en particulier, & après quelque préambule sur le peu de projets qu'on pouvait espérer des fermes, ne lui cacha pas que s'il était ici, comme on pouvait le présumer d'après la manière dont il y était arrivé, l'organe d'une autorité supérieure, on la respectait trop pour vouloir la combattre, mais que si, sous une aussi grande protection, il ne paraissait que pour son intérêt personnel, il était chargé de lui offrir cent mille écus pour se retirer. le comte ne balança pas à avouer que c'était uniquement son intérêt personnel qui l'avait amené en ce lieu. le marché fut bientôt conclu & il se retira emportant une somme qui le mit en état d'acheter une charge à la cour, & d'y établir sa famille qui s'est constamment distinguée par ses services militaires & par la dignité avec laquelle plusieurs de ses membres ont rempli les premières fonctions de l'Église.

— Mr. Languet Curé de Saint-Sulpice à Paris ne se faisait point scrupule, non seulement de demander, mais même de prendre le superflu des gens riches, soit pour les pauvres de sa paroisse, soit pour la construction & l'ornement de son église. on le connaissait si bien sur ce ton là, & l'on

était si sûr d'ailleurs du bon usage qu'il faisait de tous ces dons volontaires, ou forcés qu'on n'était point étonné de le voir emporter q'ques couverts d'argent dans les maisons où il était invité à diner; il avait soin cependant d'en avertir quoique sous l'air de la plaisanterie pour qu'on ne soupçonnât pas les domestiques.

Son frere Evêque d'amiens, avait reçu d'un prince étranger au quel il avait rendu des services essentiels, une superbe croix pectorale, ornée de diamans de la plus grande valeur. cette croix aiant été faussée, et l'un des diamans déchaussé, il l'envoya à son frere pour la faire raccommoder, celui-ci en fit faire une absolument pareille en strass, l'adressa à son frere sans l'avertir de ce changement, & plaça la véritable en couronnement à l'ostensoir de son église. Long-tems après l'évêque aiant chez lui des connaisseurs en ce genre, voulut leur faire admirer sa croix qu'il tenait rigoureusement enfermée dans un étui, mais il fut étrangement surpris quand, à l'ouverture, on lui dit, & on lui prouva que les diamans étaient faux. il écrivit tout de suite à son frere pour le prier de faire arrêter l'ouvrier au quel il s'était confié & qui l'avait volé aussi impunément. ne faites point de jugement téméraire, mon cher frere, répondit le Curé & ne soyez point inquiet de votre croix; elle formait sur votre poitrine un ornement inutile, à présent elle est l'objet de la vénération des fideles, elle embellit la demeure du Saint des Saints, & je vous engage à venir vous prosterner devant elle ./.

= un Père fit un jour le sermon suivant à son fils = Vois-tu, mon fils, tu ne vaux rien, je te le dis: tu n'es qu'une bête, je suis ton père; tu ne sais rien, et tout ce que tu sais, je te l'ai appris =

= Une dévote avait fait une neuvaine à St. Ignace pour obtenir la conversion de son mari. huit jours après celui-ci mourut. = Que ce saint est bon, disait-elle, & que je lui ai d'obligation! il accorde plus qu'on ne lui demande =

= Un mari qui ne s'acquittait pas souvent de son devoir, essuya de vifs reproches de sa chère moitié: il lui répondit qu'il ne voulait pas la mettre à tous les jours. — Cela m'est égal, répliqua-t-elle; mettez-moi à toutes les nuits. =

= une très jolie femme un peu bête et très ennuyeuse se plaignait un jour à madame de Sévigné, d'être tourmentée par ses amans = ah! madame lui dit en souriant madame de Sévigné, il vous est bien facile de les éloigner: vous n'avez qu'à parler =

= Après la chute de Robespierre, le comte de Ségur revint en France et fut nommé député au corps législatif, il vota le Consulat à vie pour Bonaparte et appuya cette mesure comme le moyen le plus efficace pour consolider les nouvelles institutions; appellé au conseil d'état, élu à l'institut de France, il fut encore nommé grand maître des cérémonies et reçut la décoration du cordon rouge. Lorsqu'il était chargé de défendre devant le corps législatif un projet de loi présenté par le conseil d'état il déployait des talens aussi brillants que l'érudition qui les accompagnait était profonde et extraordinaire; dans ces occasions comme dans toutes les autres il manifestait l'attachement le plus dévoué pour la personne de celui qui gouvernait alors et pour les intérêts de sa famille.
Lors de la restauration des Bourbons, il fut nommé pair de France, mais ayant ensuite repris ses anciennes fonctions par ordre de Bonaparte pendant le temps de probation des cent jours, il se trouva compris dans l'ordonnance du roi de 1815. et perdit toutes ses dignités. aujourd'hui vivant dans la retraite, n'étant plus ni pair, ni homme d'état, ni député, ni grand maître, mr. de Ségur n'est plus qu'un des hommes les plus aimables et des plus charmans poëtes de la France, il se console

de la perte des honneurs du monde par cette philosophie & cet amour pour la solitude qu'il a si agréablement prêché dans les jours de sa plus brillante prospérité.

« D'un monde qui m'avait séduit
« Je connais l'imposture,
« Mon cœur éclairant mon esprit
« me rend à la nature.
« Partout on voit tant de fureur
« Et tant d'ingratitude,
« Qu'on ne trouve plus de bonheur
« Que dans la solitude.

~

— C'est une tradition conservée dans le diocèse de Meaux, que le grand Bossuet après ses adieux célèbres aux mânes du grand Condé, se retira dans son Evêché, & voulut instruire ses ouailles par la prédication, mais — c'était Marguaritas ante porcos.

Son génie ne put descendre au niveau de l'auditoire, & il ne fut point compris. La foule se pressa autour d'un humble clerc, tandis que le géant de la parole jetait ses derniers feux dans le désert.

(Voyez la suite à f.° 84.)

~

— J'achève ma vie dans la langueur, sans autre perspective que de voir mes maux augmentés si ma vie se prolonge; le seul remède est de se soumettre à la destinée; ma sensibilité me reste encore.

~

= Mr. D. connu par sa piété avait besoin d'un cocher. il s'en présente un qui est accepté. après lui avoir donné les instructions nécessaires, mr. D... lui dit: = vous assisterez tous les soirs à la prière avec le reste de mes gens — à la prière, monsieur, ! reprit le cocher étonné. — Quoi! répondit mr. D. est-ce que vous ne priés point? Je n'ai jamais demeuré chez des gens qui fissent leur prière mais enfin, avez-vous quelque répugnance pour ce que j'exige de vous? non, monsieur, point du tout, mais j'espère que vous aurés égard à cela par rapport à mes gages =

~

= Dans le tems de l'exil des parlemens, sous le chancelier maupeou, l'un des plus respectables magistrats de celui de Paris, mr. de Montbelin fut traité d'autant plus sévèrement, que son influence avait beaucoup contribué à la fermeté qu'on opposait aux innovations projetées par le ministère. on le rélégua à l'Ile-Dieu, où il ne trouva qu'un chétif village composé de cabanes de pêcheurs & pour le seul logement habitable le présbytère où il se rendit pour demander provisoirement l'hospitalité, sans dire quel était le motif qui l'amenait en ce lieu. il fut accueilli avec beaucoup d'égards par le curé, qui lui fit, avec autant d'honnêteté que d'aisance, les honneurs d'un frugal repas, & lui parut, par son esprit & son instruction

= fort

fort au dessus du très médiocre poste dans lequel il remplissait ses fonctions. de son côté le pasteur était bien curieux de savoir quel était son hôte, qui annonçait le plus grand mérite avec l'érudition la plus profonde, & par quel hasard il paraissait vouloir faire choix, pour son habitation, d'un lieu qui présentait aussi peu de ressources. à la première question sur cet objet, le magistrat ne se fit point presser. ce n'est point, répondit-il, par fantaisie, mais par obéissance à des ordres supérieurs que je me suis rendu ici; conseiller au Parlement de Paris, je suis membre d'un corps qui, en remplissant ses devoirs, a eu le malheur de déplaire au roi.. mais, à mon tour, Mr. le Curé, permettez-moi de vous demander, comment il est possible, qu'avec les lumières que vous possédez, avec l'usage du monde qui vous distinguerait partout, vous vous soyez confiné dans un lieu aussi peu fait pour vous? — monsieur, répondit le curé; ce n'est point par choix, mais par nécessité: comme Jésuite, je suis membre d'un corps, qui, en remplissant ses devoirs, a eu le malheur de déplaire aux Parlemens =

— Le Marquis de V*** connu par ses singularités vantait à la reine un remède dont lui seul avait le secret, & qu'il avait fait prendre à un de ses amis réduit à l'extrémité

l'a-t-il guéri? demanda la reine — Madame, dès le lendemain, j'allai pour le voir, il était sorti. — Comment sorti? Oui, madame, il était sorti pour se faire enterrer à Saint-Sulpice »

— Lorsque Franklin alla trouver le roi de Prusse et lui demanda des secours pour l'amérique, Frédéric l'interrogea sur l'emploi qu'il en ferait. Le philosophe ayant dit que son dessein était de conquérir la liberté, le roi lui fit cette réponse
„ Issu de famille royale, je suis devenu roi;
„ je ne veux pas employer mon pouvoir à gâter
„ le métier. Je suis né pour commander et
„ le peuple pour obéir. (réponse digne de remarque)

— À la bataille de Minden, le corps des Grenadiers de France, que commandait Mr. de Saint-Pern, était exposé au feu d'une batterie qui en emportait des files entières. Celui-ci qui tachait de leur faire prendre patience, se promenait devant la ligne au petit pas de son cheval, sa tabatière à la main = eh bien! mes enfants, leur disait-il, en les voyant un peu émus, qu'est-ce que c'est? du canon? eh bien! ça tue, ça tue, voilà tout »

= Il n'est, je crois, aucune famille dont les titres de noblesse aient un motif aussi intéressant pour le cœur des bons Français que celle de M.M. Leclerc de Lesseville

= en 1590. au moment où Henri 4. se disposait à donner la célèbre bataille d'Ivry en Normandie les 5. bataillons suisses, qui formaient la partie la plus considérable de ses troupes, menacèrent de passer dans l'armée ennemie, si on ne leur payait tout de suite les arrérages qui leur étaient dûs. le roi qui n'avait point d'argent était dans la plus grande perplexité, lorsque Sully lui dit qu'il existait à peu de distance de là, une brave femme veuve d'un tanneur fort riche chez laquelle il avait logé, et qu'il croyait connaître assez pour ne pas douter qu'elle ne fut prête à sacrifier pour sa cause, toute sa fortune, qui était en argent comptant —— eh bien allons y ensemble, répondit Henri 4. mais je ne veux pas être connu; ne me nommez pas. Ils partent avec peu de suite, laissent leurs gens à l'écart, et entrent tous deux chez la veuve Leclerc qui, en les voyant, court à Sully, et lui demande avec le plus vif empressement, des nouvelles de son bon roi —— hélas, dit-il ce bon roi est bien malheureux. obligé de livrer

une bataille d'où dépend le sort de sa couronne, il sera infailliblement vaincu, parcequ'il n'a pas d'argent et que les Suisses, qui sont sa principale force déclarent qu'ils tourneront leurs armes contre lui s'il ne leur paye ce qu'il leur doit —— et combien leur doit-il? une somme très considérable —— quoi ce n'est que cela? ah que je suis heureuse! — elle ouvre précipitamment une armoire, et jetant avec vivacité des sacs d'or et d'argent par terre: les voilà les deux cent mille francs; c'est toute ma fortune mais c'est le meilleur emploi que j'en puisse faire. portez cela à notre bon roi, et dites lui que la pauvre veuve a encore eu un moment de bonheur en sa vie. À ces mots, Henri 4. qui ne pouvait plus contenir son attendrissement, lui jette ses bras au cou, se fait reconnaître, emporte l'argent, en promettant de n'oublier jamais un service aussi signalé, paie les Suisses, est victorieux, et peu de tems après, se trouve tranquillement assis sur le trône de ses ancêtres. Son premier soin fut de mander la veuve Leclerc qu'il embrassa de nouveau en lui rendant son argent et à qui il donna le fief de Lessoville, et une charge de conseiller au parlement pour son fils, avec les lettres de noblesse les plus flatteuses qui rappellent en détail l'historique de ce fait

— Plusieurs jeunes filles du village de Saint M. agées de 18. à 20. ans, vinrent chez la dame du chateau la prier de leur prêter des voiles blancs, & autres ajustemens de la même couleur. « Qu'en voulez-vous faire? » leur demanda-t-elle — Madame, c'est que « demain est une grande fête; monsieur le curé est bien aise que nous nous déguisions en vierges »

— Mr. de Chamblan conseiller au parlement de Dijon, était un homme de beaucoup d'esprit, magistrat intègre, éclairé & grand naturaliste, on a de lui plusieurs couplets agréables parmi les quels il est bon de citer les suivans adressés à la comtesse de Saint Mesmin

« Toujours, toujours, elle est toujours la même
« Cette beauté qui soumet tous les cœurs.
« Ses regards enchanteurs
« Sont ceux de Vénus même
« toujours même douceur
« toujours même fraicheur,
« toujours, toujours, elle est toujours la même
« mais le mal est qu'on peut trop fort on l'aime:
« Hélas! c'est bien sans espoir de retour.
« Cachez-lui votre amour,
« montrez qu'il est extrême.
« Soyez discret, constant,

" Soyez entreprenant
" elle est toujours, toujours elle est la même.

" Comment, dit-on, se peut-il qu'on aime
" Sans espérer le moment d'être heureux?
" en voyant ses beaux yeux
" on résout ce problème.
" on chérit son lien,
" Quoiqu'on n'obtienne rien.
" toujours, toujours, on la chérit de même.

" Si vous voulez connaître son emblême,
" c'est de Buffon le miroir si vanté;
" brûlant de tout côté,
" Sans être en feu lui-même.
" près d'elle quelle ardeur!
" tandis que sa froideur
" reste toujours, toujours reste la même.

— Mad^elle^ DE.... fit à l'âge de 12. ans un voyage à Rome avec son père, le pape Ganganelli la trouvant très aimable l'embrassa; se promenant ensuite avec elle, il rencontra son confesseur au quel il dit «il faut que je me confesse, car je viens d'embrasser une jolie fille» cette jeune personne fut présentée qques mois après à Voltaire au quel on raconta l'anecdote, le vieillard prit la demoiselle dans ses bras & lui dit: puisque vous avez embrassé le pape, il est juste que vous embrassiez aussi l'anti-pape.

— un riche anglais débarqué à Calais. Vite un perruquier; le barbier arrive: mon cher, = je suis délicat beaucoup pour la barbe = voilà une guinée si vous razez moi sans couper; voilà deux pistolets, si vous coupez-moi, moi ferai sauter cervelle à vous tout de suite — ne craignez rien mylord = le perruquier le rase le plus légèrement du monde — comment donc, dit l'anglais enchanté, les pistolets n'ont pas fait trembler? non mylord — et pourquoi? si j'avais entamé, j'aurais achevé de vous couper le cou... = jamais le mylord ne renouvela pareille scène.

— Il est dans la nature de l'homme d'aimer ses semblables parcequ'il est de son intérêt constant de leur plaire. l'enfance s'attache par la reconnaissance, l'âge mur par la réciprocité des services, par le lien même des plaisirs, la vieillesse par celui des besoins; et le désir de plaire, inséparable du bonheur d'aimer, devient nécessairement le mobile de nos actions dans tous les âges.

— Mr. Débrosses premier Président de Dijon étant exilé à Neuville monta de grand matin à cheval pour terminer une affaire qu'il avait à Macon avec un petit bourgeois nommé l'Evêque qui était son débiteur et ne se pressait pas d'acquitter sa dette depuis long-tems échue: il était en redingote grise, assez mal vêtu et malheureusement

Sa physionomie aussi commune que son esprit l'était peu, ne servit pas à le faire distinguer : ne voulant pas être connu, il s'arrêta dans une mauvaise auberge au dehors de la ville, & dit à la servante, connais-tu l'évêque ? oui monsieur, eh bien vas chez lui & dis-lui qu'il vienne me parler de suite, sans quoi il aura à faire à moi ; la pauvre servante restait ébahie d'une telle commission : allons va donc : je te payerai bien tes pas ; tu lui diras que c'est monsieur Debrosses qui t'envoye, que je n'ai que q.ques minutes à rester, & qu'ainsi, il ne tarde pas à se rendre ici ; elle se résout enfin à obéir, va trouver m.r l'Évêque de Mâcon (m.r Moreau) & rend sa commission dans les mêmes termes qu'elle lui avait été donnée, mais sans nommer la personne, disant que c'est un petit homme d'assez mauvaise figure, mal vêtu & aiant cependant un bien joli cheval ; enfin à force de questions, elle se souvient du nom ; alors le Prélat qui était infiniment lié avec le Président vit bien qu'il y avait quelque méprise & se proposa de s'en amuser ; il fit mettre à l'instant les chevaux à son carosse, se rendit à l'auberge en ordonnant qu'on l'annonçât seulement comme l'homme qui avait été demandé ; sous ce titre, il se présente dans la chambre du voyageur qui, en attendant l'arrivée de son débiteur s'était mis à écrire : eh bien, monsieur, lui dit le président

sans se

retourner, il faut donc que ce soit moi qui vienne vous chercher! aprochez, aprochez ici = en disant cela, il lève les yeux, & se trouve confondu d'apercevoir le Prélat qui part d'un grand éclat de rire & le force, malgré toute sa résistance de venir diner chez lui, où l'erreur très naturelle de la servante fut expliquée, & devint l'objet de la plaisanterie des convives.

~

— Heureux l'orateur rustique qui tous les 7. jours enfermant ses villageois sous les arceaux d'un temple gothique, leur épanche les flots de sa morale sans autre règle que son talent, sans autre mesure que son plaisir; mais qu'il y a loin de cette commode simplicité aux artifices sans nombre qu'exige le dédaigneux Citadin!

~

— Je crois fermement que la gaîté qui occupe l'esprit, est le meilleur antidote de la corruption pensive qui gâte le cœur.

~

— Madame Deffand un jour excédée des éloges excessifs que mr. de*** faisait d'un homme très médiocre, elle répondit „ Je sais, monsieur, assez peu de cas du monde, depuis „ que je me suis aperçue qu'on pourrait le diviser en trois parties = les trompeurs, les trompés & les trompettes = mr. de*** était dans cette 3me. classe & je ne le rencontre guère sans penser à cette saillie

~

— Franklin —

— J'étais bien jeune, a dit le Duc de Lévis, lorsque je vis l'illustre Franklin ; mais sa figure pleine de candeur et de noblesse, ainsi que ses beaux cheveux blancs, ne sortiront jamais de ma mémoire ; je ne peux rien citer de remarquable que j'aie entendu de sa bouche, mais je raconterai un trait que je tiens du célèbre docteur Priestley, qui avait été fort lié avec lui : nous étions, me dit-il, ensemble à une réunion où se trouvaient plusieurs membres de la Société royale de Londres ; la conversation s'établit sur les progrès des arts et sur les découvertes utiles à l'humanité qui restaient à faire ; Franklin regrettait que l'on n'eût pas encore trouvé le moyen de filer deux fils de coton ou de laine à la fois. Chacun de nous se récria, regardant ce projet, ou plutôt ce désir comme inexécutable, mais Franklin insista, et dit que non seulement la chose était possible, mais qu'elle se ferait incessamment ; il a vécu assez long-tems, ajouta Priestley, non seulement pour voir réaliser cette espérance, mais il a pu voir filer jusqu'à 40 fils à la fois, aujourd'hui une femme aidée d'un enfant, en file jusqu'à cent. — En se rappelant tout ce que Franklin a fait dans les sciences, dans les arts et dans la politique,

: on demeure

On demeure convaincu qu'il n'a jamais existé un génie plus universel, plus capable de grandes conceptions et d'applications ingénieuses. il descendait de ces hautes pensées qui lui avaient soumis la foudre, pour s'occuper des détails de l'économie domestique, et pour perfectionner les cheminées, comme il passait de la conduite de son imprimerie à celle des négociations avec la France et l'Espagne qui devaient assurer la liberté de sa patrie : Quel homme que celui qui a mérité ce beau vers.

— Eripuit cælo fulmen, sceptrumque tyrannis.

— invocation aux fleurs, par Roucher.

Vous donc, qui décorez ce théâtre inconstant
où l'homme, ainsi que vous, ne brille qu'un instant,
belles fleurs! égayez nos fêtes bocagères:
vous êtes l'ornement des modestes bergères;
celle qui de l'hymen va prononcer les vœux,
d'une fleur veut au moins embellir ses cheveux;
la compagne des rois vous mêle à sa couronne:
Therpsycore, comus, de festons s'environne,
et la religion, assise à ses autels,
d'où sa terrible voix tonne sur les mortels
au retour du printems, de guirlandes parée
adoucit de ses traits l'austérité sacrée.

— Invocation aux fleurs par Dorat —.

« Fleurs aimables ! par vous la nature est plus belle.
« dans ses brillans portraits l'art vous prend pour modèle.
« simples tributs du cœur, vos dons sont chaque jour
« offerts par l'amitié, hasardés par l'amour.
« d'embellir la beauté vous obtenez la gloire :
« le laurier vous permet de parer la victoire.
« plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur.
« l'autel même, où de Dieu repose la grandeur
« se parfume au printems de vos douces offrandes,
« et la religion sourit à vos guirlandes.

— Je voudrais rassurer les vieillards dont la tête est branlante, par un autre exemple de longévité. le célèbre Bougainville que les sciences et les lettres viennent de perdre à l'âge de 86. ans, était depuis bien des années sujet à cette incomodité, sa santé n'en était pas moins bonne et son esprit aussi aimable qu'étendu, n'en avait pas souffert. personne n'était d'une société plus douce : cependant il était vif, et dans sa jeunesse il avait été colère ; mr. le maal de Levis dont il avait été aide de camp pendant la guerre du Canada racontait qu'à l'attaque très vive du fort de ticonderago, auquel les anglais donnerent inutilement

- plusieurs

plusieurs assauts, mr. de Bougainville reçut, au plus fort de l'action une balle au front qui le renversa, un officier qui le vit tomber, s'écria en s'adressant au maréchal de Levis qui était peu éloigné : ah, mon Dieu! ce pauvre Bougainville vient d'être tué — eh bien on l'enterrera demain avec beaucoup d'autres = répondit froidement le Général qui lui était cependant fort attaché, mais qui dans un pareil moment, craignait en paraissant sensible à cette perte, de décourager les soldats. mr. de Bougainville n'était qu'étourdi du coup, la colère lui rendit la parole, il se relève en disant : = Général, il me semble que vous vous consolez bien aisément de ma mort ; pourtant vous ne me ferez pas encore enterrer cette fois-ci.

Dès l'origine Gustave 3. désapprouva la révolution française connaissant bien le caractère de notre nation, il prévoyait que de grands changemens améneraient de grands malheurs. Voici ce qu'il écrivait en 1788.

„ Pauvre France! on lui a donné la fièvre des notables
„ et bientôt les états généraux vont lui donner le
„ transport au cerveau "

On trouve encore dans ce recueil une prédiction sur Rome qui s'est accomplie ; mais il a fallu tant d'évènemens improbables pour qu'elle le fût, qu'elle me semble avoir l'air plutot d'une prophétie que d'une conjecture raisonnée

le lecteur en jugera: „ dans trente ans la puissance
„ des Papes n'existera plus, & Rome connaîtra encore
„ de nouveaux maîtres.

On me saura gré de peu de citer les belles paroles
que ce grand roi adressa au comte de Monde en le
recevant dans l'Ordre des Séraphins; ce Seigneur
comptait des rois de Suède parmi ses aïeux.
„ Chevalier, lui dit Gustave, je vous confère aujourd'hui
„ une dignité que vos ancêtres, il y a 300. ans, auroient
„ pu conférer aux miens. Si les vicissitudes de la
„ fortune ont changé nos destinées, l'honneur que
„ vous recevez aujourd'hui, prouve que vous n'avez
„ pas dégénéré, car c'est l'amour de la patrie
„ qui constitue la véritable noblesse.

Le Duc de Guines passait à Versailles pour un des hommes les plus aimables de la cour, il avait en effet une plaisanterie fine & piquante plutot que satirique, le persiflage était son fort, & sa gravité alors était imperturbable; il avait raporté de ses voyages des histoires très plaisantes dont il amusait nos princes, je puis raporter ici une aventure de bal de l'opéra qui fera connaître la tournure de son esprit, pendant tout un carnaval, mr. de Guines s'était diverti à intriguer

deux jeunes dames très aimables, & il avait mis tant de circonspection dans ses propos, qu'il leur avait été impossible de le reconnaître. Cependant à force d'importunités, elles avaient obtenu qu'il se nommerait le dernier bal; ce jour fatal arrivé, le masque reparait à l'heure accoutumée, mais avec tous les signes d'une profonde mélancolie; il demande, il supplie que l'on n'exige point l'exécution d'une promesse faite trop inconsidérément, il conjure ces dames qu'on lui laisse un secret dont dépend son honneur & peut-être sa vie, toutes ces instances ne font que redoubler leur curiosité; elles insistent, il cède, & après leur avoir fait jurer qu'elles garderaient le plus inviolable silence il entre avec elles dans une loge des premières

(J'aurais dû dire pour l'intelligence de l'histoire, que dans l'automne qui précédait ce carnaval, un assassinat affreux avait été commis à quelques lieues de Paris avec des circonstances atroces, que le meurtrier, homme au dessus du commun, était connu, mais qu'il avait échapé jusqu'alors aux poursuites de la justice)

Ce fut le nom de ce personnage odieux que le Duc de Guines jugea à propos de prendre: je suis, dit-il avec un profond soupir, & d'une voix sombre un misérable indigne de pitié, le tendre intérêt que vous me témoignez va se changer en horreur, n'importe, je l'ai promis...

vous l'exigez... Je suis le malheureux N. ce meurtrier... il n'est pas besoin d'en dire davantage; les deux Dames se levèrent en criant: le scélérat! le monstre! qu'on l'arrête. — Calmez-vous, Mesdames, leur dit le Duc de Guines en se démasquant, j'ai voulu savoir jusqu'à quel point on pouvait compter sur vos promesses, et sur votre discrétion. cette plaisanterie eut beaucoup de succès.

~

— Le Marquis de Caraccioli ambassadeur de la Cour de Naples à celle de Paris avait une prédilection particulière pour la France où il avait beaucoup d'amis que son cœur méritait autant que son esprit. lorsqu'il fut nommé à la Vice royauté de Sicile, Louis 16. dont il prit congé, lui dit: m.r l'ambassadeur, je vous fais mon compliment, vous allez occuper une des plus belles places de l'Europe — ah, Sire, répondit tristement m.r de Carraciolli la plus belle place de l'Europe est celle que je quitte; c'est la place Vendôme — q.que tems auparavant, il avait répondu au même prince, qui le plaisantait sur ce que à son âge, il faisait encore l'amour: On vous a trompé, Sire, je ne fais point l'amour, je l'achète tout fait.

~

— La maréchale de Luxembourg parvint à faire oublier une conduite plus que légère de sa jeunesse & à s'établir arbitre souveraine des bienséances, du bon ton & de ces formes qui composent le fonds de la politesse. Son empire sur la jeunesse des deux sexes était absolu, elle contenait l'étourderie des jeunes femmes, les forçait à une coquetterie générale, obligeait les jeunes gens à la retenue & aux égards, enfin elle entretenait le feu sacré de l'urbanité française ; c'était chez elle que se conservait intacte la tradition des manières nobles & aisées que l'Europe entière venait admirer à Paris & tachait en vain d'imiter : jamais censeur romain n'a été plus utile aux mœurs de la république, que la maréchale de Luxembourg l'a été à l'agrément de la société pendant les dernières années qui ont précédé la révolution elle ne ménageait personne, & ce qu'il y avait de plus facheux c'est que ses reparties étaient des épigrammes qu'on retenait elle joignait à un jugement sain cette promptitude d'esprit que l'on nomme coup d'œil.

= La Duchesse de Biron lui avait donné pour ses étrennes les portraits de Lafontaine & de Molière deux de ses auteurs favoris. Quel est le plus grand des deux ? lui demanda-t-on ; Celui-ci, répondit-elle,

sans balancer, en montrant Lafontaine, est plus parfait dans un genre moins parfait: académiciens, écrivains consommés, exercez-vous à faire des parallèles, à découvrir des nuances, des traits distinctifs, à assigner la mesure comparative des talens et de l'Esprit; une femme sans lettres vous efface en se jouant.

~

— La veille de la représentation du Séducteur par Mr. de Bièvre, Molé lui dit qu'il craignait fort de ne pouvoir jouer le rôle du Séducteur parcequ'il était enroué;

" C'est précisément en roué qu'il faut le
" jouer, répondit l'auteur.

Il est impossible de ne pas citer un calembourg quand on parle de Mr. de Bièvre.

~

— Le Pape Ganganelly en parlant du cardinal Girand qui avait été nonce de la cour de Rome, disait en parlant de lui.

" Res bene gessit nostras, optime
" quoque suas.

~

: Voltaire en parlant de la France.

Des champs Élysiens, noble et pompeux rivage, de palais de jardins, de prodiges bordé, combien vous m'enchantez!

~

Métamorphose de la Sensitive, par Roucher.

elle adorait Iphis, Iphis brulait pour elle:
Cependant vertueuse autant qu'elle était belle
La Nymphe demandait que l'hymenée un jour
au pied de ses autels consacrât son amour.
Quatre soleils encor, ce jour allait paraitre.
L'innocente beauté, dans un réduit champêtre,
soupirait solitaire, à l'heure où le jour fuit.
L'impatient Iphis l'aperçoit & la suit:
il s'approche avec crainte, & versant quelques larmes
il veut hâter l'instant où, maître de ses charmes,
l'hymen doit la porter dans les bras d'un époux.
elle résiste.... Iphis embrasse ses genoux;
& bientôt du respect passant jusqu'à l'audace,
insulte à la pudeur qui lui demandait grace;
il oppose la force aux refus redoublés.
La Nymphe vers le ciel levant ses yeux troublés,
Dieux d'hymen & d'amour! prenez soin de ma gloire
à mon perfide amant arrachez la victoire;
dit-elle, éternisez mes funestes appas,
Dieux vengeurs! contre lui, j'invoque le trépas.
elle dit, & soudain ses appas se flétrissent.
. . . .
& ses pieds, du Zéphir jadis rivaux agiles
en racine allongés demeurent immobiles.

enfin

: enfin, c'est une fleur, mais conservant toujours
: le profond souvenir de ses tristes amours,
: elle craint d'éprouver quelqu'atteinte nouvelle
: et de tout homme encor, fuit la main criminelle.

Le Cardinal de Rohan, celui que la malheureuse et singulière affaire du Collier n'a rendu que trop fameux, avait une belle taille, une figure noble et des manières agréables, il aimait le monde et y avait des succès. on ne pouvait lui refuser de l'esprit, mais pour du jugement il en était totalement dépourvu. il possédait l'Evêché de Strasbourg un des plus riches de la chrétienté et qui rapportait au moins six cent mille livres de rente; il avait en outre, l'abbaie de Saint-Vast d'Arras qui lui donnait plus de mille louis le premier de chaque mois, il avait en Auvergne une abbaye de quatre vingt mille livres de rente et son traitement de Grand aumonier &c. &c. malgré ses énormes richesses, ce cardinal était endetté, le défaut d'économie, ou plutot la prodigalité était une maladie héréditaire chez les personnes de cette maison. de nos jours, le m^al de Soubise avait 500. mille livres de rente qui ne lui suffisaient pas; dans le nombre

de ses

de Sa dépense, on peut en citer une qui se renouveloit tous les ans lorsque le roi venait se rafraichir dans sa maison de Saint-Ouen après la tirée, on lui servait une omelette d'œuf de faisans, de perdrix rouges & d'autres ingrédiens si chers que l'omelette revenait à 25. Louis. C'était un prix fait, le reste était à proportion. pour en revenir au Cardinal, C'était plutot l'extrême désordre que le luxe qui le dérangeait. on ne répétera pas ici ce que l'on peut voir sur son procès dans tous les mémoires du temps; je dirai seulement que la cour trouva moyen par les plus fausses démarches de le réconcilier avec le public, que sa conduite imprudente & ses liaisons scandaleuses avaient naturellement choqué; la haine violente de ses ennemis le servit mieux que le zèle de ses amis. lorsqu'on vit arrêter dans les appartements du roi un cardinal revêtu de ses habits pontificaux, la France, l'Europe attentives crurent à une conspiration, à un crime d'État trop imminent pour souffrir le moindre délai; mais lorsqu'on vit qu'il n'était question que de l'intrigue subalterne d'un charlatan & d'une friponne qui s'étaient concertés pour escroquer de l'argent à un homme crédule & vain, les gens sages trouvèrent le ministère presque aussi blamable que le Cardinal. le nom de la reine avait été compromis, l'éclat que l'on fit compromit sa réputation & de forcer

qui lui suivit nuisit plus à sa considération que tous les libelles publiés à cette époque contre elle.

- la conduite du Cardinal de Rohan pendant la révolution fut extrêmement honorable & fit oublier ses anciens torts. retiré dans sa principauté sur la rive droite du Rhin, il y exerça l'hospitalité la plus généreuse & prouva que la légèreté de sa tête n'influait point sur la bonté de son cœur & sur la noblesse de son caractère.

B-n-D-

- Les passions des vicieux sont arrêtées par le bourreau, mais celles des vertueux sont bien plus à craindre. on a vu des amans commettre des crimes des ministres zélés commencer des guerres, & des hommes purs mais bornés, n'être pas effarouchés des révolutions. qui dit passion, même pour le bien, dit quelque chose de dangereux; elles ne sont pas nées avec nous. quand on dit: comment arrêter une passion? je dis: pourquoi la prendre? c'est un sentiment échauffé par l'imagination qui se roidit contre les obstacles; c'est un volcan éphémère, mais il y a rarement de ces véritables incendies du cœur & de l'esprit qui seraient des passions

Si l'on est réellement aimable chez soi, on peut, avec un peu moins de succès quant au local, réussir beaucoup chez les autres; je n'ai pas bonne opinion de ceux qui ne sont pas aimables dans leur famille. Sans parler du mauvais cœur que cela suppose, il faut être bien peu riche pour se montrer si économe d'esprit & de grace.

On fait bien des chutes avant d'attraper la raison; elle se sauve parcequ'elle croit valoir la peine qu'on coure après elle. elle passe par les endroits les plus glissants pour éprouver ses véritables amans. celui qui prétend l'avoir acquise tout de suite, est un fat.

C'est souvent faute d'être éclairé sur ses devoirs que l'on y manque; c'est par cette raison là qu'il y a tant de criminels sans le savoir, & que tous les gens bornés sont dangereux. l'esprit voit bien, c'est l'impulsion du caractère qui peut égarer.

On est injuste envers la mort en la peignant comme on le fait; on devrait la représenter en vieille femme bien conservée grande, belle, auguste, douce & calme, les bras ouverts pour nous recevoir. c'est l'emblême du repos éternel après la malheureuse vie inquiète & orageuse.

– On est toujours mécontent, on aime à se plaindre partout où l'on est. On crie toujours contre quelqu'un, ou contre qque chose. On dit quelle nation! quel climat! quel temps! quelle vie! Est-ce l'inquiétude naturelle que nous sentons ordinairement en nous, ou est-ce amour propre? Peut-être tous les deux. Nous ne sommes bien qu'où nous ne sommes pas, & nous voulons nous faire croire à nous-mêmes que nous valons mieux que ce qui nous entoure

– Les femmes font les maux. Quand même elles les déferaient quelque fois, il n'en est pas moins vrai que les hommes qui s'éloignent de leur société cessent d'être aimables, & ne peuvent plus le devenir – La femme la plus sage a son vainqueur: si elle n'est pas encore subjuguée, c'est qu'elle n'a pas rencontrée cette moitié de soi-même qu'on cherche toujours, & qui fait souvent faire tant d'extravagances.

– On devrait travailler davantage sur son humeur, & se demander souvent, surtout en vieillissant, si l'on n'a pas eu tort de dire, de voir, & de désaprouver comme on le fait; il n'y aurait pas tant de grognons dans le monde

le monde & surtout parmi les femmes ; un rien les met en colère, parceque le malheur de être plus jeunes leur donne cette aigreur qui leur fait croire que les raisons sont la raison. les raisons sont presque toujours des déraisons. il faudrait renaître pour juger : la fin de la vie donne quelquefois trop d'humeur contre le commencement.

— Ceux qu'on soupçonne le moins de philosophie sont souvent ceux qui en ont le plus. La véritable est le plaisir. Qu'on y fasse entrer ses devoirs, en les remplir, qu'on ne respire que joie, jeux & fêtes, spectacles, bonne chère, bonne société, choses extraordinaires, de la folie même & des folies : mais toujours du goût, même dans les écarts. il y a des gens à qui tout va, parcequ'ils ont de la grace & du tact ; on sent qu'ils sont au dessus de leurs fautes, & qu'ils en savent sur eux. mêmes autant que leurs censeurs : on les attend au retour.

— Pour peu qu'on soit assez considéré dans le monde pour y jouer un rôle, on est lancé comme une boule qui ne reprend jamais sa tranquillité.

— Une plaisanterie attire souvent des querelles - il y a cependant une manière de les faire ou de les prendre gaîment - l'orgueilleux pourrait avoir des suites, qui peut causer un coup d'épée ou une brouillerie ; mais il faut avoir l'esprit bien fait & une réputation bien établie. C'est manque de jugement si l'on risque des plaisanteries avec ceux qui ne sont pas de force à en faire à leur tour ; ils se fâchent alors, faute de moyens, & croient sauver le petit moment de dégout qu'ils éprouvent dans la société par une belle scène de colère ou de bravoure.

— Je n'estime pas ceux qui achètent la noblesse, dit un jour l'Empereur Joseph II. à Mr. de Cazanova : & celui-ci, dont chaque mot était un trait, & chaque pensée un livre lui dit — & ceux qui la vendent, Sire ?

— Après tout ce qui s'est passé, on entend dire souvent : brûlons tous nos livres, rentrons dans l'ignorance. point du tout : puisque vous en êtes sortis, je veux au contraire que vous soyez plus éclairés. vous ne l'êtes qu'à demi, soyez le tout à fait : à force de connaissances vous redeviendrez bonnes gens. la comparaison, le jugement, les lumières vous conduiront aussi bien que l'instinct naturel : savoir, n'est-ce pas analiser ce qu'on sent ?

Pour vous bien conduire gardez-vous de trop réfléchir mais suivez un mouvement d'instinct. Chacun a le sien. Saisissez-en le moment; prenez votre parti. C'est par inspiration que vous serez sûr de ce que l'on doit faire.

L'imagination a plus de charmes en écrivant qu'en parlant. Les grandes ailes doivent se ployer pour entrer dans un salon. Si elle est trop vive, trop ardente, il faut l'arrêter, car en conversation trop de feu refroidit, trop de traits blesse, trop d'esprit humilie. Pour plaire, il faut savoir descendre, et se mettre à la portée du plus grand nombre.

Lavater, et ceux qui travaillent dans son genre, ont tort s'ils s'imaginent que les yeux de tel pays disent ce que les mêmes yeux expriment dans un autre; les figures diffèrent comme les langues. Pour les juger, il faut auparavant connaître la nature et l'éducation. L'air, le maintien, la manière de marcher, de parler plus ou moins vite, varient suivant les climats. La paresse d'un Espagnol, le peu de vivacité d'un allemand, la timidité d'un anglais, les gestes d'un Italien ne peuvent pas donner l'idée d'un français qui aurait tout ce que je viens de dire: ne détaillons que l'Italien. Les gestes naissent chez lui de l'habitude

—

et de l'imitation, et c'est souvent de la chaleur à froid; mais si un Français se remue autant, c'est qu'il est prodigieusement vif, et que ses mouvemens sont décidés par une quantité d'idées qui viennent, qui s'en vont et qui se croisent. Je connais des gens en allemagne qui ne disent rien quoiqu'ils annoncent beaucoup, et qui diraient et feraient beaucoup en France. —

— Pour bien juger un ouvrage, il faut ne pas connaître l'auteur, sans cela il est presque impossible de ne pas se préparer à être pour ou contre lui. Si le traité de morale le plus sérieux est fait par un homme gai, on dit d'avance : je parie qu'il y aura mille folies; on le lit en riant, et quelque chose de profond et de neuf paraîtra peut-être une extravagance.

— Londres m'a encore plus surpris que Venise. Je pouvais m'imaginer une ville au milieu de la mer, il n'y a qu'à penser à une inondation qui fait des canaux de toutes les rues, et on aura l'idée de Venise. mais des trottoirs larges et commodes, des boutiques superbes, une propreté inouie partout, des promenades illuminées où il y a des concerts et des jeux, et point de surveillans, des jardins superbes, une rivière qui ajoute à cela

une variété

une variété et une pompe admirable, enfin, tout ce que l'on pourrait s'imaginer pour la fête la mieux entendue se trouve tous les jours en plusieurs endroits de Londres. l'indifférence, l'air de la liberté et de magnificence, des phaétons élégans, toute une ville au grand trot, des chevaux et des filles charmantes, du fruit excellent… - Conçoit-on qu'il y ait là une seule raison pour se pendre ?

= On passe le décousu à Montaigne parce que tout lui va bien. Son âme est une babillarde, et non pas son esprit qui a toujours été le serviteur de l'autre. c'est comme cela qu'il bat presque toujours la campagne d'une manière charmante. une idée l'emporte, en amène une autre. il dit : à propos de cela, je m'en vais vous dire. il ne sait pas douté de sa profondeur et de la finesse de ses observations.

= Montaigne était, à l'orgueil près, tout le portique d'Athènes à la fois : on voit partout le bon homme, le bon cœur, la bonne tête. il a deviné le monde, il a vu le passé, le présent, l'avenir sans se croire un grand sorcier.

= un historien trop rapide lasse et se lasse lui-même, comme un voyageur qui court sans s'arrêter, aux points de vue qu'il rencontre sur sa route.

- Un Original est souvent un bon Diable, son originalité est fondée sur la certitude qu'il a de son caractère, cela fait qu'il néglige les manières convenues ; il aura peut-être beaucoup de défauts, mais il ne sera sûrement ni faux ni rampant.

- Rien ne prouve plus la médiocrité que les petits mystères à l'oreille, les conversations dans une embrasure de fenêtre, les nouvelles de gazettes qu'on donne pour des lettres qu'on a reçues, la discrétion sur les petites choses, la petite finesse et les cachotteries. Malheur à ceux qui n'ont pas ce qu'on appelle en peinture la manière large !

- Je n'aime pas qu'on donne le nom d'honnêtes gens à ceux qui ne volent pas parce qu'ils sont riches ou qu'ils ont peur d'être pendus : et je déclare dignes de l'être tous ceux qui ne font pas autant de bien qu'ils le peuvent, qui s'aiment aux dépens des autres, qui ne sont capables ni d'enthousiasme, ni d'admiration, ni de compassion, ni d'amitié ; c'est usurper la vie que de se borner à ne pas nuire : les morts en font autant, et n'exigent rien pour cela.

— Il ne faut pas se faire un monstre du plus beau des malheurs de la guerre. J'ai vu tant de beaux traits d'humanité, tant de bien pour réparer un peu de mal qu'il ne m'est pas possible de regarder la guerre tout à fait comme une abomination, si l'on ne pille, ni ne brule & s'il n'y a d'autre mal que de tuer ceux qui périraient qques années plus tard moins glorieusement. J'ai vu mes Grenadiers donner leur pain & leurs Kreusers à une pauvre famille, dans un village qu'un accident étranger à la guerre avait réduit en cendres. J'ai béni mon sort de commander à des hommes comme eux. J'ai vu de nos houzards rendre à des prisonniers leur bourse & leur ouvrir la leur. Il semble que l'âme s'exalte. plus on a du courage, & plus on est sensible. en toutes choses, c'est l'émotion qui est sublime.

— Un Duc de Savoie demandait à Henry 4. combien lui rapportait la France : « autant que je veux, dit-il, car je possède le cœur de mes sujets ».

— un Grenadier qui s'appelait Cottignal, était blessé on allait lui couper une jambe ; pendant les préparatifs de l'opération il dit : eh ! Cottignal, mon ami, que va-t-on dire de toi, quand on saura que tu as lâché le pied ?

— Quelqu'un voulut faire tirer l'épée à un gascon qui l'insultait, celui-ci appelle un décroteur = tiens
,, petit, voilà quatre sous, va-t-en à la paroisse dire
,, qu'on sonne à mort & qu'on vienne chercher ce cadavre —
mais, monsieur, a l'air de se bien porter? — retire-toi!
,, ne vois tu pas sandis, qu'il veut se battre avec moi? =

~

— un ancien soldat condamné à être pendu & étant arrivé au lieu de l'exécution, vit passer le Duc de la Feuillade, sous qui il avait servi; il dit à l'officier de justice qu'il avait de grands secrets à révéler au Duc pour le salut du roi et de l'état. on le conduisit devant le Duc auquel il dit tout bas = monseigneur
,, je vous prie de dire à sa majesté, qu'à l'heure où
,, je vous parle, un de ses sujets est fort en peine =
le Duc rit de la présence d'esprit de cet homme, ordonna qu'on le ramenât en prison & obtint le jour même sa grâce de sa majesté.

~

— Lorsque Melle. Arnould actrice célèbre de l'opéra alla rendre visite à Voltaire, il lui dit, par suite de conversation: ah! mademoiselle, j'ai 84 ans & j'ai fait 84 sottises. — Belle bagatelle! répondit l'actrice, & moi qui n'en ai que quarante, j'en ai fait plus de mille.

~

— Un jeune étourdi, clerc de procureur, paria un jour avec ses camarades qu'il montrerait son derrière au public. Vers la fin du jour il allume deux chandelles les dispose sur sa fenêtre & place son fessier entre elles. ce spectacle nouveau attire une foule de passans: on regarde, on examine, on cherche à savoir quel peut être cet objet dont personne ne distingue les traits, un particulier tire sa lunette observe:

: Messieurs, dit-il enfin, ce n'est point un prodige,
: D'après notre science & d'après mon calcul
: Sauf qques fractions qu'à dessein je néglige
: Ce que vous voyez, est un cul?

—

— Un Gascon avait appelé en duel un cavalier: s'étant rendu le premier au rendez-vous, il apercut un homme d'épée qui se promenait, il crut d'abord que c'était son homme, mais ayant reconnu son erreur & craignant qu'un tiers ne rompît son dessein, il lui dit fièrement de se retirer. l'autre lui répondit sur le même ton, & des paroles ils en vinrent aux mains; pendant cet intervalle celui qui avait été appelé arriva, & voyant son gascon aux prises, il lui demanda pourquoi il lui manquait de parole & se battait contre un autre avant de l'avoir satisfait: eh sandieu! je m'ennuyais & je me suis mis à péloter en attendant partie?

—

— Faites-nous donc un petit conte, disaient plusieurs Dames à un abbé = Je ne puis, répondit-il, vous faire un conte, mais, si vous voulez, je vous ferai un petit enfant de chœur =

— Il fut un temps où l'on comptait parmi les actrices ou danseuses de l'Opéra, Mlle. Chateau-neuf, Mlle. Neuf-chateau, et c'est à cette époque que Mlle. Chateau-vieux y entra — eh! mais mon Dieu! que de chateaux nous allons avoir!... — Bah! Bah! dit Mlle. Arnoult, tous ces chateaux-là ne sont que des chateaux branlans =

— Un valet dépourvu de tout esprit était la fable de la maison où il servait; les autres domestiques faisaient de sa personne l'objet de leurs continuelles risées. arrivait-il quelqu'accident même par leur faute, ils l'accusaient, et comme il se défendait sottement, ses réponses semblaient confirmer tous les torts que l'on se plaisait à lui attribuer. Quelqu'un s'étant avisé de dire un jour que la maîtresse de la maison était grosse, ce valet se mit aussitôt à pleurer, on lui demanda le sujet de ses larmes: ah! répondit-il en sanglotant, vous verrez que l'on m'accusera encore d'avoir fait à madame ce petit enfant-là!

— Mr. de Bassompierre demandait un jour au Capne. Strigue quel âge il avait = monsieur, répondit le capne. je ne le sais pas au vrai, mais il me semble que c'est 38. ou 48. ans — comment est-il possible que vous aiés si peu de soin de cela? Pardieu! lui répondit-il monsieur, je compte mes rentes, je compte mes bestiaux, je compte mon argent; mais pour mes années, je ne les compte jamais parceque je sais bien que je n'en saurais perdre & que personne ne me les dérobera.

— M.M.rs Fousse père & fils, médecins, aïant obtenu des lettres de noblesse en faveur des services qu'ils avaient rendus à l'humanité, on dit aussitôt que la noblesse s'était accrue de deux pouces

un bon ami de l'un de ces deux médecins vint un jour le trouver pour lui dire que ne pouvant pas avoir d'enfans il craignait que sa femme ne fut mal conformée. m. Fousse après avoir visité l'épouse de son ami, lui écrivit.

= Chasse tes craintes chimériques, j'ai visité ta femme, & l'ai trouvée bien conformée. Fousse.

— Un homme tomba malade & donna à entendre que sa femme l'avait empoisonné, aussitôt cette tendre

moitié déclara qu'elle voulait que l'on ouvrît son mari pour avoir la preuve du contraire; mais il survint une crise qui sauva le moribond. = vous voilà tranquille, madame disent les chirurgiens, monsieur est hors d'affaires = il n'importe, messieurs, je veux absolument qu'on l'ouvre; cela est nécessaire pour ma justification.

Un Grenadier étant tout d'un coup tombé à l'agonie, le Curé voulut l'exhorter, mais il ne put se faire entendre du mourant. Le tambour du régiment se vante de réussir mieux. = parle-donc mon ami sans quartier, s'écria-t-il; reconnais-tu bien Joli cœur? serre-moi la main comme tu m'entends. messieurs il me serre la main, il m'entend — dites-lui donc deux mots d'édification, repartit le curé — mon ami sans quartier, recommande ton âme à Dieu & St... du reste. avez-vous q.que chose de mieux à lui dire, monsieur le curé? =

Une Dame de qualité faisait un reproche au dernier ambassadeur turc de ce que la loi de mahomet permettait d'avoir plusieurs femmes = elle le permet madame répondit l'ambassadeur afin de pouvoir trouver dans plusieurs toutes les qualités qui sont rassemblées dans vous seule.

Un Médecin & son malade eurent un jour ensemble la conversation suivante.

; le Médecin — ah! ah! voilà du mieux, le pouls est excellent: vous avez, je le vois, suivi mon ordonnance?

; le Malade — suivi? non pas, s'il vous plaît, je me serais cassé le cou:

; le médecin — Que voulez vous dire? je ne vous entends pas.

; le malade — Je veux dire que j'ai jeté l'ordonnance par la fenêtre:

Le Grand Frédéric ne pouvait souffrir que les femmes se mêlassent dans les rangs avec les soldats. un jour qu'on était en marche, il en aperçut une & il l'apostropha ainsi: « à qui appartiens tu, Fut....? à votre majesté, Sire, répondit la femme en faisant une profonde révérence — comment « coquine à moi? Oui, Sire, j'ai l'honneur de blanchir « le linge de votre majesté » le roi se mit à rire & la laissa marcher avec les autres.

Un jeune peintre disait qu'il n'avait jamais fait de portrait qui ne fût parlant (il ne peignait que des femmes!)

— La femme d'un savant disait un jour : depuis que mon mari a acheté une bibliothèque, il lit toute la journée. Quand je suis là, je sais bien lui faire quitter son livre ; mais à peine ai-je tourné le derrière qu'il y met le nez dedans.

— Un curé avait une servante qui devint grosse ; l'Évêque qui lui en fit des réprimandes, eut cette réponse : Monseigneur, vous y auriez été pris comme moi : elle a cinquante ans.

— La Princesse de Prusse avait fait venir de Lyon une robe fort riche dont l'étoffe devait des droits considérables ; le Douanier retint la robe en attendant que les droits fussent acquittés ; la princesse piquée à l'excès envoya dire au douanier de la lui apporter et qu'elle le satisferait ; mais à peine était-il entré qu'elle se saisit de sa robe, lui applique un soufflet et le chasse ; le Douanier fit dresser sur le champ un long verbal, où il se plaignit d'abord du soufflet et ensuite d'avoir été deshonoré en faisant les fonctions de sa charge, le roi rendit le jugement suivant = La perte des droits sera sur moi. La robe restera à la princesse, le soufflet à celui qui l'a reçu. Quant au prétendu deshonneur dont se plaint le plaignant, jamais l'application d'une belle main n'a pu deshonorer la face d'un douanier.

= Fragment du discours prononcé au club de Liverpool par m.r Philips membre de la chambre des Communes d'angleterre.

= J'ai Jadis oui parler d'Etats ruinés par les vicissitudes de la providence, dévastés par la famine ravagés par la misère, accablés par les ennemis; mais Jusqu'à ce moment, Je n'avais pas vu un état comme l'angleterre, appauvri par son butin, conquis par ses propres succès!

= Tel a été le résultat du système de Pitt, qui au milieu d'une mer de sang, & avec une dépense de 800. millions sterlings, a fait de nous après nos victoires une dupe triomphante, & nous a laissés la banqueroute pour trophée.

= L'angleterre a combattu le combattant de l'Europe. elle a acheté tout le sang qui était à vendre, elle a fourni des subsides à tous les dépendants pour leur propre cause, elle a vaincu sur mer, elle a vaincu sur terre, elle a conquis la paix, & en même tems elle a obtenu indemnité pour le passé, & sureté pour l'avenir, & après toutes ces victoires, après toutes ses dépenses elle est moissonnée de désolations!!! semblable à une de ces pyramides d'Egypte qu'on voit au milieu de la

vaste étendue des déserts pleins de magnificence et de morts, & qui est à la fois un trophée & un tombeau!

= Le cœur de l'homme qui pense, s'enflamme en réfléchissant qu'une guerre aussi sanglante dans ses opérations, aussi ruineuse dans ses dépenses, était encore plus obscure dans ses principes, cette guerre qui fut entreprise (on l'avoue) dans le dessein de priver la France du droit incontestable de se choisir un monarque, est en effet une guerre qui a étranglé les vrais fondemens de la constitution anglaise; qui a été un acte d'accusation contre l'époque la plus glorieuse de nos annales; qui a proclamé la tirannie éternelle & a annoncé aux peuples, au bruit tonnant de l'artillerie, que quelqu'oppression qu'ils souffrent, la seule attitude qui leur soit permise, est celle de la supplication! une guerre qui disait aux réformateurs de 93. que leur défaite était juste & aux réformateurs de 1688. que leur triomphe fut une trahison, qui, enfin a présenté à l'histoire l'affreuse farce d'un prince de la maison de Brunswick, créateur de la révolution offrant un hécatombe de victimes humaines sur le tombeau de Jacques II.....

= Mais

= Mais, qu'avez-vous fait ? Vous avez réussi à détrôner Napoléon, à détrôner un monarque qui, malgré toutes les fautes et les vices qu'on lui impute, avait répandu sur la royauté une splendeur trop éclatante pour que les faibles yeux de la légitimité pussent la supporter..... il avait commis des fautes, je ne cherche pas à les pallier ; il a déserté ses propres principes.... et je suis content qu'il en ait été puni...... mais soyons toujours généreux envers nos ennemis ------ Que sa marche fut grande ! que sa destinée fut magnifique ! Qu'on dise ce qu'on voudra, il sera toujours aux yeux de la postérité le dernier terme de la grandeur de nos temps.

= Parvenu tout à coup au but de ses travaux et vainqueur de l'activité des autres hommes, les couronnes furent ses jouets, les trônes ses marche-pieds, il courut de victoires en victoires, sa route fut un plan continuel d'élévation..... Surpassant la confiance présomptueuse des trop fameux romains, il n'eut qu'à frapper la terre de son pied, et non seulement des hommes armés, mais des états, des dynasties, les arts, les sciences, et tout ce que l'industrie peut produire, s'élevèrent en un clin d'œil et comme par enchantement — il est

(comme Wilberforce le disait) vous l'avez fait; il s'est défait lui même, sa propre ambition fut son glorieux vainqueur, il tenta avec une audace sublime de saisir les feux du ciel: le vautour et le rocher ont été sa punition.

= Je ne demanderai par quels avantages vous en avez retirés, car au lieu d'y avoir gagné quelque chose, vous êtes infiniment plus mal qu'au commencement de la guerre; mais je demanderai, qu'avez-vous fait pour l'Europe?.... ses mœurs ont-elles été améliorées? la liberté a-t-elle été consolidée? a-t-on fait quelques progrès dans la politique, dans la philosophie? voyons.... vous avez rendu au Portugal un service dont tout ce que nous savons, c'est que quand ses domaines furent envahis, quand ses peuples furent attaqués, que sa couronne fut en danger, quand tout ce qui peut exciter au plus haut point l'énergie de l'homme, devait animer le Prince il laisse défendre sa cause par des baïonnettes étrangères, et court avec une lâche précipitation, chercher une honteuse sûreté dans un autre hémisphère!

= Vous avez rétabli en Espagne un misérable

= Dîne

d'une ingratitude pire encore que celle qu'on nomme proverbialement _injustice de Prince_, qui a rempli les prisons, garni les gibets des têtes héroïques de ceux qui avaient bravé la guerre, la famine & le massacre, en combattant pour les enfants; qui a récompensé le patriotisme par la prison, la fidélité par la torture, l'héroïsme par l'échafaud, la piété par l'inquisition, & dont le règne fut annoncé par la signature de ses décrets de mort, & dont toute la religion est consacrée à broder des jupes à la bienheureuse Vierge-Marie!

= Vous avez remis la France sous le joug d'une famille qui dans l'infortune n'a pû apprendre à connaître la pitié, ni acquérir la sagesse par l'expérience. Vindicative dans la prospérité, servile dans le malheur, ~~timide~~ sur le champ de bataille, vaillante dans le cabinet, dont tous les membres soupçonnent se méfient les uns des autres, mécontente au milieu de ses partisans dont la mémoire ne s'est conservée que par le souvenir des punitions & des excès qu'elle avait provoqués; dont la piété n'est fondée que dans l'humble soumission au clergé, & dont le pouvoir ne cesse d'être passif que lorsqu'il s'agit de subjuguer les peuples.

« Telles sont les Dynasties que vous avez rétablies en Europe. par le fait même de placer sur le trône trois souverains de la même famille, vous avez commis une erreur capitale en politique; mais heureusement que la providence a contre-miné la mine et tandis que d'un côté leur imprudence prévient le malheur, de l'autre leur impuissance exclut le danger de leur coalition.

« Quant au reste de l'Europe, comment son état a-t-il été amélioré? Quel bienfait a-t-il reçu de ses libérateurs! ils ont partagé l'état du faible pour satisfaire la rapacité du puissant, et après avoir alternativement adoré & détesté Napoléon, ils ont porté leur vengeance sur la noble & malheureuse fidélité qui avait dédaigné d'imiter leur exemple — avez-vous besoin de preuves? regardez la Saxe, regardez Gênes, regardez la Norwège, mais surtout, regardez la Pologne, ce monument parlant du meurtre royal, le brigandage de la légitimité. quelle image sanglante dans le livre du temps! l'Italie livrée par lambeaux à l'Autriche temporisante, cette terre qui produisit la muse, l'histoire, le héros, ce théâtre de tous les souvenirs classiques; ce

.. temple

temple sacré de l'antiquité où le génie du monde plane.

Voyez la Prusse après tant de travaux sans fruit et de triompher sans lauriers, abusée par la promesse vaine d'une Constitution !

: Voyez la France enchainée, ravagée et pleurant sur la tombe de ses espérances & de ses héros !

: Voyez l'angleterre rongée par le cancer incurable de sa dette énorme, épuisée par les taxes, des pauvres supportant une liste civile de 1.½ million sterling par an ; gardée par une armée sur pied de 149. mille hommes mal représentée par une chambre des Communes dont 90. membres recoivent annuellement des ministres la somme de 400. mille livres sterling armée par une paix militaire, entourée de fortifications & d'un établissement de guerre.

: Ombres d'un million de héros ! voilà quels ont été vos exploits. Ministres de la légitimité, voilà votre ouvrage !

---

a: un habitant de la Garonne disait :
l'Epée d'un gascon est la clef de l'autre monde

— Lors des guerres de religion après le combat qui eut lieu à arnai le Duc en Bourgogne, où le prince de Bearn & le prince de Condé se précipitèrent dans les dangers qu'on leur laissait affronter pour la première fois, & où le succès couronna leurs efforts; l'amiral coligni se voyant maître de la route de Paris, s'occupa peu de signaler la victoire par des trophées brillants & rappela les deux princes. — "Je serais coupable leur dit-il, de ne pas modérer maintenant votre
" courage: ne me demandez pas si nous avons pris
" beaucoup de canons, si nous avons tué beaucoup
" d'hommes. Ces hommes sont des Français; J'espère
" que bientôt nous n'aurons plus ni vous ni moi
" à verser pour notre défense le sang de nos compa-
" triotes. Si je connais bien la reine mère & le roi
" la paix est dans nos mains. Qu'il me tarde de
" la signer, de la rendre durable, & de ne plus tirer
" mon épée que pour mon roi! Jeunes princes,
" que dans mon cœur j'ose nommer mes enfans, si
" je vous ai enseigné par ma constance, à triompher
" des plus cruelles adversités, vous avez encore à
" recevoir de moi une leçon plus précieuse, c'est

— Celle

« celle d'éviter à tout prix les guerres civiles. Oui,
« je signerais une paix utile à mes frères, nécessaire
« à ma patrie, même avec la certitude d'en être la
« victime, et de subir une mort ignominieuse.

Les mémoires de Lanoüe ne laissent aucun doute sur la résolution que prit l'amiral, à cette époque, de ne plus recommencer la guerre civile. Le chagrin de n'avoir pû empêcher les excès commis par son parti, était si profond dans son âme, qu'il déclarait aimer mieux mourir que de tomber en ses confusions: Oui, disait-il, « plutot que de commencer la guerre civile j'aimerais mieux être traîné tout sanglant dans les rues de Paris. »

— Lorsque les troubles des guerres de religion eurent cessé, la galanterie des vieux seigneurs se ressentait encore de la fougue de leurs premières passions. La dernière vanité à laquelle ils renonçaient était d'être suivant leurs expressions, de verts galans. Dans les parties de chasse, on se gardait bien du plaisir facile de tuer des troupeaux de lapins assemblés dans des parcs; on voulait de la fatigue, des aventures. C'était un bonheur que d'avoir à traverser une rivière

à la nage en courant le Cerf, de prendre un refuge dans une cabane, de dormir qque fois à la dure, de faire une visite inopinée dans un chateau, de rentrer dans le sien au son des Cors entremêlé avec celui des tambours & des trompettes. La mode de la cour d'henri quatre était la véracité, souvent la brusquerie donnait un prix infini à des louanges non méditées & dont la forme même était irrespectueuse. Le plus ingénieux des Courtisans de Louis 14. fût-il jamais venu entendre de plus flatteur, que le fameux démenti de Crillon? Voila, disait henri 4. en le montrant le plus brave de mon royaume =

= Vous en avez menti, Sire; C'est vous =

= Ce qui maintenait la dignité dans cette cour, C'était le calme que henri 4. savait allier avec la vivacité de son esprit. un jour Crillon en plein conseil avait soutenu une opinion irréflechie avec opiniatreté, le roi fut obligé de lui imposer silence. Crillon sortit mais rentra deux fois & s'abandonna à toute sa colère. on craignait que le roi, imprudemment bravé ne s'emparât de l'épée de l'un de ses voisins; sa patience triompha de l'emportement du plus dévoué & du plus fougueux de ses serviteurs. Quand Crillon fut sorti, chacun exaltait la modération du roi: il se

retourna vers le président de Thou, témoin de cette Scène et lui dit „ J'étais né Colère, mais j'ai su résister à cette passion au milieu de mes traverses, et je n'y céderai pas quand la fortune me devient plus favorable „

Crillon ne manqua pas de venir exprimer au roi son profond repentir: Henri l'embrassa cordialement, et lui dit: = imitez-moi Crillon et modérez-vous =

— Henri 4. ne voulant pas d'états généraux, il préféra une assemblée de notables et la plus part des députés furent nommés par élection; cette assemblée de notables fut convoquée à Rouen à la fin de l'année 1596. le roi en fit l'ouverture par un discours d'une cordialité si éloquente qu'il est encore aujourd'hui plus présent à la mémoire de tous les français, qu'aucun autre discours de nos assemblées publiques; le voici:

: Si je voulais acquérir titre d'orateur, j'aurais
; appris quelque belle et longue harangue et je la
; prononcerais avec assez de gravité; mais, messieurs
; mon désir tend à deux plus glorieux titres, qui
; sont de m'appeler libérateur, et restaurateur de
; cet état: pour à quoi parvenir, je vous ai assemblés.
; vous savez à vos dépens, comme moi aux miens,
; que lorsque Dieu m'a appelé à cette couronne,

« J'ai trouvé la France, non seulement quasi ruinée
« mais presque toute perdue pour les Français. par
« grace divine, par les prières, par les bons conseils
« de mes Serviteurs qui ne font profession des
« armes, par l'Épée de ma brave & généreuse noblesse
« de laquelle je ne distingue point mes princes
« puisque notre plus beau titre est soi de Gentil-
« homme, par mes peines & labeurs, je l'ai sauvée
« de perte; sauvons la à cette heure de ruine.
« participez mes Sujets à cette seconde gloire
« avec moi, comme vous avez fait à la première.
« Je ne vous ai point appelés comme faisaient mes
« prédécesseurs pour vous faire approuver mes volontés.
« Je vous ai fait assembler pour recevoir vos conseils,
« pour les croire, pour les suivre, bref, pour me mettre
« en tutelle entre vos mains, envie qui ne prend guère
« aux rois, aux barbes grises, aux victorieux
« mais le violent amour que je porte à mes Sujets
« l'extrême désir que j'ai d'ajouter deux beaux
« titres à celui de roi, me font trouver tout aisé
« & honorable. mon Chancelier, vous fera
« entendre plus amplement mes volontés.

La Justice soutenue de la force, s'appelle la puissance

— un ambassadeur du Sultan lui témoignait sa surprise de voir autour de lui une garde peu nombreuse.

" ne vous en étonnez pas, lui dit Henri, où règne la
" justice, la force n'est pas nécessaire."

— La patience d'Henri 4. n'était guères en défaut que lorsqu'il s'agissait d'écouter des harangues. dans un de ses voyages, le maire d'une petite ville commença son discours par ces mots:

= très puissant, très clement, très victorieux — ajoutez et très las, interrompit Henri; et la harangue n'alla pas plus loin. un autre maire ne fut pas plus heureux; il vint trouver le roi comme il allait se mettre à table: Sire, lui dit-il, = agezilas, roi de Lacédémone...

" ventre saint-gris, reprit Henri, j'ai bien oui parler
" de cet agesilas; mais il avait diné, allons en
" faire autant.

On était étonné de voir qu'il avait accordé plusieurs places à ses anciens ennemis: "un sage roi, disait-il, est comme
" un habile chimiste, qui des poisons les plus
" dangereux compose d'excellens antidotes.

Quand on le pressait de faire qq. acte arbitraire.
" je ne le puis, disait-il, j'ai deux maitres qui m'arrêtent,
" Dieu et la loi.

— Un courtisan aïant demandé à Henri 4. la grace de son neveu qui avait commis un assassinat: « Vous faites l'office d'un bon parent, lui dit-il, mais « laissez-moi faire celui d'un roi. J'excuse votre « requête, excusez mon refus.

— La maxime favorite d'Henri 4. était celle-ci. « La satisfaction qu'on tire de la vengeance ne dure « qu'un moment, mais celle qu'on tire de la clémence « est éternelle.

— Injustices & partialités des confédérations sociales qui protégeaient ouvertement les immenses possessions du riche et laissaient à peine autrefois un misérable jouir de la chaumière qu'il a construite de ses mains; le tableau ci-après est d'autant plus touchant qu'il n'est nullement exagéré.

= tous les avantages de la société n'étaient-ils pas « pour les puissans & pour les riches? tous les emplois « lucratifs n'étaient-ils pas remplis par eux seuls; « toutes les graces, toutes les exemptions ne leur étaient-« elles pas réservées & l'autorité publique n'était-elle pas « toute en leur faveur? qu'un homme de considération « volât ses créanciers, ou fît d'autres friponneries, n'était-il « pas toujours sûr de l'impunité? les coups de baton qu'il

" qu'il distribuait, les violences qu'il commettait, les meurtres
" même, & les assassinats dont il se rendait coupable, n'étaient-
" ce pas des affaires qu'on assoupissait, & dont au bout de six
" mois il n'était plus question? Que ce même homme fut
" volé, toute la police était aussitôt en mouvement &
" malheur aux innocens qu'il soupçonnait; passait-il dans
" un endroit dangereux? voilà les escortes en campagne;
" l'essieu de sa voiture venait-il à se rompre? tout volait
" à son secours. faisait-on du bruit à sa porte, il disait
" un mot & tout se taisait. la foule l'incomodait-elle? il
" faisait un signe & tout se rangeait. un charretier se
" trouvait-il sur son passage? ses gens étaient prets à
" l'assomer, & cinquante pietons allant à leurs affaires,
" auraient été plutot écrasés qu'un faquin oisif retardé
" dans son équipage. tous ces égards ne lui coutaient pas
" un sou. ils étaient le droit de l'homme riche & non
" le prix de sa richesse. Que le tableau du pauvre était
" différent! plus l'humanité lui devait, plus la société lui
" refusait, toutes les portes lui étaient fermées, même
" quand il avait le droit de les faire ouvrir, & si quelque
" fois il obtenait justice, c'était avec plus de peine
" qu'un autre n'obtiendrait grace; s'il y avait des corvées
" à faire, une milice à tirer, c'est à lui qu'on donnait la
" préférence. il portait toujours, outre ses charges, celle
" dont son voisin plus riche avait le crédit de se faire

„ exempter. au moindre accident qui lui arrive, chacun
„ s'éloigne de lui ; si sa pauvre charette renverse
„ loin d'être aidé par personne, il est heureux encore
„ s'il évite en passant les avanies des gens Lestes d'un
„ Jeune Duc ; en un mot, toute assistance gratuite
„ le fuit au besoin, précisément parcequ'il n'a pas de
„ quoi la payer ; mais je le tiens pour perdu, s'il a le
„ malheur d'avoir l'ame honnête, une fille aimable
„ & un puissant voisin !

— Ciceron dans un Plaidoyer, dit à César
„ il n'y a rien de plus grand dans ta fortune que de
„ pouvoir conserver la vie à une foule d'hommes &
„ rien de plus grand dans ton âme que de le vouloir.

„ Seneque a dit
„ il n'y a pas jusqu'au moindre esclave qui n'ait sur
„ vous droit de vie & de mort.

„ Clement parla ainsi
„ Eh bien, fiers despotes, énorguillissez-vous de
„ ce fatal pouvoir ! mais n'oubliez pas que quiconque
„ méprise sa vie, est maître de la votre & qu'on a
„ vu autant de victimes immolées à la colère des
„ esclaves qu'à celle des rois.

— L'homme ne peut naître que par le moyen d'un autre homme : il ne peut se conserver qu'à l'aide de son semblable, vu la longueur de son enfance & sa faiblesse individuelle. il s'associe avec des êtres de son espèce, parcequ'il en a l'instinct, parcequ'aïant éprouvé qu'il doublait sa force en s'aidant de ses deux bras, il a conçu qu'il l'augmenterait encore en les multipliant, parceque d'ailleurs il est né en famille & que de la réunion d'une seule famille à l'agrégation de plusieurs, il n'y a qu'un pas. mais de quelque manière que se fasse cette association entre humains, l'objet de chaque individu est de résister à des fléaux destructeurs qu'un être solitaire n'aurait pu braver, & de satisfaire plus aisément ses besoins journaliers. on a donc eu raison de dire que la loi de subsistance est la loi de la nature puisqu'elle est en quelque sorte le titre de notre existence — mais le pouvoir de satisfaire nos besoins dépend absolument de notre propriété personnelle, c'est-à-dire, de la liberté complète d'employer nos forces, notre tems & nos moyens à la recherche de ce qui nous est utile. la propriété personnelle est donc notre premier droit comme notre premier devoir est de la conserver & de la défendre — l'association de plusieurs hommes ne peut porter que sur ce devoir & sur ce droit. les contractans, si l'on peut parler ainsi, assurent leurs droits réciproques

pour prix des devoirs et des services respectifs auxquels ils s'engagent les uns envers les autres; cette convention tacite, qui n'est pas un contrat social, comme qques philosophes l'ont prétendu, est simplement la loi de la nature, l'intention manifeste des associés, leur intérêt évident, parceque l'homme ne peut que par le nombre, n'est fort que par la réunion et n'est heureux que par la paix. —

— Malheur! malheur à la nation où ceux qui ne sont point outragés, ne haïssent pas autant, ne poursuivent pas aussi âprement l'oppresseur, que l'opprimé lui-même pourrait le faire! malheur aux âmes arides qui ne savent être émues que par des cris et des pleurs! les longs et sourds gémissements d'un cœur serré de détresse ne leur ont jamais arraché des soupirs; jamais l'aspect d'une contenance abattue, d'un visage hâve et plombé, d'un œil éteint et qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes: les maux de l'âme ne sont rien pour eux: ils sont juges, la leur ne sent rien: n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurcissement, cruauté: ils pourront être intègres et justes; jamais cléments, généreux, pitoyables: je dis qu'ils pourront être justes, si toute-fois un homme peut l'être, quand il n'est pas miséricordieux.

— Lors des premieres couches de Marie de Médicis, aussitôt que le Dauphin fut né, Henri 4. ivre de joie, fit entrer plus de 200. personnes dans le Cabinet de la reine pour le voir. la Sage femme s'en impatientait; le roi lui frappant sur l'épaule, lui dit: tais-toi, tais-toi, Sage femme, ne te faches point, cet enfant est à tout le monde, il faut que chacun s'en réjouisse?

" Que ce mot attendrissant est bien du bon henri, il
" savait qu'un roi est à son peuple.

— Un Souverain ne peut sans la plus grande injustice décider arbitrairement du sort d'un citoyen accusé ou coupable d'un crime d'état, car enfin, c'est alors qu'il est vraiment son accusateur, sa partie & son Juge. dans la saine théorie d'un évenement quelconque toute infraction de l'ordre public, tout crime est une offense personnelle au Souverain, puisque ceux qui paraissent moins des attentats envers lui qu'envers la nation, n'en doivent pas moins être regardés comme dirigés contre le magistrat Suprême qui n'est autre que le représentant visible du Corps invisible appelé public. Il est incontestable que c'est là dans la Spéculation la seule existence politique

d'un roi; mais il est trop vrai que plus le prince est
absolu, plus ses intérêts sont distincts de ceux de
son peuple, ou du moins lui paraissent tels. accoutumé
à n'envisager que son autorité, ses passions, sa famille,
il se regarde comme propriétaire, et non comme
mandataire: ce n'est pas la société qu'il venge en
punissant un crime d'état (et si c'était elle, pourquoi
se méfierait-il dans cette occasion des juges ordinaires?)
ce n'est pas la société, dis-je, c'est lui-même.
l'intérêt personnel doit fasciner ses yeux, aveugler
sa justice, le rendre incapable d'un examen
impartial; et il n'y a point de bête plus féroce
que l'homme, dit Plutarque, lorsqu'à la passion
il réunit la puissance. il existera un complot, un
crime d'état, c'est-à-dire un grand crime, peut-être
le suppose-t-on, peut-être aussi le croit-on à tort,
si le prince est de bonne foi, il a d'autant moins d'intérêt
à soustraire au magistrat celui qu'il accuse, que la
vérité sera certainement plus scrupuleusement
examinée par eux que par ses ministres, surchargés
de tant d'autres affaires, et d'ailleurs parties presque
nécessaires dans toutes les intrigues. s'il n'est pas
de bonne foi, le malheureux citoyen que vous

.. abandonnez

à sa merci, sera sûrement égorgé, ou ne reverra plus le jour. les ministres et les courtisans, ces courtisans féroces et laches qui conseillent le crime et le louent, diront à l'envi, qu'un foible individu n'est rien auprès de l'être privilégié au sort duquel le bonheur d'une nation est attaché, qu'alors qu'un Prince hait ou craint, tout est examiné, que sa sureté ne sauroit s'accomoder d'une lente justice et que son intérêt seul auquel tant d'autres intérêts sont liés, fait le crime ou l'innocence, voilà les principes et le langage des cours.

Que de malheureux ont péri par les lettres de cachet!

On voit dans l'histoire d'angleterre quelle arme était devenue l'accusation de haute trahison dans la main du despotisme; vous y trouverez la peine de mort portée contre quiconque aiant connaissance des désordres d'une reine, ne la dénoncerait pas, et même contre celui qui, sachant que le roi se préparait à épouser une fille qui n'était pas vierge, balancerait à le déclarer; enfin, contre toute fille qui, aiant eu des foiblesses, n'en avertirait pas le roi, s'il voulait la prendre pour sa femme. 4e.

— Le Cardinal Mazarin se vantait qu'avec deux lignes de l'écriture d'un homme, il pouvait par un petit nombre de circonstances prouvées par témoins, lui faire ôter la vie à sa volonté.

— La vérité est un besoin de l'homme, elle est surtout un besoin des états: tout abus n'est d'une erreur: tout crime ou particulier ou public n'est qu'un faux calcul de l'esprit: il y a un degré de connaissances où le bien serait inévitable; pour hâter ce moment, il faut hâter les lumières.

Ces belles paroles sont du digne & éloquent Mr. Thomas dont les écrits & les vertus sont une apologie si belle & si touchante de la philosophie que calomnient tant de méchans, d'aveugles, & d'ingrats: voyez son discours à l'académie française.

— ~~[illegible]~~

— La seule histoire augustale qui, s'étendant depuis Adrien jusqu'à Carin, contient cent soixante-dix

dix années, nous montre Soixante dix César. des Quarante huit empereurs reconnus à Rome, trente Sept ont péri par le fer & par le poison. Onze Seulement ont fini de mort naturelle, l'un desquels a langui plusieurs années dans une cruelle captivité, c'est Valerien défait par Sapor & mort dans sa captivité, dont son fils barbare ne voulut jamais le retirer, & l'autre dut son Salut à une abdication forcée; c'était, Dioclétien.

La force fit les conquêtes, & les conquérans firent des loix. bientôt la Superstition inspira la crainte au tyran: elle l'effraya pour partager la tyrannie avec lui: elle lui prêta son secours: elle fit un Dieu du Conquérant, & un esclave du Sujet, elle se prévalut du feu des éclairs, du bruit du tonnerre, du tremblement des montagnes, des mugissemens de la terre qui s'entrouvrait. ici elle fixa des demeures terribles, & là des demeures fortunées: la crainte fit ses démons & une faible espérance fit ses Dieux: Dieux remplis de partialité, d'inconstance, de passion, d'injustice, dont les attributs étaient la rage & la vengeance, tels enfin que des ames laches pouvaient les imaginer. Car tyrans ils crurent à des Dieux tyrans, alors le Zèle & non la Charité devint leur guide: l'enfer fut bati sur

la haine, et le ciel fondé sur l'orgueil. alors la voute céleste cessa d'être sacrée. des autels de marbre furent élevés & arrosés de sang: les prêtres, pour la premiere fois se rassasierent d'une nourriture vivante & bientôt ils souillerent de sang leur idole hideuse: ils ébranlerent la terre avec les foudres célestes, & separant de la puissance des Dieux, ils s'en servirent pour écraser leurs ennemis — telle est l'histoire du Sacerdoce & du Despotisme qu'il a produit. voilà comme l'amour-propre borné dans un seul, sans égard pour ce qui est juste ou injuste, & n'aiant d'autre code que sa volonté, se traça un chemin au pouvoir absolu; mais ce même amour-propre répandu dans tous, est la source du gouvernement & des loix, car si ce qu'un homme desire, les autres le desirent aussi, que servira la volonté d'un seul contre plusieurs? il est ou sera tôt ou tard le destructeur du Despotisme, car tous doivent s'unir contre lui, puisque c'est le seul moyen de conserver ce que chacun possede, ou de recouvrer ce que chacun a perdu, & de garantir la sureté commune contre la tyrannie qui cherche sans cesse à s'introduire ou à s'étendre, qui ordonne tout au nom de Dieu, affermit tout par l'Epée, & opprime également l'homme par la force & les préjugés.

= N'a-t-on pas honte de parler en France de la nécessité de prévenir des conspirations, des complots, des révoltes ? C'est cette déplorable calomnie qui ôta à Louis 14. un million de sujets industrieux et fidèles, aux ancêtres desquels il devait sa couronne. on lui fit craindre une secte qui préférait la fuite à la résistance, et l'édit de Nantes fut révoqué. l'obéissance profonde et subite rendue à ces ordres arbitraires, dont on vante l'utilité, ne prouve t-elle donc pas assez combien ils sont superflus pour le soutien de l'autorité royale! Quoi! un mot du souverain, son seing ou son apparence destitue, exile, bannit. un citoyen à cette vue courbe la tête: il fuit, il abandonne ses foyers domestiques, il va se confiner dans les lieux les plus tristes qui lui sont désignés. et ce Prince à qui on obéit ainsi, a quelque chose à redouter! il faut qu'il s'avantage sans cesse sur son peuple! qu'après lui avoir ôté tous ses privilèges, il attente aux restes de sa liberté civile! qu'il anéantisse en entier la sauve garde des loix que lui-même a faites et qu'il modifie à son gré! les puissances législatives et exécutrice, civile et militaire, se trouvent réunies dans sa main, qui tient en outre tous les moyens d'attaque et de corruption: le pouvoir de lever des taxes

indéfinies, d'extorquer de l'or, de le verser, de nommer aux dignités du sacerdoce, & par conséquent d'en inspirer les ministres, de distribuer les offices politiques de la toge & de l'épée. un si énorme pouvoir ne suffit-il pas pour mettre l'administration hors de toute atteinte, à moins qu'elle ne se renverse elle-même par ses propres excès? = De toute ancienneté, la nation françaises = dit le célèbre Guichardin, ne porte pas moins de révérence = à la majesté de ses rois qu'on fait à la divinité. si ce sentiment est diminué, c'est que l'intérêt particulier des ministres les excite toujours à étendre la prérogative royale au delà de toutes les bornes de la justice & du bon sens: c'est qu'ils pensent à leur autorité personnelle, précaire & momentanée, bien plus qu'à la vraie & durable puissance de leurs maîtres. ils nous ont guéris de ~~notre~~ enthousiasme par le sentiment pressant de nos maux, par la jactance continuelle de leur despotisme: ils nous ont ~~instruits~~ de nos ~~droits~~ par leur audace à les violer & l'excessive mal-adresse de leurs manœuvres = mais le monarque françois est = encore le plus roi de tous les rois mortels, s'il = veut ~~être~~ juste & modéré.

~~Notre nation extrêmement vive, & naturellement~~

- gaie

Que quoiqu'une longue Oppression ait considérablement altéré cette heureuse disposition, nullement réfléchie et par cela même inconséquente, aussi peu instruite de tout ce qui regarde le gouvernement que s'il lui était étranger, parcequ'on a mis en oeuvre tous les moyens pour la détourner de cette étude importante; notre nation pensera le plus tard qu'elle pourra qu'il ne tient qu'à ses maitres de lui faire subir les derniers outrages du despotisme: elle se rassurera même longtems sur cette idée, parcequ'elle ne les a pas encore tous reçus, et je dirai bientôt ce qui l'en a sauvée: elle verra d'un Oeil indulgent son souverain faire des loix, après l'avoir dépouillée du droit d'y concourir; jouir du pouvoir de contraindre à les exécuter, commander arbitrairement à trois cent mille hommes disciplinés et perpétuellement armés, qui ne connaissent que lui, qui vivent de sa solde, et ne se rappellent jamais que cette solde est payée par le peuple, qui s'honorent de servir un homme, tandis qu'ils devraient se croire uniquement destinés à la défense de leur patrie, qui volent aux ordres de celui qu'ils apellent leur Maître, sans penser qu'ils se réduisent eux-mêmes à porter une livrée plutot qu'un uniforme, sans savoir que le plus

vile, le plus odieux, le plus déravalble des métiers est celui de Satellite d'un despote, de geolier de ses freres. mais si le Prince en vient à braver l'opinion publique, qui est sa meilleure Sauve-garde et le fondement de sa puissance; s'il veut tout, parcequ'il peut tout; s'il ose juger, si celui qui institue les loix et les abolit, en ordonne ou suspend l'exercice au gré de ses fantaisies, de celles de ses ministres et de ses favoris; s'il devient évident que les troupes ne servent qu'à tenir les Citoyens à la chaine, pour leur faire endurer les caprices de quelques maitres orgueilleux iniques et cupides; si tous les cœurs aliénés perdent jusqu'à l'esperance, ils auront bientôt secoué la crainte. l'illusion sera détruite: il faudra que les français s'apperçoivent que les potentats Orientaux, ne possedent point un pouvoir plus despotique que leur Roi; que leur condition n'est pas meilleure que celle des turcs; que Paris n'est pas plus libre que Constantinople, où du moins il y a des eglises, tandis qu'on ne voit point de mosquées dans notre immense capitale, pas même des temples. eh! qui ne comprend pas, pour peu qu'il y réfléchisse

: que

Que le pouvoir Judiciaire dont nos tribunaux sont investis constitue la différence presque unique de notre gouvernement, à celui des malheureux asiatiques ? ils se vengent quelquefois ces infortunés esclaves ; il est vrai qu'ils n'en deviennent pas plus libres, parcequ'ils n'ont aucune idée de leurs droits ni de la liberté, parceque la servitude cimentée par l'ignorance est devenue leur maniere d'être habituelle, & que l'excès de la douleur & de l'oppression ne produit dans ces ames engourdies, éteintes qu'une convulsion momentanée & stérile : mais nous qui avons encore quelqu'énergie ! nous dont les esprits sont éclairés !...... O ministres ! ô Princes Européens ! votre modération est & sera le seul garant de votre impunité : ménagez l'exercice de votre pouvoir, si vous voulez conserver ce pouvoir : il n'est point de servitude qui ne laisse une porte ouverte à la liberté —

(a) Ce qui précede est un extrait d'un ouvrage postume écrit en 1771 — nous avons eu le malheur de voir en 1789 — une cruelle revolution qui ensanglanta la France alors dans le plus grand désordre, mais depuis l'heureux retour de Louis 18. & sa sage administration, nous ne devons plus craindre un tems aussi malheureux.

= Mr. de Chamfort met les beaux Vers ci-après dans la bouche d'un Sultan.

„ Monarques des Chrétiens que je vous porte envie !
„ moins craints & plus chéris, vous êtes plus heureux ;
„ vous voyez de vos loix vos peuples amoureux
„ Joindre un plus doux homage à leur obéissance ;
„ ou si quelque coupable a besoin d'indulgence
„ vos Cœurs à la pitié peuvent s'abandonner
„ & sans effroi du moins, vous pouvez pardonner.
(Que ce dernier Vers me paraît beau !)

= Si l'on établit un Jour, dit le marquis de mirabeau des préposés à la Justice, police, & finance, des hommes semblables aux MISSI DOMINICI des empereurs qui détruisirent tout ordre dans l'empire romain & préparèrent sa chute en mettant au désespoir les peuples des provinces, seront tout dans l'état & il ne faudra que 32 hommes pour gouverner le royaume.
= Voulez-vous savoir comment se conduisaient ces préteurs, ou pour parler françois, ces intendans quand ils jouissaient d'une confiance entière & d'un pouvoir illimité ? lisez l'histoire de ces magistrats

= romains

romains qui reunissaient en eux toute la puissance civile & militaire : ils étaient presque tous comme autant de tyrans qui ne se croyaient armés de faisceaux & de haches & revêtus de l'autorité que pour exercer impunément dans leurs provinces un brigandage ouvert pour forcer toutes les barrieres de la Justice & de la pudeur ; ensorte qu'on ne put mettre en Sureté contre leur violence ni ses biens, ni sa maison, ni sa vie, ni son honneur ; Lisez le portrait de Verrès tracé par un grand maitre d'après des faits incontestables & reconnus vrais par un Jugement autentique. Voyez le tourmentant les Siciliens de toutes les manieres imaginables, foulant aux pieds tous leurs priviléges, toutes leurs loix & prenant ses caprices ou ceux de la Courtisanne Chelido pour seule régle dans les Jugemens qu'il rendait : Voyez le vexer les infortunés laboureurs qu'il était chargé de protéger & d'encourager, piller tous les Citoyens avec une avidité qui tenait de la fureur, dépouiller les villes, les temples, les maisons des particuliers & faire regretter les Denys & les Phalaris. Voici comme cet impitoyable exacteur se débarrassait de ceux qui auraient pu l'accuser —— „ On renfermait dans la „ prison les malheureux qu'il avait condamnés. on „ faisait les apprets de leur Suplice & l'on tourmentait

d'avance leurs parens, en les privant de la consolation
de voir leur fils, de leur porter la nourriture et les
autres soulagemens dont ils avaient besoin. les pères
et les mères restaient couchés aux portes de la
prison et y passaient les nuits entières, ne pouvant
obtenir la liberté d'embrasser leurs enfans. ils ne
demandaient que la permission de recueillir leurs
derniers soupirs. devant la porte se tenait le
geolier, le bourreau du préteur, la terreur et la
mort des citoyens; en un mot, le licteur Sestius
qui tirait un tribut de toutes les larmes qu'il
faisait verser —... Pour entrer vous donnerez tant,...
Pour porter de la nourriture tant.... personne ne
refusait.... mais que me donnerez-vous pour
tuer votre fils d'un seul coup? afin qu'il ne souffre
pas long-tems? afin qu'il ne soit pas frappé
plusieurs fois? afin qu'il perde la vie sans aucun
sentiment de douleur? On payait encore le licteur
pour un si funeste service.... O douleur inconcevable!
O situation la plus cruelle qui fut jamais! des
pères étaient contraints de donner de l'argent,
non, pour sauver la vie de leurs fils, mais
pour hâter leur mort, et les fils eux-mêmes négo-
ciaient avec Sestius cette grace d'un coup

unique

„ unique : pour derniere marque de leur tendresse, ils
„ demandaient à leurs parens de vendre par de l'argent
„ ce bourreau plus traitable & de diminuer leurs tourmens...
= Voilà sans doute bien des rigueurs exercées contre
„ ces malheureux pères, mais au moins que la mort
„ de leurs fils soit la derniere..... Non elle ne le sera pas...
„ la cruauté peut-elle donc s'étendre au delà de la
„ vie?..... On en trouvera les moyens, car après que
„ leurs fils auront été exécutés, l'on exposera leurs
„ corps aux bêtes : si c'est là le comble de la
„ douleur pour un père, qu'il achette à prix d'argent
„ la liberté de donner la sépulture à son enfant =

Mais qu'y a-t-il de commun entre nous & ces horreurs?
rien que ce qui y conduit infailliblement, l'arbitraire.
ce n'est pas parceque les triumvirs étaient cruels,
qu'ils furent absolus; c'est parcequ'ils étaient absolus
qu'ils furent cruels; nous sommes loin sans doute
de cet excès de tyrannie..... oui parcequ'il répugne
à nos mœurs de verser le sang, mais les mœurs peuvent
changer, & elles changent tous les jours, & le despotisme
les a rendues dans tous les tems molles & atroces.

= Ce que vous venez de lire des exactions du preteur
de Sicile, se passait dans les beaux jours de Rome.
Quand la dictature perpetuelle eut amené le règne absolu
de l'oppression; quand les avis rendus par les intendans

de l'empereur eurent la même force que les siens propres
quand les affranchis préposés à l'administration de ses biens
ou ses domestiques furent mis au niveau de lui-même
& des loix; quand la décision de toutes les affaires,
le sort des accusateurs & des accusés renfermés dans le
palais, dépendirent d'un petit nombre de gens en faveur
quand tout se livra à l'argent & à l'intrigue, la terre
ensanglantée regretta les Verrès, c'est alors qu'on rendit
autant d'actions de graces aux Dieux que le prince
ordonna d'exils & d'assassinats; c'est alors qu'on vit
l'empire dévasté par des fureurs inouies, les mers couvertes
d'exilés, les rochers teints de sang, Rome livrée à des
violences plus barbares, la noblesse, les biens, l'acceptation
le refus des honneurs devenus des crimes & les vertus
des arrêts de mort. les meurtres, les brigandages
affermis par autorité publique, les assassins des citoyens
obtenant l'impunité, les richesses, & presque les couronnes
civiques, les délateurs comblés de récompenses aussi
odieuses que leurs forfaits, jouissant comme de
dépouilles légitimes, les uns des sacerdoces & du consulat
les autres du maniement public & secret des affaires
& libres de tout ordonner, de tout renverser, la
haine & la terreur suscitant les esclaves contre leurs

- maitres

maitres, les affranchis contre leurs patrons & au défaut d'ennemis les amis contre les amis, & quels étaient les instrumens de cette effroyable corruption de cette infernale tyrannie? des lettres de cachet & des légions, (quel mal ces lettres de cachet n'ont-elles pas fait en France!) on avait inventé une méthode de gouverner infiniment plus courte que celles des préteurs, un seul donnait pour loi ses fantaisies, il commandait à ceux qu'il haissait de mourir & ses amis obtenaient de lui tout ce qu'ils pouvaient désirer. on croirait qu'un homme doit être bien embarrassé pour conduire de si grandes machines, mais point du tout. on simplifiait les objets: le dictateur romain égorgeait tout ce qui le génait; nous ne sommes pas si sanguinaires; nos dictateurs modernes remplissaient la Bastille, Vincennes & autres lieux. après tout, il faut bien que chacun ait son tour, ou l'équilibre des choses humaines & même celui de la nature serait rompu. Romains qui m'écoutez disait le Dalmate Baton; prenez-vous en à vous-mêmes si nous nous sommes revoltés; pour paître vos troupeaux, vous envoyez des loups & non des pasteurs, voilà le manifeste de tous les peuples opprimés. je ne vous prometrs donc pas que les cohortes prétoriennes

ne fassent rien d'assenir un jour les rois, que l'anarchie ne succède au Despotisme d'autant plus faible qu'il y a plus de soldats, si ces soldats cessent d'être fidèles; Je vous prédis même que cela arrivera, car la nature des choses ne saurait changer. en attendant il y a des palliatifs. Essayez de mettre tout le royaume en prison d'état. cela sera cher, mais les biens des détenus y pourvoiront. des nègres ou des blancs enchaînés les cultiveront, on ne vous contrariera plus: vous serez MAITRE, maître absolu par la grace de Dieu et des verroux et le despotisme promenant ses regards sur de vastes déserts, s'applaudira d'avoir tout opprimé......

Voilà, voilà nécessairement où doivent nous conduire les systèmes arbitraires, car si l'autorité despotique est bonne, on ne saurait la rendre trop complete, ni trop simple: il n'y a donc point de milieu. ou le règne absolu des loix, ou le règne absolu du despotisme.

= un rentier fit ce testament laconique.
au nom du Père, du Fils, et du St. Esprit. ainsi soit-il.
= Je n'ai rien, Je dois beaucoup, et Je donne
= le reste aux pauvres.

— Au commencement du règne de Franç. 1er les Français riaient plus que toute autre nation de l'Europe, des infidélités conjugales; c'était l'éternel sujet d'entretien des vieux romanciers et des trouvères, mais ces plaisanteries malignes ne faisaient qu'entretenir l'inquiétude et la vigilance des maris. les aventures galantes se multiplièrent sous François 1er. il y avait une sorte de combat entre les mœurs anciennes et celles de la nouvelle cour. les personnes sages préféraient à tout ce sujet d'entretien. la reine de Navarre, cette aimable sœur de François 1er. écrivait sans scrupule des contes français et personne ne jugeait de ses mœurs d'après ces jeux de son esprit. mais lors même que l'objet de la galanterie était coupable, les formes en étaient respectueuses. les chevaliers affectaient une généreuse servitude envers leurs dames. les rendez-vous étaient très mystérieux; les faveurs se laissaient rarement deviner; on cherchait les voiles les plus ingénieux pour déclarer son amour sans alarmer une pudeur qu'on supposait farouche, et de là vient sans doute que le siècle de Louis 14. n'a rien produit d'une galanterie plus délicate et plus naïve que plusieurs des poésies de Clement Marot et de Franç. 1er lui même.

— Mes peuples sont mes sujets, dit fièrement un monarque, soit; mais qu'es tu, toi? le sujet de tes ministres; et tes ministres, à leur tour que sont-ils? les sujets de leurs commis, les valets de leurs valets; les rois diront toujours, nous voulons et ils feront toujours ce que voudront les autres. et ne vaudroit-il pas mieux ne vouloir que ce qu'on peut et ne faire que ce qu'on doit, n'employer les hommes qu'à son profit au lieu de les opprimer, et ce profit pour qui peut-il être plus grand que pour celui qui est investi de la puissance publique, qui la représente, qui l'exerce? Je conçois que des ministres pour la plupart hommes nouveaux, qui, ne possédant qu'une existance précaire et momentanée, ont tout à gagner et presque rien à perdre, se hâtent de pousser aussi loin qu'ils peuvent leur autorité fragile pour faire rapidement leur fortune, pour s'attacher des créatures, pour réaliser leurs désirs; il leur faut profiter de l'instant; demain ils ne seront plus; mais ce prince né pour régner et qui mourra sur le trône; ce prince qui jouit d'une puissance durable qu'il transmettra à ses enfans, se nuit à lui-même

= autant

autant qu'à son peuple par son insatiable & capricieuse avidité; pourquoi donc ne respecterait-il pas des loix dont il est si favorisé? elles lui assurent tout le pouvoir qu'il peut exercer sans risque pour lui-même & pour les autres: tous ses maux seront son ouvrage. il ne tient qu'à lui d'être heureux, & de faire des heureux. ce n'est même qu'à l'aide de cette derniere faculté qu'il peut exercer la premiere; toute cette vaine montre qui l'environne est pour les autres; le plaisir de faire du bien est pour lui seul; tout la terre à ses amertumes; ce plaisir les adoucit toutes: la joie de faire du bien est tout autrement douce & touchante que celle de le recevoir: c'est un plaisir qui ne s'use point; plus on le goute plus on se rend digne de le gouter: on s'accoutume à sa prospérité propre & l'on y devient insensible, mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité publique.

Quoi de plus aisé, de plus simple & de plus sur que de remplir une si belle destinée? Que le Prince mette sa confiance dans des loix légitimées par le consentement général, éprouvées par le tems, consolidées par l'habitude, & qui seront bientôt abrégées & perfectionnées si l'on veut profiter des lumieres publiques au lieu de les étouffer: qu'il mette

sa confiance en ces loix : elles le soulageront en diminuant son ouvrage, en le débarrassant des intrigues qui auront moins à gagner auprès de lui, & par cela seul les maux publiques seront reformées, elles centupleront ses forces en centuplant ses moyens, elles feront sa sureté en multipliant autour de lui les hommes contens de leur sort, en intéressant à lui tout ce qui respire sous sa protection. Je ne sais si toutes les histoires nous abusent, mais s'il en faut croire quelque chose, il est évident que ceux qui ont violé les loix, ont bouleversé bien des empires, tandis qu'en respectant les hommes & leurs droits, on n'a jamais fait de mal ni aux nations, ni aux souverains.

Au moment où le règne du despotisme commença à Rome, les proscrits du moins trouverent dans leurs femmes une fidélité parfaite, médiocre dans leurs affranchis & leurs esclaves, nulle dans leurs fils, tant l'espérance est une dangereuse séduction pour l'esprit humain & capable de violer les droits les plus saints, dès qu'ils deviennent des retardemens & des obstacles. Quand Septime Severe parvint

à l'empire

à l'empire, il trouva trois mille accusations d'adultère inscrites sur les rôles publics, & la dépravation des mœurs était si générale qu'il fut impossible même de tenter une réforme. Dès le règne de Claude, Sénèque disait que les femmes étaient vêtues avec tant d'indécence qu'elles n'avaient rien de plus à montrer en secret à leurs amans, qu'en public à tous les citoyens; que l'on en était venu au point de ne plus se marier que pour rendre l'adultère plus piquant & de ne regarder l'adultère avec un seul amant que comme un mariage ordinaire; enfin au jugement de tacite, l'impudicité était devenue la source des plus grands maux de l'état.

Je demande où le laboureur est plus heureux & plus riche ~~& plus heureux qu'en angleterre~~ qu'en angleterre? où le citoyen est plus indépendant de tout autre pouvoir que de celui de la loi? Je demande où la population, l'agriculture & le commerce fleurissent mieux? dans quel autre royaume de l'Europe on a vu un seul bourg accompagner son roi avec 180. charrues, cortège qui prouve mieux que ne le feraient tous les livres du monde la sagesse du gouvernement honoré d'une telle prospérité? aurions-nous l'audace de comparer la nôtre à la leur, proportion gardée de nos territoires respectifs & de nos avantages naturels? Je demande enfin si l'angleterre est un coupe-gorge? si l'on voit cette

nation jeter un oeil d'envie sur la constitution de ses voisins, invoquer leur police et désirer la cadavereuse tranquillité que produit ~~notre~~ administration arbitraire.

= Si l'on répond à ces questions, ce qu'il est impossible de ne pas répondre, il faudra convenir que la loi qui a sauvé tout citoyen des manoeuvres ministerielles et judiciaires; que cet habeas corpus qui rend la propriété personnelle du plus faible individu de la société, aussi sacrée, et peut-être plus sure que celle du trône du roi n'a pas produit de si grands désordres. Donnerons-nous donc toujours aveuglement dans tous les piéges que nous tend le gouvernement? aurons-nous toujours la manie de croire qu'il n'y a de faisable que ce que nous faisons? et tandis que nos petits maitres singent tous les ridicules des étourdis de Londres, tandis qu'ils s'habillent à l'anglaise, qu'ils trotent, qu'ils courent à l'anglaise, qu'ils entretiennent à grands frais des jockeys et des chevaux anglais, qui assurément ne vaudraient pas mieux que les nôtres, si le gouvernement voulait bien ne point se mêler de leur éducation, et réglementer les propriétaires qui en savent et en sauront toujours plus que lui sur leurs intérêts particuliers, ne serait-il pas permis de penser qu'on pourrait trouver chez certains Bretons des choses

= plus dignes

plus dignes d'être imitées, & surtout de quoi nous guerir de nos préjugés serviles[2] ..... aplaudissez vous de votre police, O Parisiens! la malpropreté de votre peuple, & de vos rues vous infecte. vos maisons excessivement exhaussées interceptant le cours de l'air, ou follement suspendües sur les eaux en arretent les vapeurs, & vous menacent continuellement de votre ruine. vos marchands de vin vous empoisonnent: vous avez toute la liberté nécessaire pour préparer vos alimens dans les plus dangereux des métaux: vos charlatans de toute espèce se jouent impunément de votre vie: les livres de médecine, les remèdes, les recettes les plus absurdes, imprimés avec la sanction publique, mettent des armes tranchantes dans les mains de plusieurs milliers d'ignorans & d'insensés. on tend à vos santés & à vos bourses les piéges les plus multipliés & les plus dangereux: des préjugés extravagans & funestes se maintiennent par voie d'autorité ou d'intrigue: vos cloches appellent la foudre sur vous, sur vos maisons, & pour honorer Dieu exposent continuellement la vie des hommes: une vapeur pestilentielle s'exhale des tombeaux sur les quels vous marchez & où l'on vous enferme quelque fois vivans, ou du moins sans que votre mort soit jamais constatée, que par des témoins qui n'ont rien vu l'attestant: vos hopitaux sont un foyer continuel de maux horribles & font frémir l'humanité: vous affrontez chaque jour

dans nos salles de spectacle ridiculement construites, l'insalubrité la plus contagieuse, vous êtes faibles, infirmes, mal-sains: votre vie est courte & malheureuse, & de plus vous êtes esclaves; mais en revanche on sait à point nommé ce qui se dit & dans vos cafés & même dans vos maisons, on retrouverait un homme au centre de la terre: vos espions sont fort industrieux, & vous recouvrez assez facilement vos bijoux, lorsque vous payez mieux que les filoux qui les ont volés.... O Parisiens! enorgueillissez-vous de votre sublime police. mais puisqu'une ville qui contient plus de deux cens mille ames, puisqu'une autre ville plus grande que Paris, puisqu'un royaume peuplé de 7. à 8. millions d'habitans subsiste, fleurit & prospère sans tout cet appareil du despotisme qui nous fait traiter d'esclaves par l'étranger, sans le secours de ces ordres tyranniques toujours prêts a frapper indistinctement tous les citoyens, mais surtout les faibles, selon le bon plaisir des ministres qui confondent leur propre interêt avec celui du souverain comme si l'un ne pouvait pas être opposé à l'autre; je soutiendrai toujours qu'il est insensé de croire que notre police & nos lettres de cachet soient essentiellement nécessaires à la société.

Un Edit du Roy de 1757. porte, que tous auteurs, imprimeurs & Colporteur de livres tendans à attaquer la religion, à émouvoir les esprits, à porter atteinte à l'autorité du roi & à troubler la tranquillité de l'Etat seront condamnés à mort. Muyard de Vouglans, dans son détestable ouvrage des loix criminelles de France dans leur ordre naturel, a rapporté cette abominable loi, que le plus atroce despotisme n'avait pas même osé faire connaître. On voit que les ministres peuvent s'imaginer faire grace aux auteurs d'épigrammes, de chansons ou de livres qui leur déplaisent, quand ils ne les frapent que d'une lettre de cachet. Quand on pense que cette loi pouvait couter la vie à l'immortel Rousseau, que son ame grande & fiere poussait à se remettre pour obéir au décret absurde autant qu'atroce lancé contre lui, & à l'illustre Raynal, s'il n'eut pas pris la fuite; le cœur fondit d'horreur de ce que le despotisme peut inventer, & ses satellites d'épée ou de robe executer.

: Les belles remontrances de la cour des aides disaient qu'aucun citoyen à cette époque n'ét assuré de ne pas voir sa liberté sacrifiée à une vengeance, car personne n'est assez grand pour être à l'abri de la haine d'un ministre, ni assez petit pour n'être pas digne de celle d'un commis des fermes.

: Il faut esperer que nous ne verrons plus de pareilles horreurs !

— Lorsque S.t Evremond alla remercier le cardinal Mazarin de l'avoir tiré de la Bastille, ce ministre lui dit : « qu'il était persuadé de son innocence, mais que dans la « poste qu'il occupait, on se trouvait obligé d'écouter tant « de choses qu'on distinguait bien difficilement le vrai du « faux — cette excuse n'est-elle pas consolante dans un païs où elle est admise un païs fort-libre ?

— Je demande si sur les trente deux princes de la 3me. race de nos rois, il n'y en a pas au delà des deux tiers qui se sont rendus beaucoup plus coupables envers leurs sujets que les rois de la grande Bretagne envers les Colonies anglaises. Certes il ne faut qu'ouvrir nos annales, quelque deffectueuses qu'elles soient, pour s'appercevoir qu'il n'est point de souverains, qui, étant partis de plus loin, aient marché au despotisme à plus grands pas, & avec moins de modération, que les monarques français, & qu'aucune histoire n'offre une plus longue suite de mauvais que la nôtre. Les détails & les réflexions nécessaires pour développer cette vérité, & montrer, depuis Louis le Gros, les traces non interrompues des usurpations qui nous ont conduit de l'anarchie au pouvoir arbitraire, sont très nombreux, mais sans remonter si

— haut

haut, parcourons nos fastes depuis le règne des Valois, ces règnes tous funestes & tyranniques, si l'on excepte ceux de Charles V. prince formé des mains de l'expérience & de l'adversité, vraiment habile & sage, quoique fort loin d'être irréprochable, & de Louis XII. dont les fautes politiques furent rachetées par d'aimables vertus : descendons depuis cette époque, à laquelle nos rois possédaient assez de pouvoir pour être comptables des maux de leur peuple jusqu'à nos jours, où ils n'ont à craindre que l'excès & l'abus de leur autorité, & jetons un coup d'œil rapide sur l'histoire de ces princes, dont on vante la modération.

= Je trouve d'abord les dissipations excessives, les exactions atroces, l'inflexible dureté de Philippe le Bel, prince sans foi, insatiable de pouvoir & d'argent, vindicatif & cruel, qui viola tous les droits de la nation & des particuliers, qui força à une révolte presque générale tous les ordres, toutes les parties de l'état, & qu'une mort prématurée put seule sauver de l'abîme d'infortunes & d'humiliations que ses fautes & ses crimes avoient creusé sous son trône.

= Son fils, pendant un règne d'un instant, se montre héritier de sa cupidité : uniquement occupé à assouvir cette vile passion, il lui sacrifie engagemens, promesses, droits, honneur, justice & rend à son malheureux peuple une liberté fausse & illusoire.

= Philippe le long, plus habile & mieux intentionné n'abandonne cependant pas les systêmes arbitraires de ses prédécesseurs; il prostitue la magistrature en continuant le commerce honteux de la vénalité des charges: il tente d'établir des impositions de sa seule autorité, ne cède qu'à la crainte d'une défection générale, & vit trop peu pour adoucir les maux dont était travaillée la France; ce pays, dit Bolingbroke, qui ne demande qu'un gouvernement supportable pour être heureux & riche, tant la nature a fait pour lui.

= Charles le Bel ne foule pas moins son peuple que son père & ses frères, & périt après un règne de quatre années qui lui mérite peu de regrets. la Providence, dit Mézerai, ne permit pas que la postérité de celui qui avait saccagé la France par des exactions & des violences inouïes jusqu'à lui, durât âge d'homme

= L'ingrat & avide & violent & despotique Philippe VI. réunit les vices les plus lâches des Valois. faux-monoyeur, publicain insatiable, il déchaîne contre ses sujets les maux sans nombre qu'engendre l'hidre renaissante de la fiscalité. Je remarque sous son règne désastreux l'assassinat de quatorze gentils-hommes Bretons & Normands venus à Paris sur l'invitation du roi, sur la foi publique, & décapités sans aucune formalité de justice.

= Le suplice du Comte D'Eu, executé sans jugement
= ni procès

ni procès; la confiscation de ses biens partagés entre les favoris, la détention perfide du roi de Navarre, et le massacre de ses amis, souille à jamais le règne de Jean, le plus emporté, le plus arbitraire, le plus imprudent des hommes qui accabla de maux la France et la couvrit de honte.

= La démence, la cupidité, l'ambition, la férocité détruisent en peu d'instants ce que la sagesse et la constance de Charles V. avaient fait. le Royaume est pendant 40. ans en proie à des malheurs affreux: alors commence l'horrible usage de juger par commissaires, satellites odieux du despotisme, qui ne trouverent jamais un innocent dans ceux que les ministres accusèrent: alors on opprima la liberté dans le sanctuaire même de la Justice par des voies d'autorité, jusques-là inconnues & depuis si multipliées: alors Charles VI. déshérite son fils en faveur de l'ennemi des français, et s'ils eussent connu l'obéissance passive qu'on exige d'eux aujourd'hui, le sang de la maison royale était pour jamais exclu du trône.

= Pour prix de la fidélité de cette nation généreuse, ce Charles VII. dont nous révérons la mémoire comme si c'était pour nous & dans nous qu'il eut reconquis le royaume, Charles VII. sous le prétexte des circonstances orageuses qui l'agitent, porte un coup irréparable à nos libertés: le droit de se taxer n'est plus qu'illusoire.

les troupes reglées & perpetuelles soldées en argent, ce qui suffit pour les rendre les artisans du plus terrible despotisme, les troupes perpetuelles, dis je, menacent & asservissent un peuple dont on avait corrompu les chefs pour le charger à volonté.

= Ainsi fut tracée la route de la tyrannie de ce Louis XI. mauvais fils, mauvais père, frere barbare, maître ingrat, ami dangereux, implacable & perfide ennemi, „ Prince rusé, cruel, dépourvu de sensibilité, étranger „ à tout principe de justice, sans aucune idée de décence „ qui dédaignait toutes les contraintes que le sentiment „ de l'honneur, ou le desir de la gloire, impose même „ aux hommes ambitieux, qui se plaisait à inventer „ de nouveaux suplices bien lents pour mieux tourmenter „ ceux qu'il haïssait, & surtout les nobles, qui fit du „ bourreau Tristan son favori le plus cher, son satellite „ le plus affidé, délateur, temoin, juge & executeur „ de ses victimes.

„ Charles VIII. sans talens & sans vertus, immole ses sujets avec toute la présomption la précipitation & la légèreté de l'ignorance, aux prétentions que la maison d'Anjou lui avait données sur le royaume de Naples. Sous son règne commencent ces funestes guerres d'Italie qui ont porté les coups les plus terribles à la liberté française

Française, & même à celle de presque toute l'Europe, en nécessitant l'usage des troupes réglées, les expédiens de finance & l'augmentation illégale & sans bornes des revenus royaux.

Louis XII. père peu éclairé de son peuple, mais vraiment bon, constant ami de la Justice, simple dans ses mœurs, économe par goût & par principes, respecta les loix & ses Sujets; ses vertus suppléent aux talens qui lui manquent. Dépourvu de sagacité & de prévoyance, la droiture de ses intentions énerve ou répare ses ~~fautes~~, il mérita l'amour de ses Sujets, l'estime & la confiance même de ses ennemis: ses guerres sont mal conduites, mais peu à charge à son peuple (car il ne confondit point son patrimoine & son royaume) ses traités de paix peu honorables, mais préférables aux maux qui résultaient de l'abus des ressources: il vend les charges de finances, & c'est une grande erreur, mais il réduit les impôts de moitié & c'est un grand bienfait. Son cœur lui dit ce que l'esprit & le génie n'ont point appris à tant d'autres, pas même à Charles V. qu'un roi n'est riche qu'autant que l'est son peuple, & que moins le peuple est chargé, plus il a le pouvoir d'enrichir son pays & son prince: Louis XII. subsista, lui & sa cour qui fut toujours frugale & peu nombreuse, des revenus de son domaine. Son ami ne

fut pas un grand homme, mais à tout prendre il fut un bon Citoyen, et les françois plus heureux sous l'administration de ces deux patriotes que sous celle de leurs rois les plus célèbres, Charlemagne et Henri 4. seuls exceptés, doivent chérir leur mémoire, et se souvenir à jamais que la justice et l'humanité sont les premieres et les plus utiles vertus des hommes d'état et des monarques.

= Les Prodigalités ruineuses de françois premier son impéritie, ses fougues arbitraires et quelquefois barbares mettent la france à deux doigts de sa perte, et pour acquérir tant de fautes, il ne l'en gouverna qu'avec plus de dureté. le premier, il gêne la liberté de la presse, le commerce des pensées humaines, ressource si précieuse pour tout administrateur qui aura les intentions droites. il réprime cette censure publique si utile que Louis XII. avait permis d'étendre jusqu'à sa personne, il s'arroge le droit de disposer des dignités du sacerdoce, liberté non pas inouie, mais toujours criminelle, et tendante rapidement au despotisme. il négocie cet odieux trafic avec l'Evêque de Rome, qui, élu lui-même par ses confreres, ravissait le droit d'élire les prélats à ceux qui le tenaient des décrets de l'Eglise et la trahissant par cette indigne prévarication, osait vendre un droit qu'il n'avait jamais eu. enfin, ce prince inconsidéré

- outre

Ouvre la Scène effrayable d'atrocités, dont le fanatisme a ensanglanté sans relache notre patrie pendant un Siecle. la corruption effrénée de sa cour altéra à jamais les mœurs des François et peut-être leur esprit national, car le monarque qui encourage la dépravation des Citoyens, qui détruit l'honnêteté publique par une séduction couverte des menées sourdes, ou des exemples scandaleux, est plus à craindre que celui qui frape du glaive tout ce qui s'opose à lui : la force est redoutée et aperçue de tous, et si la nation contre laquelle elle se déploie a encore quelqu'energie, la corruption est un moyen tout autrement sûr pour l'asservir et d'autant plus efficace qu'elle est contagieuse pour la plupart des hommes et démêlée par un très petit nombre ; aussi fut-elle un des plus grands ressorts de l'administration italienne ; qui, bientôt après, mit le comble à nos maux.

= Henri II. parvenu au trône par un crime qu'il ignora peut-être, livre ses sujets aux traitans, aux favoris, aux persécuteurs, et donne le signal des guerres civiles et religieuses, Né avec des talens, déja couronné par des succès, mais subjugé par une faiblesse honteuse il enchaine les François aux pieds d'une intrigante et sacrifie à une passion ridicule son honneur, ses intérêts, sa nation et sa gloire ; mais cette triste époque est

bientôt effacé par des malheurs plus terribles

= François II. malheureux enfant, faible de corps & d'Esprit, règne & meurt dans l'espace de 17. mois. dans ce court période, la haine & l'ambition effrénée d'un ministre exercent sur la France la plus complète tyrannie. le roi ne peut acquitter ses dettes: le cardinal de Lorraine défend, SOUS peine de Mort, d'en Solliciter le paiement, & réserve à son parti les trésors de l'état: il publie les loix les plus atroces contre les protestans & les fait executer avec rigueur: il s'efforce d'établir son despotisme sur la sombre terreur des persécutions religieuses, & de les éterniser en France en y faisant recevoir l'inquisition: il corrompt les magistrats & fait fléchir au gré de ses vengeances la balance de la Justice: il immole par milliers les citoyens qu'il hait, soupçonne ou redoute, & les fait périr sur l'échafaud, dans les prisons, au milieu des tortures: il attente sur le sang royal, & ne pouvant arracher d'un Prince jeune & timide le signal d'un assassinat, il ose faire juger & condamner deux princes du sang par des commissaires qui, peu après déclarent qu'ils n'ont ni vu, ni entendu aucune charge contre eux. l'arrêt de leur mort est dressé & peut-être Signé: enfin l'audacieux ministre menace ouvertement

= le trône

le trône & s'efforce d'y placer son frère..... digne fruit qu'ont recueilli & que recueilliront toujours, si ce n'est eux-mêmes, au moins dans leur postérité, ces aveugles despotes qui ne voient pas qu'entre eux & leurs visirs, il y a que leur peuple!

- Charles IX. parvient à la couronne, & ce monstre infernal exécute au sortir de l'enfance ce que Caligula n'avait que desiré: il médite avec la plus profonde noirceur la plus abominable perfidie: il souille la france d'un crime éternel; il extermine d'un coup cent mille de ses sujets, au nombre desquels se trouve l'un de nos plus grands hommes, le seul peut-être qui ait jamais travaillé de bonne foi à nous donner une constitution libre & Charles IX. a été loué durant sa vie & après sa mort! & les ministres de la religion & les orateurs célébrèrent sa bonté!.... O hommes! puisque vous êtes si lâches, il y a quelque mérite à vous servir!

- Henri III. indolent & corrompu, esclave de ses indignes favoris, livré aux conseils perfides de sa mère qu'on ne peut nommer sans horreur, qui, pour retenir & s'assurer le pouvoir, fomenta toutes les divisions de la france, fit un commerce ouvert de débauches & de trahisons & précipita son fils dans l'abîme: Henri III. nous

apprend qu'un Prince faible est le plus mauvais des rois, & qu'un Sardanapale peut faire autant de mal qu'un Néron. réduit à la situation la plus critique par la politique insensée & barbare de ses prédécesseurs, il ajoute encore à ses embarras en s'enveloppant de ruses méprisables, & d'intrigues dangereuses. par une grande & funeste erreur, on s'était efforcé de tromper les deux partis qui déchiraient la France, puis d'en abattre un en se partialisant pour l'autre; cette astuce italienne accrut leurs forces en les aigrissant tous deux. l'un se permit tout, parcequ'il se savait craint & protégé: l'autre osa tout, parcequ'il ne compta que sur lui même pour se défendre. HENRI perdit sa tranquillité, sa réputation, son honneur, son pouvoir & sa vie pour n'avoir point eu l'adresse & le courage de réprimer deux factions également dangereuses ou de rester neutre entr'elles & de leur en imposer. grande & redoutable leçon! qui enseigne à tous les rois que quand ils auront soufflé l'étincelle du fanatisme, ils ne seront plus les maîtres d'arrêter l'incendie; qu'ils ne sont rien, quand ils ne sont pas les hommes de leur peuple, & surtout qu'ils ne donnent jamais impunément l'exemple de la violence! car le tyran a beau multiplier les proscriptions

– & les

& les bourreaux, celui sous les coups duquel il doit tomber, échape à sa fureur.

— La France renait sous un roi gentilhomme formé à l'école du malheur, accoutumé a aprécier & à ménager les hommes, parcequ'il en avait eu longtems besoin & qu'il avait éprouvé toutes les vicissitudes de la fortune, parcequ'il connaissait & chérissait la nation fidele à laquelle il devait tout & que sa grande ame, capable de reconnaissance, ne l'était pas des délires du despotisme & de la cupidité; il trouve son peuple déchiré par 40. années de guerre civile, débiteur de toute l'europe, surchargé d'une multitude de dons & de pensions dont il avait fallu acheter la soumission des factieux & payer l'obéissance & les services des sujets fidèles; épuisé par les traitans, les favoris, les fermiers, en un mot écrasé d'une dette de 330. millions: cent millions du fond des domaines royaux avaient été aliénés. les frais de perception & les pillages étaient tels qu'on levait cent cinquante millions quand le roi en recevait trente. eh bien! ce prince aussi bon homme d'etat que guerrier magnanime, ce prince aidé de Sully, porte en moins de 15. ans son état au plus haut point de prospérité qu'il ait jamais atteint, il diminue les tailles

de treize millions : il réduit les droits intérieurs de près de moitié : les dépenses extraordinaires & forcées absorbent 38. millions : toutes les dettes sont acquittées : le royaume est embelli par des monumens publics, enrichi par des canaux & des chemins, défendu par des places fortes : on tente de former une marine : l'arsenal est augmenté de cent pièces d'artillerie, de toute sorte de munitions, d'armes pour 20. mille hommes : les revenus du prince s'accroissent, & il se trouve dans ses coffres plus de 45. millions ---- France ! voilà tes ressources. France ! voilà ce que tu peux demander à tes rois : voilà ce qui a été fait : voilà ce qui se peut encore, même sans les talens de Henri le grand, qui avait après tout plus d'âme que de génie, car la nation est plus instruite, plus docile, & les circonstances moins défavorables. mais le monarque qui administrait ainsi ne visait pas au despotisme : il consultait, il écoutait, il voyait : il connaissait ses devoirs autant que ses droits, il respectait les loix : il chérissait son peuple & son ami, son principal ministre ~~était~~ Sully ; Sully vieilli dans les camps & non dans les cours, mûri & non énervé par l'âge : Sully fier, austère, inflexible, inexorable pour les courtisans, mais ami du laboureur & défenseur de l'opprimé ; citoyen avant d'être sujet, patriote avant d'être ministre, grand par

ses talens

ses talens, plus grand par ses vertus... Encore fut-il menacé quinze fois d'une disgrace: encore était-il incessament assiégé d'une foule d'édits bursaux extorqués par les gens de Cour & les maitresses, & cependant où trouver un Henri? en naîtra-t-il sur le trône, jamais, jamais: ce n'est pas là qu'ils se forment. où trouver un Sully? quel autre qu'un Henri le soutiendrait? aveugles français! s'il reparaissait un de ces hommes courageux & vraiment grands qui sut tout oser pour vous sauver, vous vous ligueriez contre lui, vous aplaudiriez à sa disgrace... hélas! le fanatisme qui nous enleva notre père & notre restaurateur dès l'aurore du beau jour qu'il avait fait naître, nous a-t-il donc dévoué sans retour aux excès du pouvoir arbitraire!

— Les manœuvres destructives du sanguinaire Richelieu blessent la France au cœur, en étendant, en consolidant & surtout en préparant le règne de l'opression ministerielle & fiscale, en avilissant la nation par la terreur, en abadrant les grands par la corruption, en perfectionnant les systèmes arbitraires & les mettant à la portée des brigands les plus laches & les plus ineptes, en introduisant cette politique insidieuse & tracassière devenue la science de cour par excellence... Citoyen pervers, ambitieux effréné qui détruisit tout & n'éleva rien qu'une réputation trompeuse, exagérée par

l'adulation, l'ignorance & la servitude, & qui, dévoilé par les armes & la philosophie, voue à l'exécration des patriotes & des Sages, le parricide oppresseur de son pays.

— Louis 14. dans le cours d'un trop long règne, acheva par des attentats de toute espèce l'ouvrage du despotisme. Sultan orgueilleux qui ne connut jamais d'autre règle que sa volonté, & osa l'ériger en loi, qui régit son peuple par des lettres de cachet, & les fit voler au delà des mers, qui réunit aux folies du pouvoir arbitraire les fureurs de l'intolérance & défendit, sous peine de galères & de confiscation, à ses sujets, à des Français à des hommes enfin, de sortir du royaume, tandis qu'il en tourmentait un million avec le glaive du fanatisme (S. Barthelemi nouvelle, presque aussi odieuse que la première, & cent fois plus funeste, qui livra trois autres millions de sectaires aux outrages de ses Janissaires, qui voulut forcer un peuple libre à reprendre un tyran qui sacrifia 20. millions d'hommes à ce qu'on n'a pas rougi d'appeler sa gloire & prit cette devise insensée, Seul contre tous. exacteur impitoyable qui livra sa nation à toutes les horreurs fiscales que nécessitèrent 50. ans de combats, qui l'écrasa de son faste & l'obéra pour jamais, moins encore

: par la quantité

par la quantité énorme des impôts, que par leur forme pernicieuse & l'impéritie de son administration, qui le premier établit d'autorité les impositions directes & chargea l'état en 20. ans, de quinze cent millions de rente, qui donna l'exemple de ces édits bursaux & multipliés depuis sous tant de formes, & rassembla une foule d'insatiables traitans devenus nécessaires par leurs brigandages même & parvenus à faire la loi au despote. Administrateur inepte qui sacrifia les richesses naturelles & peu qu'incalculables de son pays aux illusions ruineuses des intérêts mercantils oubliant absolument le véritable emploi du commerce & celui de l'argent & les notions les plus simples de l'ordre naturel, qui encouragea le luxe le plus destructeur, celui de décoration, & le trafic de l'argent qui ruina l'agriculture, corrompit les mœurs & échappe à l'impôt. Qui sans cesse eut recours à l'usure aux mutations dans les monnoies, aux réductions forcées de l'intérêt, aux aliénations du domaine, à toutes les extorsions imaginables, aux engagemens impossibles à tenir, aux expédiens les plus violens & les plus ruineux. Dissipateur aveugle qui créa pour deux milliards d'offices impôt terrible & ridiculement déguisé, & qui laissa plus de quatre milliards de dettes, roi qui connut si

mal les hommes quoiqu'on en ait pu dire, que lorsqu'il voulut ce qu'il appellait les former, il ne recueillit de sa présomption & de ses efforts, que des malheurs & de la honte, qui ignora tellement la vraie grandeur qu'il provoqua les flatteries les plus basses, les plus dégoutantes & les plus folles, qui porta si loin l'égoïsme qu'un des conseils, que, dans sa profonde sagesse, il donnait à l'un de ses petits fils, était de ne s'attacher jamais à personne, qui fut si insolemment vain, qui méprisa si ouvertement la nation, alors illustrée par tant de grands hommes, qu'après l'avoir corrompuë par le scandale de sa cour & son propre exemple, il osa lui désigner pour maîtres les fruits de ses débauches; homme enfin en qui tout fut médiocre, excepté son caractère plus singulier que grand, si toutefois il n'y ~~entra~~ pas encore plus d'affectation que de singularité, & la fortune qui placa son règne dans l'époque la plus brillante peut-être des révolutions de l'esprit humain .... voilà le monarque que nous appellons encore Louis le Grand.

mais c'est avec raison qu'on nous a reproché d'insulter le règne de Louis 14. sans en avoir le droit, puisque les peuples n'ont pas été plus heureux après lui

– & que

& que le nom François a eu moins de gloire.... O complaisans panégiristes de notre gouvernement & de nos rois, n'avez-vous donc pas vu comme nous une régence qui achéva de corrompre & de ruiner la nation en tournant toutes ses vuës & ses passions vers l'amour de l'or, se jouer avec une égale effronterie des revenus publics & des fortunes particulieres? n'avez-vous pas vu la signature du Souverain prostituée dans toute sorte de mains & de circonstances? le trafic du crédit & des places exercé publiquement & masque levé? les lettres de cachet venduës par des courtisannes, désoler tous les ordres de l'état & presque toutes les familles? un décret fatal, aporté de Rome par l'intrigue sous le régne de Louis 14. soutenu par sa persécution, devenir sous son successeur une source de malheurs, de troubles & de vexations pendant 30. ans? des enregistremens forcés sans nombre? des lits de justice, autrefois auguste simbole de l'union du Souverain & des sujets, aujourd'hui redoutable apareil du pouvoir arbitraire? des édits destructeurs de toutes régles, de toutes loix, de toutes libertés, reunissant le despotisme de droit à celui de fait, arrachant à son peuple esclave sans resistance & presque sans y penser, le mérite de sa soumission, le fantome qui lui représentait ses anciens privilèges? la magistrature quatre

fois exilée, enfin détruite & peut-être pour jamais avilie? Cent soixante & douze charges de judicature si souvent déclarées inamovibles, par des loix tellement nécessaires que le tiran Louis XI. n'avait pu se refuser à leur confirmation, confisquées en une nuit par arrêt du Conseil, & 170. magistrats relégués au même instant où il a plu à la vengeance de les envoyer? peu de mois après tous les parlemens du royaume, ces vestiges effacés de nos droits, ces derniers & faibles asyles de notre liberté mourante, détruits du même coup? dix mille familles ruinées par cet attentat inoui, & cent mille obérées par ses suites. des tribunaux composés du rebut de la nation faisant palir les français? tous les engagemens qui lient les hommes foulés aux pieds; deux banqueroutes ouvertes & authentiques; des milliers d'infractions à la foi publique palliées par des ruses de chevalier d'industrie; les fonds sacrés respectés par les plus hardis déprédateurs, réduits, entamés ou enlevés, la dépense excédant la recette de 70. millions, les moyens les plus violens & les plus infames épuisant toutes les ressources & ne réparant rien, parceque les fantaisies du jour engloutissaient les pillages de la veille; le péculat augmenté en raison de l'instabilité des places; la nomenclature fiscale s'enrichissant chaque jour sous la plume des plus infatigables exacteurs; un

roi

déchainant sur ses sujets plus d'impôts que tous ses prédécesseurs ensemble ; les nouveaux vingtièmes, les augmentations de taille, les surcharges sur les denrées de première nécessité, les réunions arbitraires au domaine, les privilèges exclusifs vendus au plus offrant, l'impéritie égale à l'avidité & à la mauvaise foi, le gouvernement s'évertuant pour filouter les particuliers avec l'effronterie de ces scélérats qui bravent la honte ; deux ministres souples & intrigans à la cour, impassibles & opiniâtres à la ville, ne sachant que détruire, réduisant à cet art funeste toute leur politique, montrant à l'europe étonnée que la méchanceté peut faire des émules & se surpassant tour à tour dans leur propre science ; la nation attachée au char d'une prostituée, qui décidait également du sort des princes & des peuples, des grands & des petits ; l'oppression au-dedans, depuis le duc & pair jusqu'au baladin, la faiblesse & le déshonneur au dehors ; le plus insolant luxe élevé sur les ruines, la misère & la honte publiques ; le désespoir au comble, la patrie de la gaîté & des plaisirs ensanglantée par de nombreux suicides ; deux affreuses disettes produites par les manœuvres atroces des publicains & de leurs protecteurs, ravageant ce malheureux royaume ; enfin (chose horrible à penser) le roi, non seulement autorisant, mais faisant le monopole aux dépends de la subsistance de son peuple ?.... tel fut le règne de Louis le bien aimé.... mais il ne fut pas méchant – non

mais qu'aurait-il fait de plus s'il l'eût été? il ne fut pas méchant, mais faible, inappliqué, dissipateur, égoïste, et les fautes de son administration offriront à la postérité effrayée l'époque la plus désastreuse de l'histoire de la monarchie.
dites encore qu'il n'y a de tyrannie qu'où il y a un tyran: dites que nos rois n'ont jamais voulu être despotes et que nous n'avons point eu de vexés. tant de rois du moins furent bannis, les notres jouissent à nos yeux du fruit de leurs crimes, de nos dépouilles. vantez ce que nos rois ont fait pour mériter notre confiance: dans une période de 800. années, trois en ont été dignes?

= ce fut Charles V. qui fit convenir la bataille en 1369. on ne présume pas qu'il la destinât à l'usage unique qu'en ont fait ses prédécesseurs.

= une foule d'anecdotes prouvera quelles vexations on exerçait sur le peuple. pendant le règne de Philippe de Valois, les états firent faire le procès de Pierre Remi, sieur de Montigni, successeur de Marigni et de la Guette. sa condamnation portait confiscation de ses biens qui se trouvèrent monter à 1,200,000. de ce temps là

---

a. On ne saurait assez le répéter, c'est du choc de nos préjugés factices, de nos intérêts particuliers mal entendus que sortent les divisions intestines et enfin l'asservissement de tous

de tout. les notables sont moins choqués du plus insolent despotisme dans la personne du maître, que des précautions les plus légères de la part du peuple. le peuple endura plus patiement les prérogatives les plus excessives de la part du Souverain, que la hauteur aristocratique des grands. tous les Citoyens servent l'usurpateur commun par leurs puériles Jalousies que fomentent les ambitieux, au lieu de se reunir contre lui & ces folles disputes, cette émulation insensée, ces piques frivoles finissent aussi bien que la liberté publique par être renfermées comme en un tombeau dans le sein d'un Néron ou d'un Caligula, d'un tibère, ou d'un Domitien.

= Cependant cette manière d'être incertaine & précaire, à laquelle on se condamne en se vouant à la recherche du crédit, en ne faisant dépendre que de lui sa sureté, sa fortune ses désirs, ses vengeances; cette manière d'être n'est-elle pas un véritable esclavage? un étranger qui nous oprimerait, qui nous pillerait, qui nous emprisonnerait, qui nous vexerait de toutes les manières imaginables, serait regardé comme l'ennemi public, & repoussé par toutes les forces de la nation. mais ce mot ROI, change-t-il tellement les idées & les choses par la seule harmonie de sa prononciation, que celui qui le porte devienne un individu respectable, malgré ses brigandages, parce qu'il n'est pas étranger? est-ce la naissance & le climat, ou la volonté & les actions qui distinguent le citoyen de l'ennemi? cette question est

bien simple, & si la force n'avait pas des droits certains sur notre admiration & nos éloges, la réponse le serait également. sans doute celui qui, chargé de proteger & de défendre, opprime & trahit, parcequ'il se croit sûr de l'impunité, commet la prévarication la plus odieuse, comme aussi la plus funeste. l'abus de la confiance dissout tous les liens de la société & ceux des droits & des devoirs qui unissent les hommes. ah! ne soyons pas du moins les complices de nos oppresseurs. peut-être n'avons-nous point, nous faibles particuliers, le droit d'opposer une résistance active au souverain, s'il lui plait d'oter à un de ses sujets la vie, l'honneur, la liberté ou les biens contre les formes prescrites par les loix, du moins n'en possedons-nous pas le pouvoir; mais tout citoyen a une force d'inertie qui ne lui permet point de concourir à une injustice manifeste, & l'exercice universel de cette force sauverait la chose publique. mais hélas! = quand les
„ progrès du gouvernement militaire ont ramenné le
„ despotisme, il n'y a plus de nation, les troupes sont
„ bientôt insolentes & désertées; les familles se déssèchent
„ & dépérissent dans la stérilité de la misère & du libertinage;
„ l'esprit de désunion & de haine gagne tous les états alternativement corrompus & flétris; les corps se trahissent, se vendent,
„ se dépouillent & se livrent tour à tour, les uns les autres aux
„ verges du despote. * O mes

O mes Compatriotes, je veux croire que vous n'êtes pas tout à fait réduits à cette situation désespérée, mais n'encouragez plus, par des clameurs indiscrètes, les attentats du despotisme; la morgue des Juges est déplaisante, mais la bastonnade du Cadi vaut-elle mieux? Nos Cours Judiciaires se sont arrogées des droits qu'elles n'ont point, mais ne devons-nous pas nous en aplaudir, si nous les avons irrévocablement perdus? Si nous pouvons les recouvrer, elles n'oseront, ni ne pourront, ni ne voudront nous les refuser. La vénalité des charges & de la Justice est un mal: les délais sont un mal, les erreurs des magistrats & les défauts de leur Jurisprudence sont un mal, un très grand mal: nos loix si multipliées, si variées, si confuses, si contradictoires, si hors de portée de presque tous les citoyens. ce droit romain qui nous régit en partie, ce droit quelque fois si absurde, souvent si cruel, plus souvent si favorable à la tyrannie; mais surtout nos loix criminelles, ces loix si redoutables à la liberté, & aussi au-dessus des loix civiles pour l'importance que l'honneur & la vie des Citoyens l'emportent sur leurs fortunes; ces loix, loin d'être parfaites, n'aprochent pas même de la perfection: les crimes n'y sont pas exactement définis; les peines y sont disproportionnées, barbares, arbitraires incertaines; les informations & souvent même les accusations restent secrètes au mépris des bonnes mœurs & au très grand péril de la vérité & de l'innocence dépourvue de conseil & le plus souvent même aussi de la faculté de produire des témoins

en sa faveur. les preuves qui servent à la conviction des coupables demeurent ensevelies dans l'obscurité d'un greffe où un scribe artificieux ou négligent peut faire dire à celui qui dépose ce qu'il n'a jamais pensé, où celui qui dépose peut avancer ce qu'il n'oserait attester devant un tribunal solennel; le gouvernement peut & doit réformer tous ces abus & beaucoup d'autres, à mesure que les mœurs publiques & les circonstances le lui permettront. mais que cette réforme se concilie avec nos droits naturels & acquis: point de désordres pour rétablir l'ordre, point d'attentat sur la loi éternelle pour corriger les loix positives: que l'autorité ne franchisse pas les bornes immuables que lui a assigné la nature. hélas! je sais trop qu'il n'y a plus de liberté partout où le citoyen corrompu par de fausses subtilités, gagné par l'or, ou effrayé par la violence, peut souffrir dans sa patrie une puissance qui s'élève au dessus des loix & que là où il n'y a pas de liberté, il n'y a plus d'esprit public. alors on peut comme à Rome dire avec un grand philosophe

" Quand vous verrés le barreau regorger de peuple
" le champ de mars rempli d'une multitude nom-
" breuse, & le cirque où se rassemble la plus
" grande partie de la nation, sachez qu'il y a

=dans

" dans tous ces lieux autant de Vices que d'hommes; quoi-
: que vêtus de la toge, ils ne sont point en paix; le moindre
: appât de gain les déterminerait à s'égorger les uns les
: autres " = Mais pour cet intérêt particulier notre
idole, gardons-nous des prétextes, des illusions, des
bouleversements subits; gardons-nous de l'humeur, de
l'envie, de l'esprit de corps, ce fléau destructeur de toute
sociabilité. Après tout, la fonction de juger, est une des
plus respectables dont un homme puisse être revêtu.
Je ne connois rien au monde de plus intéressant =
" qu'une Science qui fait distinguer le vrai du faux
" qui enseigne à établir l'un, à prévenir, punir ou rectifier
: l'autre; dont la théorie emploie les facultés les plus
: nobles de l'âme, & dont la pratique met en action
" les premières vertus du cœur, Science aussi universelle
" dans son usage que dans son extension, combinée
" ajustée pour le bien de chaque individu & qui
" comprend enfin toute l'institution des corps politiques
— = Je ne connais personne qui mérite mieux
l'estime que ceux qui professent dignement une telle
Science: Je ne vois rien de plus important pour la
chose publique que ces hommes chargés d'entretenir
la concorde entre citoyens, d'assurer leur état, de
protéger & régler les fortunes privées qui composent la

forme sociale, de réprimer le vice, de maintenir la police, de punir les crimes.

= Lorsque Cromwel avait qque affaire importante à traiter, il dictait à son secrétaire deux lettres qui se contredisaient, les signait, les faisait cacheter, & donnait ensuite lui-même au courrier celle qui renfermait ses véritables volontés.

= Le fameux Paoli n'écrivait que rarement mais quand une nécessité indispensable le contraignait à expédier qques lettres, il se servait de la méthode de Cromwel. Bonaparte en a souvent fait autant pendant son consulat.

= Mr. de Louvois usait d'un moyen singulier dans toutes ses opérations; cet adroit politique ne confiait ses secrets qu'à un scribe tellement stupide qu'il était dans l'impuissance d'en abuser; aussi ayant reçu qques reproches à ce sujet d'un ministre étranger; m. de Louvois fit appeler son secrétaire & lui dicta la lettre suivante.

= Vous vous étonnez, mon cher confrère
= Qu'ayant à traiter avec vous une affaire qui
: demande

: demande le plus grand secret, j'emploie pour vous
: écrire une autre main que la mienne; mais apprenez
: que le commis dont je me sers, est si complètement
: imbécille qu'il ne comprend pas même la réponse
: que j'ai l'honneur de vous faire.

= De pareils agens sont précieux pour un homme d'état, mais mr. de Louvois n'en rencontrait pas toujours de si heureusement organisés; il savait alors employer des expédiens ingénieux; tel est le moyen dont il se servit lors de la prise de Strasbourg en 1681. mr. de Louvois était alors ministre de la guerre, il fit un jour venir chez lui mr. de Chamilly pour lui donner ses instructions sur une mission importante.

= Partez ce soir même, lui dit-il, pour Bâle en Suisse,
" vous y serez dans trois jours; le quatrième à deux
" heures précises après midi, vous vous établirez sur
: le pont du Rhin avec un cahier de papier, une
: plume et de l'encre; vous examinerez et écrirez avec
: la plus grande exactitude tout ce qui se passera
: sous vos yeux pendant deux heures; à 4. heures
: précises, vous aurez des chevaux de poste à votre
: voiture, vous partirez, vous courrez jour et nuit et
: m'apporterez votre cahier d'observations; à quelque heure
: que vous arriviez, présentez-vous chez moi.

= Mr. de Chamilly obéit à cet ordre; il arrive à Bale, se place au jour et à l'heure indiquée sur le pont, et prend note de tout ce qu'il voit passer... c'est un voyageur à cheval, en redingote bleue; c'est une marchande fruitière avec ses paniers; à 3. heures un homme en veste et culotte jaune, s'arrête au milieu du pont, s'avance du côté du fleuve, s'appuye sur le parapet, regarde en bas, recule un peu et avec un gros baton, frape trois coups bien distinctement sur la banquette; Mr. de Chamilly a soin décrire toutes les circonstances, ainsi que celles qu'il remarqua ensuite.... Quatre heures sonnent, il remonte dans sa voiture, arrive chez le ministre avant minuit bien confus de n'avoir que de semblables renseignemens à lui raporter: ... Mr. de Louvois prend le cahier avec empressement, il lit, et lorsqu'il en est à l'homme en veste et culotte jaune qui a frapé trois coups sur la banquette, il saute de joie, il se rend aussitôt chez le roi, le fait réveiller, cause un moment avec lui, et expédie aussitôt 4. couriers qui depuis qques heures étaient prêts à partir: huit jours après la ville de Strasbourg est entièrement cernée par les troupes françaises, elle est sommée de se rendre, elle capitule et ouvre ses portes le 30. Sepbre 1681. il est évident que les

trois coups frappés sur la banquette à une heure fixe &
convenüe, était le signal du succés de l'intrigue concertée
entre m.r de Louvois, & les magistrats de Strasbourg & que
l'homme chargé de cette mission en ignorait le motif
comme m.r de Chamilly ignorait le motif de la sienne.

= A une demoiselle qui demandait à un cavalier,
une définition de l'enfer, du Paradis, & du Purgatoire.

" L'enfer est ton regard sévère
" Le Paradis ton sourire enchanteur
" Le Purgatoire est l'espoir du bonheur
" Que tu défends dans ta colère."

= L'abbé Grécourt s'habillait dans la sacristie de
la cathédrale de tours dont il était chanoine, une bonne
femme vint lui aporter de l'argent pour faire dire une messe.
= à quelle intention faut-il la dire? demande Grécourt —
c'est pour demander à Dieu la grace d'avoir un enfant.
= allez ma bonne, dit Grécourt en rendant l'argent
= je ne demande jamais à Dieu ce que je puis
= faire par moi-même =

— Un homme condamné à être pendu, & étant déja arrivé au lieu de l'exécution, vit passer le Duc de la Feuillade sous qui il avait servi; il dit à l'officier de Justice qu'il avait de grands secrets à révéler au Duc pour le salut du roi & de l'état; on le conduisit donc devant le Duc, au quel il dit tout bas = Monseigneur, Je vous prie de dire au roi, qu'à l'heure où Je vous parle, un de ses sujets est mort en paix = le Duc rit de la présence d'esprit de cet homme, ordonna qu'on le ramenât en prison & obtint le même Jour sa grace de sa majesté.

— Un tailleur étant dangéreusement malade, fit un rêve extraordinaire: il voyait flotter dans les airs un drapeau d'une grandeur immense, composé de tous les morceaux des différentes étoffes qu'il avait volées; l'ange de la mort portait ce drapeau d'une main, & de l'autre lui déchargeait plusieurs coups d'une massuë de fer; le tailleur à son réveil fit vœu, au cas qu'il guérit, d'être plus fidèle. il ne tarda pas à recouvrer la santé, & comme il se défiait de lui-même, il recommanda à son premier garçon de le faire ressouvenir du drapeau toutes les fois qu'il taillerait un habit: notre homme fut assez docile à la voix de son garçon pendant quelque tems; mais un seigneur l'aïant envoyé chercher pour

- faire

faire un habit d'une étoffe très riche, sa vertu mise à une épreuve trop forte, fit naufrage : en vain son garçon zélé voulut lui rappeler le drapeau. « tu m'ennuyes avec ton drapeau, lui dit le tailleur ; il n'y avait point d'étoffe comme celle-là dans celui que j'ai vu ».

— un prédicateur prouvait en chaire que tout ce que Dieu a fait, est bien fait = voilà, disait en lui-même un bossu qui l'écoutait attentivement, une chose bien difficile à croire. il attend le prédicateur à la porte de l'église, et lui dit : = Monsieur, vous avez prêché que Dieu avait bien fait toutes choses, voyez comme je suis bâti ! mon ami lui répond le prédicateur en le regardant, il ne vous manque rien, vous êtes très bien fait pour un bossu.

— Catherine, jeune paysanne, quitta son village pour venir être servante dans la capitale. quoiqu'entourée de périls que l'on connait peu dans les hameaux, elle sut conserver l'innocence et la candeur des habitans de la campagne ; elle était belle ; sa simplicité et sa vertu lui donnaient de nouveaux agrémens : le maître de Catherine non seulement la trouva jolie, mais en devint éperdument amoureux. la sagesse de sa servante l'étonna ; ses désirs s'en irritèrent, et il mit en vain en usage tous les artifices

de la séduction, propos flatteurs, serment d'aimer toujours, promesse d'une grande fortune, l'estimable créature n'en concevait que plus d'orgueil; elle pensait qu'il n'y avait rien de si naturel que de regarder l'honneur comme un trésor au dessus de toute chose. l'homme vil, qui était indigne d'éprouver les délices de l'amour, voyant ses soins, ses efforts inutiles, résolut de perdre l'objet de sa criminelle tendresse, et forma le projet le plus noir et le plus abominable. il congédia sa malheureuse servante, et lorsqu'elle faisait emporter une petite cassette qui renfermait ses hardes, il crie qu'il est volé. on arrête aussitôt l'infortunée, on visite ses effets, et l'on y trouve deux couverts d'argent que le monstre y avait furtivement glissé. la déplorable Catherine est plongée dans un cachot et réputée coupable du vol. vainement elle pleure, elle gémit, elle proteste qu'elle est innocente, qu'elle n'a jamais rien dérobé, la loi s'est élevée contre elle; les juges malgré la pitié qui les sollicite en sa faveur, sont contraints de prononcer..... la vertu même subit la punition du crime. un chirurgien, fameux anatomiste, retire à prix d'argent le cadavre des mains de l'exécuteur, il se hâte de le faire transporter chez lui, où son frère se trouve par hazard; c'était un religieux respectable, dont les cheveux blancs et la phisionomie austère inspiraient une sorte de vénération.

– le pieux

le pieux Cénobite, à la Vüe du Cadavre, est ému de compassion;
= avoir été si Jeune dans le Vice, dit-il, & avoir mérité
une mort prématurée & ignominieuse! = Cependant le
Chirurgien croit s'être apperçu que l'infortunée respire
encore, il lui prodigue tous les Secours de son art, elle
reprend l'usage de ses sens, elle ouvre les yeux, les tourne
vers le Religieux; frapée de son air imposant & vénérable,
elle s'imagine être en présence de Dieu-même; elle se
lève, va tomber à ses pieds, les embrasse avec transport,
& s'écrie = ah! Père éternel, vous savez mon innocence!
ce cri est pour le Religieux & pour son frère celui de la
Verité; ils prennent le plus tendre intérêt à cette malheu-
reuse Victime des passions des hommes; ils la comblent
de presens, & la font passer secrètement dans une campagne
éloignée; mais elle fut long-tems à recouvrer parfaitement
l'usage de la raison; le supplice infame qu'elle avait subi
dérangea ses organes; pendant plusieurs mois, on la
trouvait nuit & jour à genoux, les mains jointes, versant des
larmes, & répétant sans cesse ce qu'elle avait dit à ses Juges;
Messeigneurs, Messeigneurs, je vous assure que je ne suis pas
une voleuse = La Justice, en aïant été persuadée, l'abo-
minable maître qu'elle avait servi fut condamné à subir
le sort qu'il avait voulu causer à cette vertueuse fille &
elle fut pentionée aux dépends de ce monstre qui expia
l'infame tour qu'il lui avait joué.

= Un curé, scandalisé qu'on chantât la chanson du mirliton, s'éleva fortement dans un prône contre cette indécence : le lendemain une de ses paroissiennes lui demanda pourquoi le mirliton avait si fort allumé son zèle ; que ce n'était qu'une aigrette qu'elle portait sur sa tête = = ma foi dit le curé, je n'en savais rien ; mais dimanche prochain je réparerai cela = En effet, au prône suivant il dit à ses paroissiens = mes frères, je vous ai gourmandé beaucoup dimanche dernier sur le mirliton, mais depuis que j'ai vu celui de mad^{elle} Javotte, j'ai trouvé que c'était si peu de chose qu'en vérité, cela ne valait pas la peine d'en parler =

~

= Frédéric II. avait donné à un domestique nouvellement à son service l'ordre de l'éveiller à 4. heures du matin ; celui-ci entra dans la chambre du Prince à l'heure convenue, et lui annonça qu'il fallait se lever = laisse-moi dormir encore un peu, lui dit le roi, je suis las. — Votre majesté m'a commandé de vous à cette heure ? — encore un quart d'heure, te dis-je. — pas une minute, Sire, il est quatre heures, sortez du lit. — bon dit le roi, tu es un brave garçon ; voilà comme j'aime que l'on fasse son devoir. =

~

= Un apprenti Boucher écrivait ainsi à son Oncle, devenu gros fermier dans le pais de Caux.

= Mon cher Oncle, Je vous écris ces lignes pour m'informer de la vôtre, & pour vous faire part que Je suis bien aise que vous ayez fait fortune. Vous m'avez promis de m'aider à m'établir, vous voilà en posture pour ça, & J'y compte? Je trouve à me procurer une boutique où-s-que, Je crois, Je serai tout à fait bien; c'est dans ces sentimens que Je suis, votre respectable neveu.

Signé Luc merlin.

= P. S. J'oubliais de vous dire que Je me porte bien. le maître boucher chez qui Je suis en apprentissage est très content de moi; il m'a déja fait saigner quatre fois, & si Je continue comme cela, il me fera écorcher avant l'hyver =

= Lorsque Franklin alla trouver le roi de Prusse & lui demanda des secours pour l'amérique; = dites-moi, docteur, reprit le souverain à quoi les emploieriez-vous? — à conquérir la liberté, repliqua le philosophe, cette liberté qui est le privilège naturel de l'homme = — le roi, lui fit cette réponse, digne de remarque: issu de famille royale, Je suis devenu roi = Je ne veux pas employer mon pouvoir à gâter le métier, Je suis né pour commander, & le peuple pour obéir =

= Madame de Longueville s'ennuyait beaucoup en Normandie, où son mari, homme très jaloux, l'obligea de rester long-temps avec lui; ceux qui étaient là dirent à cette Dame: = Mon Dieu, madame, l'ennui vous ronge, ne voudriez-vous pas qque amusement? il y a des chiens ici & de belles forêts; voudriez-vous chasser? Non, dit-elle, je n'aime pas la chasse. — Voudriez-vous de l'ouvrage? — non dit-elle, je n'aime pas l'ouvrage. — Voudriez-vous vous promener? ou jouer à quelque jeu? — Non je n'aime ni l'un ni l'autre. — que voudriez-vous donc? reprit-on. — Que voulez-vous que je vous dise, répondit-elle, je n'aime pas les plaisirs innocens =

= Lorsqu'un jeune Russe se marie, son père armé d'un baton, demande au futur s'il veut prendre sa femme pour légitime épouse; l'amant répond, Oui; alors le père fait faire trois tours à sa fille & lui aplique trois coups de canne sur les épaules: ma chere, lui dit-il, voici les derniers coups que v.s recevrez de la tendresse de votre père je résigne mon autorité & mon baton à votre mari; celui-ci assure le père que sa fille n'aura jamais besoin de correction & qu'il n'en fera jamais usage, mais le père insiste & le force de l'accepter. la femme alors fait la révérence à son mari, en signe d'obéissance, & la cérémonie est terminée.

— Un Directeur exigea d'une Dame très Coquette qui était au lit de la mort, qu'elle révélat à son mari le secret de la naissance de quatre enfans que l'amour illégitime avait introduits dans sa famille = votre salut est attaché à cet aveu, dit-il; si vous ne prenez pas cela sur vous, l'enfer s'ouvrira pour vous engloutir = il la laissa après lui avoir lancé ce trait. cette Dame, effrayée, assembla son mari & ses enfans autour de son lit, pour leur faire part de secrets importans. elle adresse ainsi la parole à son époux: — = monsieur (je n'ose pas vous donner un nom plus doux), vous avez dormi jusqu'ici tout tranquillement dans l'opinion que vous aviez d'être le père de ces quatre enfans; ma conscience m'oblige de vous ouvrir les yeux, afin que vous me pardonniez le crime que j'ai commis en vous donnant des héritiers malgré vous = à ces paroles, l'attention du mari & des enfans redoubla; ils devinrent immobiles d'étonnement. elle continua ainsi: l'ainé doit le jour à un abbé qui passait le printems dans notre maison de campagne. cette saison, où la nature semble revivre, fit mourir la vertu de cet ecclesiastique & la mienne. dans la suite, vous trouvates que je n'avais pas la démarche assez belle, le maitre à danser que vous me donnates, est le père du second.

Fabrie, ce laquais dont vous admirez vous même la figure, m'enchanta ; que vous dirai-je de plus ? c'est le père du troisième = elle allait continuer, lorsque le 4me. enfant agé de onze ans, mais plein d'esprit, l'interrompit. il avait observé que les inclinations de sa mère s'étaient avilies par degré ; il apréhenda que le successeur du laquais ne fut le plus indigne de tous les fèrés, il se jeta à genoux tout en larmes, au pied du lit : ma mère ! s'écria-t-il d'un ton pénétrant, donnez-moi un bon papa = la mère alors aux prises avec la mort ne put pas achever son récit, elle rendit un moment après, le dernier soupir.

= un homme marchandait une chaise percée qu'on voulait lui vendre dix écus = c'est trop cher, dit-il, au marchand ; cela ne vaut que dix-huit francs — comment, monsieur, dix-huit francs ! donnez-vous donc la peine de regarder seulement la serrure et la clef — eh ! que m'importe reprend le marchandeur ; je n'ai pas peur qu'on me vole ce que je veux y mettre

---

= un Quaker, étant en fiacre, se trouvait un jour enfourné dans une de ses petites rues de Londres appelées Lanes, qui ne peuvent donner passage

qu'à une

seule voiture ; il voit venir à sa rencontre un jeune mal-adroit en cabriolet : il fallait bien qu'un des deux prit le parti de reculer, mais aucun ne se disposait à le faire. Le Quaker, à raison de son grand âge, croyait mériter la préférence, & invita le jeune-homme à céder, d'autant que la reculade était plus facile à un Wiski qu'à une berline, mais celui-ci ne répondit à l'invitation que par un persiflage assez insultant. Le Quaker, voyant son concurrent bien déterminé à disputer le passage, & ne voulant pas lui-même rétrograder, tire de sa poche une pipe, & se met gravement à fumer. Le jeune-homme, voyant cette manœuvre, sort de la sienne une gazette, & se met à la lire : un quart d'heure se passe ainsi dans le calme le plus profond. après avoir achevé de fumer sa pipe, l'imperturbable quaker rompt le silence. = ami, dit-il, au jeune-homme, quand tu auras lu ta gazette, tu me feras plaisir de me la prêter, en échange, je t'offre ma pipe = ces paroles, prononcées du plus grand sang-froid déterminèrent la partie adverse à rétrograder.

– un négociant à qui l'on faisait signer l'extrait baptistaire de son enfant, mit au bas : Christophe & Compagnie

.. d'un capitaine de navire dans le même cas arrivant lorsque sa femme acouchait, mit Que dit-être – moulin

---

— Mr. de Sainte-Foix se baignant un jour près des bains de Poitevin, un carrosse dans lequel étaient trois Dames versa sur le bord de la rivière. Sainte-Foix aussitôt sort tout nu de l'eau pour leur porter secours, et leur donnant la main: = excusez-moi, leur dit-il, si je n'ai pas des gants. =

— Une Dame qui avait un rendez-vous sur la brune dans une des allées des tuilleries, s'y trouva la première à l'heure indiquée: apercevant un homme que, dans l'obscurité, elle prenait pour son amant, elle l'aborda d'un air très familier = Que désirez-vous, madame? lui dit l'étranger = la Dame, reconnoissant son erreur, se trouva très déconcertée, et lui répondit d'un air fort troublé: = monsieur, je cherchais.... je cherchais.... ah! madame, dit l'étranger, je ne voudrais pas pour mille louis avoir perdu ce que vous cherchez. =

— Une ville considérable de Hollande ayant fait présenter au grand turenne une somme de cent mille écus pour qu'il ne passât point sur son territoire. = Comme votre ville, dit-il aux magistrats, n'est point sur la route où j'ai résolu de faire marcher mon armée, je ne puis pas en conscience prendre l'argent que vous m'offrez? =

— La nuit qui précéda le jour de la Pentecote de l'année 1785, un Curé des environs de Paris entendit monter un Voleur à la fenêtre de sa chambre qui donnait sur son jardin; il se léve, prend un pistolet chargé, va droit à la croisée. le Voleur force le contre-vent: au même instant, le pasteur ouvre sa fenêtre; les voilà nez à nez = Qui va là dit le curé — apostolus Domini, répondit le Voleur, en grossissant sa voix = le Curé lacha son coup, en disant: accipe Spiritum Sanctum.

— Dans son voyage à Londres en 1790 — madame Dubarri rendit visite au célébre Burke = Si j'étais Francais, disait celui-ci, je voudrais être = encore sous l'ancien régime... — & moi sous l'ancien roi, lui répondit madme. Dubarri.

— Un Soldat ivre blasphéma, dit des injures contre Fréderic, & du mal des magistrats de la ville où il était en garnison. les magistrats, pleins d'un sentiment de vengeance, prononcerent contre lui une sentence sévère & le condamnerent comme coupable de Leze-majesté divine & humaine: Quand on présenta la sentence au roi, il écrivit: „si ce drole là a blasphemé Dieu,

C'est à Dieu de lui pardonner; pour les injures qu'il a dites contre moi, je les lui pardonne; mais pour avoir dit du mal des magistrats, je veux qu'il soit vingt-quatre heures aux arrêts.

Trois abbés montés sur des ânes rencontrèrent trois cavaliers; un d'eux leur demanda: = Comment vont les ânes, m.m. les abbés? monsieur, répondit l'un de ces derniers, ils vont à cheval.

Un bourreau conduisant au gibet un pauvre diable, lui dit. = Je ferai certainement de mon mieux; mais je dois pourtant vous prévenir que je n'ai jamais pendu. — ma foi, répondit le patient, je n'ai jamais été pendu non plus; nous y mettrons chacun du nôtre, et nous nous en tirerons comme nous pourrons.

Un prédicateur prêchait dans un bourg et pour rendre plus sensibles les vérités de la morale, il usait souvent de l'interrogation en fixant toujours quelque jeune personne. — = ma pauvre fille, disait-il, en parlant de cette jeunesse qui prête l'oreille aux fleurettes, quel fruit avez-vous retiré des douceurs que ce jeune-homme vous a dites, des soins qu'il vous a

- rendus

rendus, de la promesse de mariage qu'il vous a faite?....
une fort jolie paysanne, placée en face du prédicateur
& qui se trouvait dans ce cas, crut que c'était elle qu'on
interrogeait, elle se leva, & après avoir fait la révérence
au prédicateur; Monsieur = lui dit-elle en pleurant, il
m'a leurrée de belles promesses, & après m'avoir trompée,
il m'a plantée là. =

= La Princesse de Prusse première Epouse de
Frédéric - Guillaume II. avait fait venir de Lyon une
robe dont l'étoffe devait des droits considérables; le
Douanier retint la robe en attendant que les droits fussent
acquittés. la princesse, piquée à l'excès envoya dire au
Douanier de la lui apporter & qu'elle le satisferait. mais
à peine était-il entré qu'elle se saisit de la robe, lui
aplique un soufflet des mieux conditionnés & le chasse de
son appartement. le Douanier fit dresser sur le champ
un long procès verbal, où il se plaignait d'abord du soufflet
qu'il avait reçu & ensuite d'avoir été deshonoré en faisant
les fonctions de sa charge. Frédéric rendit le jugement suivant.
= la perte du droit sera sur mon compte, la robe restera
" à la princesse, le soufflet à celui qui l'a reçu. quant au prétendu
" deshonneur, j'en relève le plaignant; jamais l'aplication d'une
" belle main, n'a pu déshonorer la face d'un Douanier.

— Fragment d'un Poëme sur l'amour du païs natal —
— ou l'instinct de la patrie.

Quel intérêt profond, quel charme impérieux
nous fait aimer le sol qu'ont aimé nos aïeux,
& mêle à l'air natal une douceur secrète...
Qu'aux plus lointains climats la fortune nous jette,
qu'elle y verse sur nous la gloire & le bonheur!....
Du bonheur, de la gloire, un sentiment vainqueur
de nos premiers beaux jours nous retrace l'image,
rappelle à nos regrets le paisible rivage
où s'ouvrirent nos yeux à la clarté du ciel,
nous charme au souvenir du foyer paternel
& nous fait tressaillir au seul nom de patrie =

= Si l'on nous demandait a dit l'auteur du génie du christianisme, quelles sont donc ces fortes attaches, par qui nous sommes enchaînés au lieu natal? nous aurions de la peine à répondre; c'est peut-être le sourire d'une mère, d'un père, d'une sœur; c'est peut-être le souvenir du vieux précepteur qui nous éleva, des jeunes compagnons de notre enfance

Or. W. On regrette que le poëte n'ait pas fait entrer dans son tableau le passage suivant, extrait du même chapitre & bien digne de son auteur: — il est

il est même digne de remarque que, plus le sol d'un pays est ingrat, plus le climat en est rude, ou (ce qui revient au même, plus on a souffert de persécutions dans ce pays..., plus il a de charmes pour nous) chose étrange & sublime qu'on s'attache par le malheur & que l'homme qui n'a perdu qu'une chaumière soit celui-là même qui régrette davantage le toit paternel!

: il est impossible d'exprimer d'une manière plus touchante un sentiment si noble & surtout si vrai: en relisant ce morceau, on se rappelle involontairement l'auguste princesse qui, dans les palais de l'étranger, regrettait les prisons de la France.

— Élégie inédite de m^{lle}. Soumet qui mérite d'être citée

— la Pauvre fille.

" J'ai fui ce pénible sommeil
" Qu'aucun songe heureux n'accompagne;
. J'ai devancé sur la montagne
. les premiers rayons du soleil.
" s'éveillant avec la nature
: le jeune oiseau chantait sous l'aubépine en fleurs;
: sa mère lui portait la douce nourriture:
: mes yeux se sont mouillés de pleurs.
: oh! pourquoi n'ai-je point de mère?

« Pourquoi ne suis-je point semblable au jeune oiseau
« dont le nid se balance aux branches de l'ormeau ?
« Rien ne m'appartient sur la terre :
« Je n'eus pas même de berceau ;
« Et je suis un enfant trouvé sur une pierre
« devant l'église du hameau.
« Loin de mes parens exilée,
« de leurs embrassements j'ignore la douceur ;
« et les enfans de la vallée
« ne m'appellent jamais leur sœur.
« Je ne partage point les jeux de la veillée ;
« Jamais, sous son toit de feuillée,
« le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,
« et de loin, je vois sa famille,
« autour du sarment qui pétille,
« chercher sur ses genoux les caresses du soir.
« Vers la chapelle hospitalière,
« en pleurant, je dirige mes pas.
« unique demeure ici bas
« où je ne sois pas étrangère
« la seule, devant moi qui ne se ferme pas.
« Souvent je contemple la pierre
« où commencèrent mes douleurs,
« J'y cherche la trace des pleurs
« Qu'en m'y laissant, peut-être y répandit ma mère ;

« Souvent

" Souvent aussi mes pas errans
" parcourent des tombeaux l'asile solitaire ;
" mais pour moi les tombeaux sont tous indifférens :
" la pauvre fille est sans parens
" au milieu des cercueils, ainsi que sur la terre.
" J'ai pleuré quatorze printems
" loin des bras qui m'ont repoussée.....
" reviens ma mère !... je t'attends
" sur la pierre où tu m'as laissée.
" la pauvre fille, hélas ! n'attendit pas longtems :
" plaintive, elle mourut, en priant pour sa mère.
" On dit qu'une femme étrangère,
" un jour, le front voilé, parut dans le hameau.
" on conduisit ses pas vers l'humble cimetière ;
" mais parmi les gazons & l'épaisse bruyère
" on ne peut retrouver la place du tombeau.

~

Une dame fort âgée, veuve d'un homme de robe dont elle avait eu plusieurs enfans, voulut se remarier à un jeune seigneur qui n'était pas riche & devait beaucoup : elle alla consulter mr. de harlai son parent sur son mariage ; ce magistrat lui rappela le malheur de son fils aîné qui s'était tué d'un balcon dans la rue. « à votre fils lui dit, mr. de harlai, la tête emporta le c.. ; à vous madame, le c.. va emporter la tête.

~

— Un avocat, homme de beaucoup d'esprit, faisait la cour à une demoiselle extrêmement riche qu'il se proposait d'épouser, lorsqu'un officier se déclara son rival, & croyant l'épouvanter, lui dit qu'il fallait se battre en duel, ou lui laisser le champ libre. mais l'avocat acceptant le défi, promit de se trouver à l'heure & à l'endroit convenu. il ne manqua pas de s'y rendre & dit à son adversaire qu'ignorant l'art de l'escrime il avait apporté deux pistolets bien chargés dont il lui donna le choix, en l'invitant à tirer le premier; le militaire cède à ses instances, & voit tomber à ses pieds l'homme qui excitait sa jalousie. alors il craint les poursuites de la justice, il se hâte de prendre la porte & va se cacher dans le fond de sa province. au bout de quelque tems, il rencontre une personne de Paris qui allait souvent dans la maison de la demoiselle, & qui lui demanda quelle a pû ~~être~~ la raison de son départ précipité. = quoi répond l'officier, vous ne savez pas mon affaire? c'est moi qui ai tué l'avocat un tel. — Que dites vous! s'écria l'autre, votre heureux rival se porte à merveilles. il vient d'épouser ~~votre~~ votre ancienne maîtresse; c'est donc à vous qu'il a joué le singulier tour de feindre être blessé à mort, afin de se délivrer d'un concurrent

- trop

trop dangereux ? = le militaire fut d'abord furieux d'avoir été pris pour dupe, & finit par rire de la supercherie : l'avocat lui avait présenté deux pistolets chargés seulement à poudre !

= Voiture ayant offensé un seigneur de la cour par un trait malin, celui-ci qui cherchait l'occasion de se venger, voulut lui faire mettre l'épée à la main = la partie n'est pas égale, dit Voiture ; vous êtes grand, je suis petit ; vous êtes brave, je suis poltron ; eh bien ! vous voulez me tuer ? je me tiens pour mort = cette plaisanterie fit rire son ennemi & le désarma.

= Une jeune demoiselle entendant chanter un castrato, dit = ce jeune homme a une belle voix, mais il lui manque quelque chose =.

= Mr. le comte de ***. disait en s'emportant contre mr. l'abbé de .... = c'est bien le plus abominable vaurien que je connaisse ! ah ! lui dit son épouse, mon ami, tu t'oublies ! =

= Dans une chasse, un loup se réfugia près d'un moulin ; un chasseur maladroit tua la meunière : ah. mr. dit le meunier, vous avez tué la plus méchante bête du pays !

— une nuit de Noël, un procureur vint à confesse avec son épouse, qui passa la première au confessional; mais le confesseur étant extrêmement fatigué s'endormit et la procureuse, croyant que le bruit des orgues lui avait empêché d'entendre l'absolution qui lui avait été donnée, se leva; le procureur prit la place de sa femme et entend le confesseur qui ronflait — mon Père dormez-vous? lui dit-il — non, madame répondit le religieux en se réveillant en sursaut, je ne dors pas: le dernier péché dont vous vous êtes accusée, c'est d'avoir couché plusieurs fois avec le clerc. Continuez... =

— en 1777. il mourut à Paris un ancien Conseiller au parlement fort vieux et fort avare: après avoir reçu tous les secours spirituels de l'église, il voulut régler lui-même les frais de ses funérailles: il demanda combien il lui coûterait pour faire sonner les cloches à son enterrement. on lui répondit cent écus. il trouva cette somme exhorbitante; = cent écus, disait-il, pour une pareille bagatelle! je n'en reviens pas. je ne conçois rien aux arrangements de l'église; on m'a administré pour rien le plus auguste de tous les sacrements et l'on exige cent écus pour faire sonner de misérables cloches! c'est bien là le cas de dire que si ces messieurs donnent gratis leur farine, ils vendent leur son furieusement cher =

— Un roi avait condamné à mort un de ses esclaves: celui-ci, étant sans espérance, ne ménageait plus rien, & accablait le roi d'injures; Que dit-il? demanda le prince à son favori. — Seigneur, il dit que les récompenses de l'autre vie, sont pour les princes qui pardonnent: il vous demande grace — Je l'accorde dit le roi = un courtisan, depuis long-temps ennemi du favori, avait entendu le discours de l'esclave: = On vous trompe, dit-il à son maître: ce malheureux vous accablait d'injures = le roi répondit: le mensonge qu'on m'a fait est humain, et la vérité est cruelle = puis se tournant vers son favori: = O, mon ami! lui dit-il, c'est toi qui me diras toujours la vérité =

— Epigramme.

" Elle reçut en partage
" esprit doux, touchant langage,
" pied mignon, joli visage.
" cependant elle fut sage
" hélas! que c'était domage!

— L'erreur est aussi agée que le monde, mais la vérité est plus ancienne.

+. Extrait du London chronicle de 1777. sur la dette publique de la grande Bretagne cette année là

= Dialogue entre un ministre célèbre & son Secrétaire. =

: le ministre, — Supposons que la dette nationale ne soit que de 130. millions de livres sterling & que nous la fassions payer en schelings, il nous faut un homme qui compte cent schelings par minute. en l'occupant douze heures par jour, combien mettra-t-il de tems à faire ce compte?

: le Secrétaire, — 90. ans 220. jours 14 heures 40. minutes.

: le ministre — le total de la somme étant 2600. millions de schellings, & 62. schellings pesant une livre, combien toute la somme pesera-t-elle?

. le Secrétaire, — 41. millions 935. mille 484. livres.

.. le ministre, — en supposant un tonneau de schellings par charrette, combien faudra-t-il de charrettes?

. le Secrétaire — 20968.

: le ministre — dans la supposition qu'un homme puisse porter 100. livres de Londres à York, combien faudra-t-il d'hommes pour transporter la totalité de la somme?

. le Secrétaire, — 419.355.

. le ministre, — faisant partir ces hommes par la même route, & les plaçant à 7. pieds de distance l'un de l'autre, combien occuperaient-ils de terrain?

.. le Secrétaire — 476. milles & demi & 245. pieds.

= le ministre

= le ministre. — Nos Schellings ont un pouce de diamètre; comme nos créanciers se suivent, il n'y a qu'à mettre nos Schellings à côté l'un de l'autre sur la même ligne, cette ligne sera-t-elle bien longue?

= le Secrétaire — elle aura 41,035. milles, c'est-à-dire 16,035. milles de plus que la circonférence du Globe.

= le Ministre, — Venons à l'intérêt de cette dette, car on ne peut pas songer au paiement du capital. mettons donc l'intérêt à 5.%. pour cent par an. quel en sera le montant?

: le Secrétaire, — Quatre millions 550,000. livres Sterling

= le ministre, — Diable! c'est bien fort! de quel moyen se sert donc le gouvernement pour payer ces intérêt tous les ans?

= le Secrétaire, — comme on fait partout; il met des impots sur ceux qui ont prêté le principal, et on les paye avec ce qu'ils payent eux-mêmes.

= le ministre, — il serait bon que le gouvernement pût acquitter le principal; mais quand le pourra-t-il?

= le Secrétaire, — lorsque le trésor public contiendra le double de l'argent qui existe actuellement en Europe

= le ministre, — et quand cela arrivera-t-il?

: le Secrétaire, — Jamais.

— Depuis l'époque où cette plaisanterie a paru, le capital de la dette publique s'est considérablement accru… à cela on pourrait faire plus d'une question, mais le Secrétaire calculateur n'est pas là pour répondre — le tems répondra pour lui.

— Mr. de Luxembourg mourut à Paris en 1695. et y fut extrêmement regretté; Quinze mois avant sa mort, ce grand Général entra dans l'église de notre Dame pour assister à un Te Deum qu'on y chantait; mr. de Conti ayant vu cette église tendue d'un bout à l'autre des Drapeaux que mr. de Luxembourg avait pris sur les ennemis qques années avant dit lorsque ce général parut à la porte en écartant la foule.

— Laissez passer le tapissier de notre Dame. Dans le moment chacun claqua des mains et donna mille bénédictions au général qui y répondit avec bonté par des gestes et un sourir reconnaissant.)

— La Gloire ne vaut pas le bonheur, mais aux ames bien nées, elle en tient lieu.

— Pour les femmes, en général, le siège de la pensée est dans le cœur; pour beaucoup d'hommes celui du sentiment est dans la tête.)

— Quelle est rigoureuse la destinée de l'homme ? entouré de riants prestiges, à peine a-t-il franchi les premiers pas de la vie, que déja, trompé dans ses plus douces espérances, il ne rencontre ici bas que d'amères réalités ; mais si ses jeunes années ne sont point à l'abri des revers, combien sa vieillesse est encore plus misérable !

« malheur à qui les Dieux accordent de longs jours !
« Consumé de douleur vers la fin de leur cours.
« il voit dans le tombeau ses amis disparaître
« et les êtres qu'il aime, arrachés à son être,
« il voit autour de lui tout périr, tout changer
« à la race nouvelle, il demeure étranger
« et lorsqu'à ses regards la lumière est ravie
« il n'a plus en mourant, à perdre que la vie.

— Entre les routes bien connues de la franchise & de la fourberie, est le chemin douteux de la finesse, sentier étroit & glissant, où les plus habiles ne marchent pas long-tems sans trébucher.

— Toute bonne action est bonne à faire malgré le proverbe, toute vérité est bonne à dire.

— Mad^elle. Sallé excellait surtout dans ces danses gracieuses où la peinture des passions n'exclut pas une retenue pleine de charmes; ce genre de mérite se trouve très délicatement exprimé dans le madrigal ci-après où Voltaire la compare à Mad^elle Camargo sa rivale

" ah! Camargo que vous êtes brillante!
" mais que Sallé, grands dieux est ravissante!
" Que vos pas sont légers & que les siens sont doux!
" elle est inimitable, & vous êtes nouvelle;
" les nimphes sautent comme vous
" & les grâces dansent comme elle.

Ces vers dont le tour en lui-même si gracieux peignent parfaitement le genre de danse qu'on admirait chez Mad^elle. Sallé & dont la tradition semble se perdre de jour en jour.

— Fontenelle a dit que les sottises des pères sont perdües pour les enfans; il pouvait ajouter que les sottises de la veille sont perdües pour le lendemain.

L'indifférence. imitation de Métastase

C'en est fait, j'ai brisé ma chaîne,
J'échappe aux fers de ta beauté:
Je ne suis plus jaloux, mirthé;
Je ne sens plus amour ni haine.

À ta folle légèreté
tu peux te livrer sans contrainte,
ton image n'est plus empreinte
au fond de mon cœur enchanté.

Lorsque la nuit est éclipsée
par les premiers rayons du jour,
le souvenir de mon amour
n'est plus ma première pensée.

il a fui cet affreux sommeil
que troublait un cruel mensonge:
mon cœur, abusé par un songe,
goûte enfin le prix du réveil.

tu le sais, n'aguère à ta vue
l'amour agitait tous mes sens.
si j'entendais tes doux accents
Dieux! que mon âme était émue!

„ Maintenant, que cent fois ton nom
„ à mon oreille retentisse,
„ ne crois plus que mon front rougisse:
„ l'amour fait place à la raison.

„ Jadis, même dans leurs menaces,
„ Que tes yeux me paraissaient beaux!
„ Aujourd'hui, j'y vois des défauts
„ qu'hier je prenais pour des graces.

„ ni mes chagrins, ni ma gaîté
„ de toi ne peuvent plus dépendre:
„ ta perfidie a su me rendre
„ ma franchise & ma liberté.

„ malheureux! quand ton inconstance
„ accueillait un nouvel amant,
„ je gémissais, & maintenant
„ je bénis mon indifférence.

„ Je puis te parler, sans effort,
„ du rival que ton cœur préfère:
„ des flots j'ai vaincu la colère;
„ mon navire a touché le port.

: Je quitte une amante infidèle ;
: tu perds un trop fidèle amant :
: Voir qui de nous, en ce moment
: doit accuser le Sort rebelle.

: adieu, j'oublirai sans retour
: ces yeux, pour moi si pleins de charmes,
: Voici les dernieres larmes
: Que m'arrache un fatal amour..

— Les Journaux allemands raportent que dans une petite Ville de Transylvanie que vient de traverser l'empereur d'autriche (1817) les habitans n'avaient rien imaginé de mieux que de faire rotir un boeuf dans le quel se trouvait un cochon, dans celui-ci, se trouvait un mouton, dans celui-ci une poule et dans la poule un oeuf.

— Il entre dans la composition d'un vrai devot, je ne sais quoi de dur et d'inhumain, à force de vouloir n'être qu'à Dieu ; il contracte peu à peu une insensibilité pour tout le monde, même pour ceux qui lui sont le plus étroitement attachés par les liens du sang.

Lettre responsive de mr. Desoer à mrs.
les Vicaires généraux de Paris

Lettre de l'Editeur des Œuvres Complètes de
Voltaire en 12. Vol. in-octavo à mrs. les Vicaires
généraux du chapitre métropolitain de Paris au
sujet de leur dernier mandement.

„ un prêtre quel qu'il soit, quel que Dieu
„ qui l'inspire doit prier pour son frère &
„ ne pas le maudire! : Voltaire Œdipe

Messieurs — les actes de l'autorité ecclésiastique
ont sans doute droit à nos respects, lorsque se
renfermant dans les bornes qui lui sont assignées
par la sagesse de nos lois & par l'esprit de nos institutions
elle se contente d'exercer son empire sur la conscience,
lorsqu'elle parle aux fidèles & non aux citoyens,
lorsqu'elle s'abstient surtout de signaler des individus
à l'animadversion publique par des actions ou par
des entreprises qu'aucune loi n'interdit que le gouver-
nement n'a point reprouvées, & de les dénoncer à tous
les ressentimens nés d'une longue révolution, & des
malheurs de la patrie — mais lorsque complice des
passions humaines & descendu dans l'arène des partis

: le Sacerdoce

le Sacerdoce a renoncé à son noble caractère pour prendre le rôle d'accusateur, l'orgueil traduit des citoyens devant le tribunal de l'opinion publique & les y charge des plus odieuses imputations, qui pourrait leur interdire le droit de se défendre & de discuter ces dangereuses accusations? qui pourrait les blamer si quelquefois la défense devenait aussi vive que l'attaque, si trouvant dans cette lice des adversaires qu'ils ne devaient pas y attendre, ils ne mesuraient pas la portée de leurs coups? est-on bien fondé à réclamer des ménagemens quand on les a dédaignés soi-même dans un état qui en faisait un double devoir, & si un ministre des autels renouvelant les scandales du 8me. siecle, vient menacer mes jours sur un champs de bataille, quelle loi divine ou humaine préscrit à mon fer de respecter les siens?

= Je le dis hautement, Messieurs, un scandale, non moins grand peut-être est donné par vous aujourd'hui à une nation attentive & éclairée qui connait également l'étendüe de ses droits & les limites de son autorité. la France a un roi juste & bienfaisant pour la gouverner, deux corps respectables pour le seconder dans cette noble tache, des magistrats vertueux & intègres pour veiller au maintien des lois à la conservation des mœurs, des prêtres pour exercer

un ministère de paix & de charité. elle vous révère au pied des autels, sortis du temple, vous n'êtes plus pour elle que des hommes qu'elle juge d'après leur conduite; & si vous quittez la chaire évangélique pour monter dans la chaire curule ou sur le siège du magistrat, elle ne voit plus en vous que des usurpateurs

= Tel est cependant le dangereux exemple que vous venez de donner à toute l'église gallicane. ministres du Dieu clément, vous vous êtes arrogez les fonctions de l'un de ses ministres des loix qu'un rigoureux devoir oblige de conduire devant nos tribunaux les êtres contre les quels s'est élevée une prévention quelque fois mal fondée, mais que l'intérêt de la société exige que l'on approfondisse - Que dis-je? accusateurs & juges à la fois, vous provoquez contre ceux qui vous semblent coupables les vengeances célestes; vous prononcez leur sentence, & si la foudre était remise en vos mains, vous vous chargeriez sans doute encore d'exécuter l'arrêt que vous avez rendu! ce ne sont point ici des déclamations vagues, vous avez lancé des anathèmes, je vais exposer des faits.

= Deux grands écrivains ont conservé, ont augmenté dans le 18me. siècle les conquêtes littéraires dont s'enorgueillissait notre patrie; par eux la

= langue

langue française est devenue européenne, mais leur renommée a volé plus loin encore, & les climats les plus sauvages ont retenti des noms de Voltaire & Rousseau. tous deux ont rendu les plus grands services à l'humanité, tous deux aussi (car je ne veux rien dissimuler) entraînés trop loin par l'horreur que leur inspirait le fanatisme en frappant ses pernicieuses maximes, ont qque fois porté d'imprudentes attaques à une doctrine même dont un nuage sanglant & l'aspect des nombreuses victimes de la superstition, voilaient également à leurs yeux la morale & les bienfaits.

= un siècle nouveau a succédé à ces deux grands siècles, fier des trésors qu'ils lui ont légués, s'il ne peut accroître ces richesses, il se réserve au moins le soin de les classer & d'apprécier leurs différens degrés de mérite. avide de tout connaître parcequ'il se sent assez d'expérience pour juger sainement de tout, il sait mieux que ses détracteurs voudraient nous le faire croire séparer l'erreur de la vérité, courber son front devant les principes conservateurs & respecter jusqu'aux préjugés utiles; mais ce n'est point à des guides intéressés à lui désigner une route quelconque qu'il va s'en rapporter sur la direction de cette ligne droite & sage qu'il se propose de suivre. il veut tracer lui même son cercle

& n'entend point qu'on l'y enferme : Certain devant des précédentes barrières, il ne souffrira pas que des liens retiennent son essor, & que, semblable à un faible enfant, on juge nécessaire d'entraver sa marche par des lisières sous prétexte de l'éloigner d'un précipice.

- réimprimer les Oeuvres complètes de Voltaire & de Rousseau, c'était donc seconder le besoin d'instruction, de lumières, de connaissances qui ne veut point qu'on lui fasse sa part, puisqu'il sait se la faire lui même (*) c'était remplir le voeu des amis de la litterature, en leur facilitant par des procédés économiques, l'acquisition de ces deux grands modèles; c'était enfin remplir, sous le rapport du commerce de la librairie former une entreprise utile, qui pût favoriser l'heureux échange de nos richesses littéraires, contre une partie de cet or que la loi des traités nous oblige de verser chez l'étranger.

; Mais déjà, Messieurs, votre saint zèle s'enflamme de nouveau, & je m'empresse d'admettre que ces considérations humaines ne sont rien à vos yeux, qu'elles ne peuvent empêcher des pasteurs fidèles à leurs devoirs, de prévenir les âmes pieuses =

(*) = mot connu de Louis 14. au sujet d'un prédicateur qui s'était permis au nom de la morale chrétienne les attaques les plus directes : ce prédicateur a laissé quelques héritiers -

= Contre

contre les dangers de cette lecture : peut-être cependant la prudence même, & la crainte de propager davantage ce que vous condamnés devraient-elles suffire pour vous arrêter : l'expérience du dernier siècle ne vous l'a-t-elle pas appris messieurs ? les ouvrages proscrits, supprimés, livrés aux flammes excitent une bien plus vive curiosité. Déja un orateur emporté par son zèle en déclamant dans une tribune publique contre nos éditions a augmenté le nombre de nos souscripteurs, &, sous le rapport de l'intérêt pécuniaire, un mandement dirigé tout entier contre notre entreprise, était sans contredit une bonne fortune pour nous.

= Cependant si le libraire peut se féliciter d'une imprudente attaque, le citoyen doit se justifier de calomnies & accusations ; Je vais donc, messieurs, examiner successivement celles que vous avez dirigées contre les éditeurs de Voltaire & de Rousseau, contre ces deux hommes illustres eux-mêmes & j'espère démontrer qu'elles ne sont pas moins contraires à la justice & à l'esprit de charité qui devraient vous animer, qu'à la raison du siècle, & aux principes établis par les lois auxquelles chacun doit un égal respect.

" une calamité nouvelle, profonde, générale se
" méditait dans le secret. le moment paroit propre

„ à la faire éclater =

= Je vous le demande, messieurs, je demande à tous mes lecteurs, à ces terribles paroles, à ces sons effrayans de la trompette d'allarmes, ne croirait-on pas que vous allez nous annoncer une guerre désastreuse, une famine meurtrière? & de quoi s'agit-il, d'une réimpression d'ouvrages répandus dans toute l'europe partout lus, partout admirés & qu'un pouvoir en qque sorte absolu n'osa lui-même proscrire.

= Il est vrai que, suivant vous, on eut tort de ne pas fraper ce grand coup qui eut retenti dans la postérité comme le nom de ce faroucher Othar qui fit bruler le plus vaste dépot des connaissances humaines pour l'intérêt de sa croyance.

„ Les rois, les hommes d'Etat savans, dites-vous,
„ hélas, ils l'ont reconnu trop tard que c'est aux
„ principes d'immoralité, d'incrédulité, de rebellion
„ préconisés dans ces écrits avec tous les appas de la
„ séduction, que la France a eu la hardie tentation
„ des premiers provocateurs de sa révolution, le
„ prestige des prétendus droits des peuples &ª.

= ici, messieurs, nous pouvons nous entendre sur quelques faits, nous ne différons que dans la manière de les envisager.

= Que

= Que les écrivains du 18e siècle à commencer par notre illustre MONTESQUIEU, ait provoqué des réformes utiles dans nos loix, qu'ils aient fait germer dans toutes les têtes le besoin d'une sage liberté et appelé l'attention publique sur les réparations qu'il était urgent de faire à l'édifice monarchique, vieilli par le tems et menaçant ruine, je suis loin de le contester. doit-on pour cela les accuser de sa destruction? faut-il donc répéter encore cette réponse victorieuse, déja adressée tant de fois à de semblables déclamations? l'abus qu'on a fait d'un principe utile doit-il le faire proscrire? MESSIEURS, la religion eut ses marat et ses Robespierre, direz-vous qu'ils étaient ses enfans? nous ne vous demandons point compte des fureurs de la ligue, des désastres du nouveau monde, des massacres de tant de nos concitoyens; et vous voulez que le chantre de Henri quatre, le panégyriste de Louis 14. vous réponde des crimes de la convention! ah! cette raison publique dont vous cherchez en vain à nier l'existence, fait assez justice de pareilles assertions.

= Non, non, messieurs, ce ne furent pas Voltaire et Rousseau qui rendirent nécessaire la convocation de cette assemblée fameuse dont l'histoire jugera la

conduite. Vous le savez, la France, l'Europe entière le sait; le refus du clergé de contribuer à l'acquittement de la faible dette de l'Etat, voilà ce qui nécessita la convocation des états généraux, voilà ce qui contribua à aigrir les esprits, à allumer les passions à tourner en poison fatal le remède utile qu'un monarque vertueux nous avait préparé; mais je dis plus et l'histoire le dira peut-être avec plus de sévérité, ce ne fut point l'influence des écrits que vous accusez, qui dans cette assemblée prépara les subversions de l'Eglise et la dispersion de ses partisans. Lévites imprudens, vos divisions, vos haines théologiques avaient créé des partis dans la religion même: Qui ne sait comme moi que cette constitution civile du clergé, qui, en jettant parmi vous un nouveau brandon de discorde préparait votre destruction totale, fut l'ouvrage du Jansenisme et non de la philosophie? qui ne sait que, lorsque les biens surtout quels, vous aviez refusé à la patrie un léger tribut, vous furent enlevés, ce que vous appeliez alors le bas clergé avec une charité toute chrétienne, contribua à vous dépouiller des trésors dont les grands dignitaires de l'église lui avaient toujours refusé le partage? aussi quand les

révolutionaires

révolutionnaires de 1793. arrivèrent pour tout renverser
quand des hommes également ennemis de ce qui était
religieux, sage, ou équitable, des hommes qui frapaient
de la même prescription, Condorcet et un curé de
village qui auraient envoyé à l'échafaud Voltaire et le
fédéraliste Rousseau, déclarèrent une guerre ouverte
à tous les souverains, à tous les principes à toutes les
religions, ils eurent d'autant moins de peine à décimer
vos rangs, que déja vos discussions les avaient
rompus et les véritables philosophes, purent vous dire
" de vos divisions voyant les tristes fruits
" reconnaissez les coups que vous avez conduits".
eh! n'aurais-je pas droit d'adresser aujourdhui les
mêmes reproches à votre imprudente agression?
= pardon auguste législateur de ma patrie, pardon
monarque juste et pacificateur, si de nouveaux démêlés
entre vos enfans, viennent affliger encore votre âme
royale. hélas assez de souvenirs n'agitent-ils
pas encore votre France, sans que l'on cherche à renouveller
ces facheux débats contre la religion et la
philosophie que votre sagesse conciliatrice et amie
des lumieres devrait avoir pour jamais terminés! mais
pourrions-nous rester muets quand l'allégation la

plus injurieuse pour tout bon François est publiée contre nous, & par sa force assimilée aux oracles divins
" De quel front, avec quelle audace s'écrient
" messieurs les grands Vicaires, ces nouveaux éditeurs
" viennent-ils afficher jusqu'aux portes du palais du
" roi, le projet de propager des ouvrages qui ont
" fait le malheur de sa famille & de son peuple ?
" De quel droit pourrions-nous dire à notre tour, propage-t'on par la bouche des ministres d'un Dieu de paix affiche-t'on dans ses temples des diffamations aussi atroces ? Quoi ! ce Voltaire dont les ouvrages respirent l'amour le plus ardent pour la monarchie, cet écrivain qui a élevé deux monumens immortels au meilleur & au plus grand de nos Rois, celui dont les premiers bienfaits du règne de Louis 16. ranimèrent la verve octogénaire & qui mourut en bénissant l'aurore de félicité que voyaient luire alors les François, a préparé l'avilissement du trône & les malheurs du monarque ! Quoi ! en discutant pour quelques lecteurs attentifs, les principes du Contrat Social en appliquant à l'éducation de l'enfance des vues utiles & de brillantes théories, Jean Jacques aurait dicté

- les

les Jugemens d'un tribunal inique ouvrent les cachots du temple, à la vertu! l'absurdité d'une pareille imputation en exclut presque l'horreur & ce ne sont pas de semblables coups qui atteindront ces deux grands hommes à la hauteur où ils se sont placés.

= Déja le dernier vient d'être vengé par un suffrage bien flatteur, de cette dénonciation adressée à tous les rois: écoutez, messieurs, un de ces hommes d'Etat aux quels vous prêtez si libéralement vos opinions & vos Jugemens. un ministre éclairé un diplomate célèbre (*) vient de recevoir de la cité de Genève le droit de bourgeoisie: il en a temoigné sa reconnaissance dans une lettre que toutes les feuilles publiques ont rapporté, il y déclare hautement = qu'il s'honore d'être citoyen de la ville qui a donné naissance à Bonnet & à Jean Jacques Rousseau = Permettez-moi Messieurs, de croire que ce suffrage flatteur, peut bien contrebalancer vos attaques, & que cette déclaration d'un homme d'Etat si recommandable sera peut-être une toute autre autorité pour l'Europe que l'écrit de mrs. les Vicaires généraux du chapitre de Paris.

= Vous n'êtes pas heureux, messieurs, quand vous voulez, appuyant votre faiblesse sur quelques passages des écrits divins, sonder les mistères de la politique, & dévoiler les intentions secrètes des souverains

(*) le comte de Capo-d'Istria.

„ – Dieu selon vous, a dicté des pensées différentes
„ de celles qui avaient formé leur alliance.

– Je ne sais à quel point les monarques trouvent respectueuse cette allégation, qui certainement dans tout autre écrit, paraîtrait des plus répréhensibles, et j'ignore si, un Bossuet même, fort de toute l'autorité de l'Épiscopat et du talent, se serait permis d'interroger, que dis-je, d'interpréter ainsi la politique contemporaine des rois.

– Mais ce n'est pas seulement dans ces régions élevées, que vous allez chercher vos deux adversaires pour les combattre : bientôt redescendu dans les rangs inférieurs de la société, vous grossissez votre acte d'accusation de deux nouveaux griefs assez singuliers — „ Voltaire et Rousseau, ont suivant „ vous troublé l'harmonie conjugale, et soulevé „ les enfans contre les auteurs de leurs jours =

– Voyez, messieurs, comme dans de pareilles discussions, une question s'enchaîne à une autre ? ce nouveau reproche adressé par vous à ces deux écrivains, me conduiraient facilement à une discussion littéraire et historique, dont quelques faits bien connus pourront heureusement me dispenser.

– Je ne sais

= Je ne sais pas trop, jusqu'à quel point des écrits peuvent troubler l'harmonie conjugale, & je doute beaucoup que ce soit chez les deux peuples de l'europe où la lecture de Voltaire & de Rousseau éprouve le plus d'obstacles, que l'on trouve le plus d'époux fidèles : j'admets néan-moins ce principe & je demande quels siècles furent plus féconds en ouvrages libres que ceux où la religion exerça un empire incontesté ? n'est-ce pas au milieu d'un peuple agenouillé devant des moines de toute couleur, que L'arioste, Boccace, & tant d'autres, traçaient des scènes voluptueuses & racontaient de piquantes infidélités ? n'est-ce pas au milieu d'une cour, dont la dévotion allait jusqu'à élever des buchers pour les huguenots que notre marguerite de valois écrivait ./.

= Ces nouvelles naïves
= des malices du sexe, immortelles archives.

Enfin dans ce grand siècle de la france, où pour me servir de vos expressions, parait une si brillante nuée d'écrivains célèbres, n'en est-il pas quelques uns contre lesquels ce reproche serait dirigé, peut-être avec plus de justice ? les contes de l'auteur de Joconde, avaient-ils dû contribuer à resserrer les liens de la foi conjugale ? & d'ailleurs un seul fait suffit pour détruire votre allégation : élevé au milieu de

la corruption de la régence, Voltaire en tur-il l'auteur par des écrits qui n'existaient pas encore? & une aussi dangereuse éducation n'excuse-t-elle pas plutot quelques écarts de cette imagination ardente qui conserva nécessairement dans toute sa carrière, quelque chose de ces premières impressions.

Quant à Rousseau, que, sans doute pour son Héloïse seule, vous signalez comme un autre perturbateur de l'harmonie conjugale, il vous a répondu d'avance par ces seuls mots.

= J'ai vu les mœurs de mon tems & j'ai publié ces lettres; blamez cette conséquence comme sophistique, comme immorale, je n'entame point ici cette discussion; il me suffit que l'on ne puisse contester l'assertion en elle-même pour avoir gain de cause dans cette occasion.

Je passe au reproche d'avoir soulevé les enfans contre les auteurs de leurs jours; mais je le trouve, je l'avoue trop incompréhensible pour pouvoir faire une réponse sérieuse. en vain, j'ai cherché dans les nombreux ouvrages des deux philosophes quelque trait auquel je pusse appliquer cette vague inculpation, je me suis trouvé réduit à croire que vous avez trouvé l'assassinat historique de

= César

César par son fils Brutus d'assez mauvais exemple assurément tout le monde sera de votre avis, mais pourquoi vous arrêter là, et ne pas chercher dans la conduite plus que sévère d'un autre Brutus l'auteur qui a fait périr les enfans par la main des auteurs de leurs jours?

Parlons plus sérieusement: aussi bien, voici de quoi me ramener bientôt à ce genre: cherchant des torts à vos adversaires jusques dans leur vie privée, vous vous écriez.

" Qu'on nous montre leurs établissemens, leurs
" hôpitaux, les grands actes de générosité qui honorent
" leur mémoire? Qu'ont-ils fait pour leurs semblables?

= Hélas! messieurs, j'en conviens humblement, pour ce qui regarde le pauvre Rousseau: comme il fut lui-même près d'augmenter la liste trop nombreuse des hommes de lettres morts à l'hôpital, il me serait assez difficile de vous en montrer un qu'il ait fait construire; mais quand vous demandez à Voltaire où sont ses établissemens utiles? avez-vous oublié Ferney, presqu'entièrement reconstruit par lui & peuplé d'industrieux ouvriers? ses actes de générosité? mais les Sirven, les Calas, la descendante de Corneille, mille autres infortunés, sont là pour

vous répondre : ce qu'il a fait pour ses semblables ?
demandez-le à ces malheureux serfs du mont-Jura
dont il plaida la cause avec tant de persévérance ;
demandez-le à ces litterateurs qu'il aidait également
de sa bourse & de ses conseils ; demandez-le à toute
cette classe éclairée de l'Europe, du monde entier
à laquelle sa muse ingénieuse & féconde a procuré de si
nobles plaisirs. ah ! messieurs, une pareille attaque
n'est pas adroite & pour avoir cru trouver ici le côté
faible de l'homme de lettres qui peut ~~être~~ a répandu
le plus de bienfaits, de celui qui a pû se rendre à lui-
même quoique trop modestement ce temoignage si
honorable

« J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage » :
il faut sans doute, ou avoir, ou nous supposer une
bien faible memoire !

Enfin après avoir épuisé tout ce que la passion
& l'acharnement peuvait entasser d'imputations
odieuses & contre les deux philosophes, & contre nous
leurs éditeurs, après avoir représenté les premiers
à la nation comme les causes premieres d'une
journée qui lui a préparé un deuil éternel & nous
avoir signalés comme leur approbateur (*) vous lancez
encore

(*) Pages 8. & 13. du mandement. il est necessaire de les désigner afin que l'on puisse
s'assurer de l'existence de cette incroyable inculpation.

encore contre nous cette péroraison furibonde.

„ écoutez (c'est à tous les Français qu'on s'adresse)
„ écoutez des milliers d'âmes malheureuses, qui, du
„ fond de l'abîme où ces infâmes lectures les ont
„ précipitées, vous crient à vous leurs enfans, à vous
„ leurs amis, leurs disciples ou leurs imitateurs, de
„ repousser ces productions infernales, de les arracher
„ des mains de vos enfans, de les livrer aux flammes,
„ & de ne pas tremper surtout dans le moderne & affreux
„ complot des nouvelles éditions dont tous les coopéra-
„ teurs, rendront solidairement compte au Juge
„ suprême des maux qui en auront résulté & des
„ âmes qui y trouveront leur perte éternelle.

Sommes-nous au 19me sommes-nous au 9.me siecle?
Voilà, messieurs, ce que se demandent avec étonnement
tous ceux qui ont entendu ou lû, cet amas de malé-
dictions qu'une charitable gazette s'est empressée
de reproduire: mais non, il ne faut pas remonter
si haut pour trouver des exemples de ces fureurs
théologiques.

- Ce que même haine aveugle, un zéle qui n'est
pas selon la science, vous inspirent aujourd'hui contre
les écrits de Voltaire, fut mis en usage par vos prédécesseurs
contre sa cendre: ceux que toute l'autorité de Louis
XV. put à peine contraindre à ne pas refuser un peu

de terre à l'auteur du tartufe, avaient légué à leurs héritiers cet esprit d'intolérance : l'écrivain dont les rois étrangers avaient brigué la présence à leur cour, fut au moment de rester sans sépulture dans sa patrie, et il fallut user de ruse pour procurer en France un obscur tombeau au chantre de Henri 4 ! faut-il le dire ? on délibéra si l'on n'arracherait pas ce corps inanimé à son dernier azile, et ce ne fut que devant l'opinion publique soulevée que recula ce haineux délire. Si un tel frein n'eut arrêté ces excès, révélons à la France la honteuse disgrace qu'il lui préparait ? un parent, un ami fidèle du grand poète, plaçait dans un cercueil ces restes précieux ; il allait dans la patrie de Milton demander pour eux l'hospitalité (·) voyez l'orgueilleuse angleterre accueillir avec transport ces cendres exilées, les placer dans Westminster entre celles de Newton et de Shakespeare ! veut-on par une nouvelle proscription, lui montrer comme nous savons honorer nos grands hommes ? veut-on la consoler de ce qu'un semblable triomphe sur sa rivale, lui a été refusé.

(·) nous pouvons attester sur ce fait le témoignage de m^r. le marquis de Villevielle qui avait formé & aurait exécuté ce projet.

— Hé! Quel moment choisit-on pour lancer ces imprudens arrêts contre les admirateurs de Voltaire et de Rousseau, c'est-à-dire contre toute la classe éclairée de la nation? Celui où tant de malheurs à réparer, tant de plaies à cicatriser, nous font un besoin absolu de la concorde, celui où les ministres de l'évangile, témoins de cette généreuse ardeur que montra la France entière, et surtout la capitale, pour venir au secours de l'indigence, ne devraient ouvrir la bouche que pour augmenter encore, s'il est possible, par toute l'éloquence de la charité, le zèle de la bienfaisance et les ressources de l'infortune!

— Il est vrai, messieurs, qu'en terminant, vous consacrés un petit nombre de lignes à ces exhortations vraiment chrêtiennes, vous avertissez ceux pour qui les pasteurs adouciront les rigueurs de l'abstinence, de la nécessité d'une compensation, celle de l'aumone, vous les engagez à faire attention au grand nombre des pauvres, dont plusieurs éprouvent des besoins extrêmes: est-ce avec ce froid langage que le pieux Vincent sollicitait pour l'indigence les dons de l'opulence et commandait au riche l'humanité? Quoi! presque toutes les pages de ce mandement sont remplies de

discussions, de menaces, d'accusations, d'anathêmes!
& c'est par ligues qu'il faut compter vos efforts
en faveur des malheureux! ah! messieurs, que
votre charité est concise, & que votre courroux
est diffus.

= Est-ce pour que cette reflexion si naturelle
se présentât aux esprits les plus vulgaires que
vous avez ordonné que nos temples fussent les
échos de ces violentes déclamations: l'ouvrier de cette
capitale, l'habitant des campagnes n'ont pû
comprendre ce que vous adressiez à leur esprit,
ils auraient facilement entendu tout ce que vous auriez
adressé à leur cœur. dans ce siecle où il est si
dangereux de prêter le flanc à l'arme dont Horace
a célébré la puissance; n'avez-vous pas craint
en défendant l'homme qui gagne son pain avec difficulté
l'achat des Oeuvres complettes de Voltaire & Rousseau,
de nous rappeller le prédicateur qui débitant partout
le même sermon, invitât les journaliers de nos
faux-bourgs à redouter le luxe de leurs tables
somptueuses?

= Et puisqu'à vos attaques contre la vie & les
ouvrages de deux philosophes, vous avez cru devoir
joindre une appréciation de leurs différens degrés
: de talent

de talent, & comparer leur manière d'écrire à celle des auteurs du siècle de Louis 14. pourquoi me serait-il interdit de considérer aussi votre mandement sous le rapport du style & des connaissances historiques & littéraires? Quand vous croyez flétrir la doctrine des premiers, en disant que l'antiquité au lieu de les placer parmi les Socrate, les eut mis au rang des disciples d'Épicure, ne dois-je pas vous avertir que, pour qui connait bien l'antiquité, l'école d'Épicure n'est pas moins recommandable que celle de Socrate, & qu'il ne faut pas juger ses disciples anciens, d'après ceux qui plus-tard dénaturèrent ses principes?

— Ne dois-je pas signaler une erreur chronologique d'une bien autre importance & que des lecteurs peu indulgens, auraient bien de la peine à considérer comme on fait, comment Voltaire s'égaya sur une homélie de l'évêque du Puy-en-Velai qui avait longuement parlé aux chaudroniers auvergnats de la philosophie moderne, de l'académie &c. n'aurait-il pas trouvé encore plus plaisant de voir discuter son mérite littéraire & celui de Jean Jacq. (voyez page 11. du mandement) devant les charbonniers du quartier S. Marceaux? comme une erreur? pour faire considérer avec les faits l'accusation que vous portez contre Voltaire,

d'avoir par ses maximes amené un Jour d'horreur, vous nous dites formellement que c'est d'après le 21. Janv.er qu'il reçut les honneurs de l'apothéose tandis qu'il est de notoriété publique que ce fut au mois de Juin 1791. que fut célébrée cette fête poëtique et qui rappelait le triomphe déja décerné dans les derniers Jours de sa carrière au Sophocle français.

- Relèverai-je des fautes moins graves sans doute, mais qui, dans un manifeste sorti de l'un de nos premiers écrivains, ne peuvent échapper à cette critique mondaine dont les peres de l'Eglise eux-mêmes, n'ont point bravé les Jugemens et dont plusieurs d'entr'eux ont cherché à gagner les suffrages? est-ce l'élégant Massillon qui aurait parlé du complot affreux et moderne d'une édition? est-ce le Logicien Bourdaloue qui nous aurait dit qu'une Consolation qui a de puissans motifs, est mêlée d'une désolation extrême? comme si cette épithete n'excluait pas tout sentiment opposé à celui qu'elle accompagne? est-ce Pascal dont le gout si pur aurait été chercher dans un prophête une de ces images qui, dans la langue d'un peuple grossier échapaient à la trivialité, pour comparer les français du 19.me siecle à des chiens muets

- Qui

ne sauraient abroger? enfin est-ce l'ame de Fénélon qui aurait trouvé cette expression révoltante des trésors de la vengeance de Dieu? Jusqu'ici on ne nous avait parlé que des trésors de sa clémence.

= Je pourrais relever à chaque page une foule de ces taches dans un écrit où toute l'éloquence des Chrisostomes, des Augustins, je dis plus, des Bossuets eut été peut-être insuffisante pour persuader les auditeurs! il est vrai que si cette condition vous eut paru indispensable, je n'aurais pas aujourd'hui à repousser vos accusations.

= Je les ai néanmoins toutes discutées, & j'ose me flatter de n'avoir laissé aucun doute à tous les esprits sages & d'avoir rassuré les âmes faibles contre de sinistres prédictions.

= Ah! s'il existe aujourd'hui quelques dangers réels pour cette Europe agitée naguères par de si terribles secousses, ce ne sont pas ceux que vous redoutez & l'on peut vous en signaler d'autres: voyez les disciples d'Ignace, dispersés par les sages décrets de nos rois & de nos magistrats, s'agiter pour reformer leurs rangs & se flatter déja de reconquérir la conscience des monarques & l'éducation des peuples: voyez l'illuminisme, & puisqu'il faut créer un mot nouveau pour une nouvelle

manie le Prophétisme, menacer la tranquillité de l'allemagne & ces frayeurs superstitieuses qui marchent toujours à la suite des grandes calamités, braver dans presque toutes les contrées du continent les progrès des lumieres & de la raison! Voyez une femme enthousiaste créer une mysticité nouvelle dont l'influence est peut-être plus dangereuse qu'on ne le soupçonne & ses apôtres crier déja à la persécution, moyen assez certain d'étendre les progrès de la secte! les voilà ces dangers qui ne sont point dans l'avenir, qui nous entourent de toute part, aux quels nous ne pouvons refuser de croire.

= Politiques de tous les royaumes, vrais philosophes de toutes les classes, dites-nous si les écrits de ceux qui, en effleurant qques dogmes respectables, ont renversé tant de hideuses ou de ridicules superstitions, ne vous semblent par un contre-poids utile, nécessaire dans la balance, si les propagateurs de tant de vérités utiles ne sont pas les auxiliaires indispensables de la raison humaine contre de nouvelles ou de rassurantes erreurs[2].

= En terminant cette replique, où peut-être l'intérêt de la gloire nationale attaquée dans ceux qui l'ont portée à un si haut point, ne m'a pas toujours laissé conserver cette modération dans la

.. défense

défense qu'il m'eût été facile de montrer constamment, s'il ne s'étoit agi que de moi-même, qu'il me soit permis de porter à nos adversaires des paroles de paix, langage que leur pieux ministère doit les disposer à entendre avec bienveillance.

« Qu'ils me laissent particulièrement faire valoir les différens titres que peut avoir à leur indulgence l'homme célèbre dont les œuvres vont être reproduites par mes soins, & je leur dirai : Frères chrétiens pardonnez à l'auteur d'Alzire ; sujets fidèles & dévoués, admirez celui qui traça la Henriade & le Siècle de Louis XIV. Tendres fils, aimez l'auteur de Mérope, & si votre caractère, vos principes religieux vous obligent à détourner les yeux de qques autres écrits, gardez au moins le silence de la charité, & des égards dus au talent sur l'écrivain qui plaça toujours une bonne action auprès d'un tort & un chef d'œuvre à côté d'une erreur. Desoer.

Grande postérité, grandeur & beauté de corps, grande force, grande légèreté, santé, bonne vuë, jeunesse & gaîté ; voilà les biens de nature.

= Quels sont les devoirs d'un Souverain?

= Il doit conserver la paix & l'union dans ses états, avoir toujours la justice pour l'objet de toutes ses actions, éviter toute espèce de tyrannie, ne rien faire que dans la vue de Dieu; aimer son peuple comme son propre fils; avouer qu'il est le fils de l'Église, la défendre de toutes ses forces, & travailler à l'augmentation de la foi; il doit être bon, fidèle, & véritable envers ses sujets, punir les méchans, protéger les malheureux, & tous ceux qui aiment la vertu.

= L'angleterre est une île; il faut qu'elle s'en souvienne; elle périt si elle n'adopte point une politique insulaire & un système vraiment britannique; il faut qu'elle retire ses troupes du Continent, qu'elle veille à sa puissance navale & qu'elle négocie le trident à la main. il faut de plus qu'elle économise jusqu'à ce qu'elle possède des fonds, non pas imaginaires, mais réels, pour le paiement de ses dettes & surtout il faut qu'elle rende à son peuple la jouissance de cette liberté qui a été la source de son ancienne prospérité

prospérité & l'âme de son énergie, & de sa grandeur.

= Aucune politique hostille ne pourra dès-lors compromettre sa sureté, & le respect général, la mettra en paix avec le genre humain. Ses Secrétaires d'Etat, ne seront plus les geoliers arbitraires des citoyens. on ne verra plus la mer couverte d'une population qui émigre pour fuir la persécution & la famine.

= Que son Gouvernement maintienne avec soin les loix, mais qu'il n'encourage pas cette classe pernicieuse, le fléau & le poison de la société, qui ne songe, par l'appât d'un vil salaire, qu'à accabler & détruire ses concitoyens.

= Il faut, pour l'intérêt même de ceux qui dirigent les conseils de la nation britannique, qu'ils gagnent l'affection & la confiance du peuple, en renonçant à ce systême qui leur a fait perdre son attachement & leur autorité.

= Le genre humain n'est plus plongé dans l'ignorance, & les gouvernemens qui ont encouragé l'éducation, doivent accompagner cette faveur d'une attention libérale donnée aux droits de la Société.

= après avoir fait tant de sacrifices pendant

la guerre, le peuple peut bien réclamer la jouissance de ses privilèges pendant la paix & le plus grand de ses privilèges est la liberté! c'est-à-dire la paix même.

„ Pax est tranquilla libertas — Servitus malorum
„ omnium postremum, no modo bello sed morte
„ etiam repellendum.

„ La paix est une liberté tranquille. — la servitude
„ est le plus grand des maux qu'il faut repousser
„ non seulement par la guerre, mais même par la mort

— Le jeu est la passion à la mode & elle est si dominante qu'elle anéantit presqu'absolument toutes les autres.

„ J'ai souvent entendu des Dames se plaindre du tort qu'elle fait à l'esprit = non disaient elles
„ il n'y a plus d'esprit. personne ne pense plus à
„ orner le sien, depuis que l'épidémie du jeu est
„ tombée sur Paris & s'est communiquée à nos
„ provinces =

„ En effet, on ne fait plus que jouer, & on en est au point de ne donner du mérite aux gens qu'à proportion qu'ils savent mieux jouer, ou qu'ils jouent plus gros

gros jeu: ce sont les Dames elles-mêmes qui sont cause de cette révolution; toutes les fois qu'elles prendront du goût pour quelque chose, elle sera portée à l'excès; leur empire en souffre le premier; elles se sont privées d'une infinité d'hommages que produisait la belle galanterie. il n'est plus du bel air d'aimer; toutes les actions de la vie se sont d'un brusque indécent; & les Dames nous ont appris, par leur exemple, qu'on perd tout le tems qu'on n'employe pas à jouer; il faut donc du jeu où il y a des femmes; il est cependant beaucoup plus pardonnable à la campagne qu'à la ville.

La Volière & le Pinçon. (Fable)

" un homme avait une Volière,
" belle, & construite de manière
" qu'il y mettait commodément
" mille oiseaux de divers plumages,
" chaque espèce séparément,
" & comme en différentes cages;
" j'entends les mâles seulement;
" aimant fort leurs jolis ramages,
" & femelles ne disant rien,

„ Chez les oiseaux, car chez les hommes,
„ J'en sais au pays où nous sommes,
„ qui parlent beaucoup, mal ou bien.
„ Pour en revenir à mon compte, (conte)
„ un jour par hazard, un pinçon
„ jeune & de la dernière ponte
„ vint autour de cette prison:
„ il entend leur chant, il s'approche,
„ Pour mieux entendre & pour mieux voir.
„ là, comme au travers d'un parloir:
„ bon jour, leur dit-il, mes confrères,
„ vous me paraissez bien nourris,
„ êtes-vous captifs volontaires?
„ ou, malgré-vous, vous a-t-on pris?
„ Que faites-vous dans ces retraites?
„ à quel dessein sont-elles faites?
„ alors un gros-bonnet d'entr'eux,
„ & qui paraissait le plus sage,
„ parcequ'il était le plus vieux,
„ d'un air dévot & sérieux,
„ s'avance & lui tient ce langage:
„ Pour moi, mon frère, en vérité,
„ je suis content de mon partage;

Nous sommes dans un esclavage
Qui vaut bien votre liberté....
C'est bon quand on est à son âge
(dit tout bas un jeune effronté).
ici nous goutons une joie
Que donne la sécurité,
sans craindre de l'oiseau de proie
La maligne subtilité.
on est exposé dans le monde
tous les jours, à tant de malheurs!
ici dans une paix profonde
nous bravons le plomb des chasseurs
& le piège des oiseleurs.
Quant aux besoins de cette vie,
Nous avons tout abondament,
Nous sommes servis proprement,
notre auge est toujours bien garnie:
du maître qui prend soin de nous,
c'est l'amusement le plus doux,
de nous fournir le nécessaire,
même quelque chose de plus:
d'ailleurs nous n'avons rien à faire,
qu'à chanter comme des perdus;
Que vous dirai-je davantage?

Point de femme, point de ménage,
par conséquent point de souci;
on n'est vraiment heureux qu'ici.
oh, oh! je veux être des vôtres,
dit alors le jeune pinçon;
comment faire? comme les autres,
lui repartit le vieux barbon;
voyez-vous cette cage ouverte,
à tous venans elle est offerte,
cela s'appelle un trébuchet;
de ce pas allez-vous y rendre;
aussitôt dit, aussitôt fait;
notre étourdi s'y laisse prendre;
l'oiseau de se voir sitôt pris
un petit moment fut surpris;
mais qque peu de friandise
mise exprès pour l'amorcer
lui fit oublier sa sottise:
même il chanta sans y penser.
le maître vint qui le caresse,
lui dit, bon jour, mon petit fils;
puis dans la volière il est mis,
avec ceux de la même espèce.
il est accueilli tout au mieux,
à le fêter chacun s'empresse;

: il y vit

il y vit content et joyeux
rien du dehors ne l'intéresse,
nul soin, nul remord ne le presse,
il se croit au séjour des Dieux:
ainsi se passe un mois ou deux.
Vers le temps de la pariade
notre reclus tomba malade;
il eut d'abord quelques vapeurs,
puis des dégoûts, puis des langueurs,
qui venaient d'une ardeur secrète,
il s'ennuya de sa retraite;
il vint à regretter les champs,
et vit trop tard à ses dépens,
qu'il est encor dans la nature,
des besoins presque aussi pressans
que sont ceux de la nourriture;
on lui fit tout ce que l'on peût:
mais à la fin il en mourut.
– Or c'est à vous, novice aimable
que j'osa adresser cette fable:
songez bien qu'il est un printems;
c'est l'époque où je vous attends.

(Na) On ne peut guère se dispenser de louer l'ingénieuse justesse de cette allégorie.

Louis 18. à l'ouverture de la Session le 5. Nov.bre 1817. après avoir découvert son front auguste et salué l'assemblée, s'est couvert de nouveau, et a prononcé d'une voix sonore et pénétrante le Discours suivant —

Messieurs, à l'ouverture de la dernière Session, je vous parlai des espérances que me donnait le mariage du duc de Berry: si la providence nous a trop promptement retiré le bienfait qu'elle nous avait accordé, nous devons y apercevoir pour l'avenir un gage de l'accomplissement de nos vœux.

= Le traité avec le Saint-Siège que je vous ai annoncé l'année dernière, a été conclu. J'ai chargé mes ministres, en vous le communiquant, de vous proposer un projet de loi nécessaire pour donner la sanction législative à celles de ces dispositions qui en sont susceptibles, et pour les mettre en harmonie avec la Charte, les Lois du royaume et les libertés de l'Eglise gallicane, précieux héritage de nos pères dont St. Louis et tous ses successeurs se sont montrés aussi jaloux que du bonheur même de leurs sujets.

= La récolte de 1816. a, par sa mauvaise qualité trahi en grande partie mes espérances. les souffrances de mon peuple ont pesé sur mon cœur; j'ai cependant

Vu

vu avec attendrissement que presque partout il les a supportées avec une résignation touchante, & si dans qques endroits, elles l'ont porté à des actes séditieux, l'ordre a partout été promptement rétabli. J'ai dû pour adoucir le malheur des tems, faire de grands efforts & commander au trésor des sacrifices extraordinaires; le tableau vous en sera présenté, & le zèle dont vous êtes animé pour le bien public, ne permet pas de douter que ces dépenses imprévües n'aient votre approbation. La récolte de cette année est plus satisfaisante dans la plus grande partie du royaume, mais d'un autre côté, qques calamités locales & les fléaux qui ont frappé les vignobles, appellent ma sollicitude paternelle sur des besoins, que, sans votre coopération, je ne pourrais soulager.

= J'ai ordonné qu'on mit sous vos ieux le budget des dépenses de l'exercice dans le quel nous allons entrer. Si les charges qui résultent des traités & de la déplorable guerre qu'ils ont terminée, ne permettent pas encore de diminuer les impots votés dans les précédentes sessions, j'ai du moins la satisfaction de penser que l'économie que j'ai recommandée me dispense d'en demander l'augmentation, & qu'un vote de crédit, inférieur à celui du dernier budget, suffira à tous les besoins de l'année.

= Les conventions que j'ai dû souscrire en 1815.

en présentant des résultats qui ne pouvaient alors être prévus, ont nécessité une nouvelle négociation. Tout me fait espérer que son issue sera favorable et que des conditions au-dessus de nos forces seront remplacées par d'autres plus conformes, à l'équité, aux bornes et à la possibilité des sacrifices que mon peuple supporte avec une constance qui ne saurait ajouter à mon amour, mais qui lui donne de nouveaux droits à ma reconnaissance, et à l'estime de toutes les nations.

= Ainsi que j'ai eu le bonheur de vous l'annoncer dans le cours de la dernière session, les dépenses résultant de l'armée d'occupation, sont diminuées d'un cinquième et l'époque n'est pas éloignée, où il nous est permis d'espérer que, grâce à la sagesse et à la force de mon gouvernement, à l'amour, à la confiance de mon peuple et à l'amitié des souverains, ces charges pourront entièrement cesser, et que notre patrie reprendra parmi les nations le rang et l'éclat dus à la valeur des Français et à leur noble attitude dans l'adversité.

= Pour parvenir à ce résultat, j'ai plus que jamais besoin de l'accord du peuple avec le trône, de cette force sans laquelle l'autorité est impuissante : plus cette autorité est forte, moins elle est contrainte à se montrer sévère ; la manière dont les dépositaires de mon pouvoir ont usé de

- Celui

celui dont les lois les ont investis, a justifié ma confiance. toutefois, j'éprouve la satisfaction de vous annoncer que je ne juge pas nécessaire la conservation des cours prévôtales au delà du terme fixé pour leur existence par la loi qui les institue.

= J'ai fait rédiger, conformément à la charte une loi de recrutement. je veux qu'aucun privilège ne puisse être invoqué; que l'esprit & les dispositions de cette charte notre véritable boussole qui appelle indistinctement tous les français aux grades & aux emplois, ne soit pas illusoire, & que le soldat n'ait d'autres bornes à son honorable carrière que celle de ses talens & de ses services. Si l'exécution de cette loi salutaire exigeait une augmentation dans le budget du ministre de la guerre, interprêtes des sentimens de mon peuple, vous n'hésiterez pas à consacrer des dispositions qui assurent à la France cette indépendance & cette dignité sans lesquelles, il n'y a ni roi ni nation.

= Je vous ai expliqué nos difficultés & les mesures qu'elles exigent, je vais en terminant tourner vos regards vers des objets plus doux; graces à la paix rendue à l'Eglise de France, la religion, cette base éternelle de toute félicité même sur la terre, va, je n'en doute pas refleurir parmi nous, le calme & la confiance commencent à renaître, le crédit s'affermit, l'agriculture, le commerce & l'industrie

reprennent de l'activité, de nouveaux chefs d'oeuvre des arts excitent l'admiration. — un dernier enfant parcourt dans ce moment une partie du royaume, et pour prix des sentimens si bien gravés dans son âme et manifestés par sa conduite, il recueille par-tout des benedictions, et moi qui n'ai qu'une passion, le bonheur de mon peuple, qui ne suis jaloux que pour son bien, de cette autorité que je saurais défendre contre les attaques de tout genre, je sens que je suis aimé de lui et je trouve dans mon coeur l'assurance que cette consolation ne me manquera jamais. —

L'histoire d'une coquette est l'histoire de toutes les coquettes, et les incidens de la vie d'un petit maître sont les mêmes que ceux qui sont arrivés et qui arriveront toujours à ceux qui courent cette brillante carrière. aussi vivent-ils, chacun dans son sexe, à peu-près sur les mêmes fonds, leur conduite roule sur le même pivot, le méchanisme de l'un est le méchanisme de l'autre: une grande légéreté, une étourderie continuelle, beaucoup de perfidie sans remords, une source inépuisable d'amour propre et de mépris reciproque; voilà les moyens généraux qui font mouvoir les deux machines. le tableau d'une coquette est toujours le digne pendant

de celui

de celui d'un petit maître; l'un & l'autre rendent les traits, à quelques nuances près, de toutes les coquettes & de tous les petits-maîtres nés & à naître: il en est d'eux comme de la confession des honnêtes gens; elle ne diffère que par le plus ou le moins de soin.

Une femme instruite, quelque violent que soit son penchant à la galanterie, marche moins rapidement vers sa défaite qu'une jeune personne à qui son cœur ne peut suggérer aucune défiance. Qu'un homme artificieux a de cruels avantages contre une âme simple, qui ne saurait craindre ou prévoir qu'on cherche à la séduire! eh! quels progrès rapides ne doit pas faire un petit-maître qui veut se rendre aimable, qui joint au jargon du monde les graces de son état, un air de sincérité au badinage & surtout qui a la force de se contraindre jusqu'à être poli, sur l'âme d'une jeune personne qui n'a vu que le couvent, qui n'a jamais entendu que des réprimandes & qui a toujours obéi? Louée sans cesse, touchée des respects qu'on lui rend, ennivrée de la persuasion où l'on parait être de sa beauté, elle se croit tout-à-coup transportée dans un monde nouveau. Le poison se glisse rapidement dans son âme, son imagination s'échauffe, son cœur s'agite; la vanité, l'artifice, la nature,

tout s'arme contre elle, tout donne de la force aux coups qu'on lui porte; ce n'est que par une espèce de miracle qu'elle peut rester raisonnable; si la tête ne lui tourne pas au bout de huit jours, c'est une personne rare, extraordinaire, un phénix.

— Reflexions Turques sur la manière dont les chrétiens traitent l'amour.

= Nous convenons sans difficulté que vous avez des gens spirituels et raisonnables: mais vous devez convenir de même que vous cessez de l'être dans la manière dont vous traitez l'amour. Ecoutez-moi et si vous le pouvez, détachez-vous pour un moment du préjugé de vos usages et de vos lois, et vous verrez que du moment que vous sentez de l'amour, vous êtes coupables.

= L'amour est quelque chose de plus qu'une vive approbation du mérite d'un objet; il s'y joint un sentiment que nous ne connaissons que par son effet, et cet effet nous porte à nous approcher continuellement de plus près en plus près de l'objet de qui nous tenons cette impression.

= Ou vous résistez à ces désirs, ou vous leur rendez ce tribut agréable, que la providence leur a mis en droit de vous demander, tant que le printems, l'Eté et l'automne

ne sont

ne sont pas ~~[illegible]~~ de vaines raisons chez-vous. Si vous les rebutez, vous êtes coupables envers le plus précieux usage de vos sens que vous ait dispensé la nature, usage qu'il ne dépend pas de nous d'accepter toujours ni de traiter pleinement à notre gré. Si vous les écoutez ces désirs, ou plutôt les besoins attachés à notre méchanisme, vous ne pouvez le faire sans crime. Le seul désir, tout indépendant qu'il est de vous, vous est défendu par la plus grave de vos loix, & vous rend coupable; mais que vous l'êtes bien davantage par l'injure que vous faites à la providence, en regardant comme criminels des mouvemens qui portent également à l'agréable & à l'utile, des affections qu'elle a placées au dedans de vous, comme le chef-d'œuvre de sa bienfaisance, & dont la privation nécessaire vous rendrait à vous-même honteux & méprisable! agissez-vous auprès de l'objet que vous aimez? vous cherchez d'abord à lui plaire, & nous apprenons de toutes vos régions que les moyens que vous y employez sont presque toujours bas & équivoques; vous tachez ensuite de lui persuader ce que votre préjugé vous contraint de condamner, & ce qui est condamné du Ciel, quelle scéleratesse! & que vous reussissiez ou non, des soins toujours trop éclatans tympanisent bientot dans le public un objet à qui la reconnaissance devait infiniment vous attacher.

enfin vous dégradez à la fois l'homme, la nature, la femme & la vérité.

= Vous lavez-vous d'être si coupable ? vous vous mariez ; & comment cela ? avec une seule femme, & pour toujours. femme qui ne pouvant faire la protée à tous les changemens qui n'entrent dans votre gout, n'est que le frivole objet de l'espérance mal fondée qu'elle remplira tous vos désirs : par-là, vous débutez certainement par être coupable envers vous, & ce n'est que pour un tems assez court, que vous cessez de l'être envers les autres : c'est ce que vous allez voir.

= Cette femme est aimée ou ne l'est pas de vous. Si vous ne l'aimez pas, vous êtes coupable de l'avoir choisie au dépens de l'affection tendre & unique que vous lui devez. l'aimez-vous ? votre amour vous trompe l'un & l'autre par l'idée vaine où vous êtes, & où elle est que nulle impression étrangère, n'effacera celle qu'elle vous fait ; & pour rendre votre état plus odieux, vous vous assujetissez encore à des sermens que nécessairement doit suivre le parjure. Si vous croyez de bonne foi que vous aimerez toujours uniquement cette femme, & que nulle autre ne partagera avec elle les actes amoureux de votre cœur, c'est que

= Votre cœur est

Votre cœur est un sot, accoutumé à se laisser tromper & à recevoir à la place de ce qu'il demande, ce que vos préjugés veulent lui donner : enfin où vous mène donc cette unité de de mariage prise dans son plus beau jour ? à des plaisirs de peu de durée, suivis nécessairement de nouvelles impressions, & de nouveaux désirs, que le défaut de variété dans les graces & dans les façons d'une seule femme vous forcent de recevoir. Surmontez-vous les désirs ? le scrupule & la religion vous font rendre à cette femme enlaidie, des devoirs que vos sens plus éclairés que vous, s'efforcent à lui refuser : c'est en vain que vous tâchez de vous le déguiser votre idée ne peut embrasser avec succès un objet éloigné qui vous charme, quand vos bras embarrassent vos désirs sous le joug d'une femme qui ne vous plait plus, à moins que votre cœur dégradé ne soit atteint de cette vile brutalité qui ne distingue rien, cette tendre satisfaction qui ne suit que le goût ne saurait être de la partie ; & si vous suivez ces désirs nouveaux, vous allez contre vos principes & contre votre foi, vous devenez coupable & vous ne pouvez ensuite opérer en faveur de vos désirs, que par des soins qui sont coupables encore —— Non vous ne connaissez ni le méchanisme de votre cœur, ni le point qui doit borner l'usage des biens que nous dispense la nature ; & vous ne devez pas lui savoir mauvais gré des prérogatives palpables

que sur cet article nos usages nous ont donné sur vous; l'amour composé de désirs & de jouissances, n'a chez-vous que des désirs coupables envers les loix, & une jouissance coupable envers vous-même.

- La Vertu et la Vérité en action.
- L'entretien & l'exemple d'un homme de bien sont un puissant attrait à la Vertu.
- Le Ciel récompense tôt ou tard ceux qui suivent les conseils de la sagesse & qui n'abandonnent pas la Vertu.

- En France, le temps des guerres civiles & la fureur de la ligue fut peu favorable à l'amour platonique. on voyait alors plus de tarquins que de céladons, & par une Lucrèce; il parait même certain que le viol était rarement nécessaire. un poëte Lyrique, temoin des malheurs de Paris lorsqu'Henri 4. l'assiegeait nous apprend comment les choses se passaient, dans ces vers naïfs ci-après.

„ Oh! le bon temps que c'était
„ à Paris durant la famine!
„ l'on jouait tant qu'on voulait
„ pour un boisseau de farine.

Les huit félicités du Philosophe.

~

- Heureux celui qui retiré du monde
& de ses plaisirs dégoûté,
jouit dans une paix profonde
des douceurs de la liberté.

~

- Heureux celui qui de la solitude
mettant à profit ses loisirs,
de son cœur fait l'unique étude
de ses livres fait ses plaisirs

~

- Heureux celui qui maître de soi-même
& dégagé d'ambition,
n'aspire qu'au bonheur suprême
d'une simple condition.

~

- Heureux celui qui connoissant abhorre,
amour, tes dangereux appas!
plus heureux mille fois encore
celui qui ne les connaît pas.

~

- Heureux celui qui peu jaloux de plaire
& de captiver les esprits
d'un seul ami tendre & sincère
goûte l'inestimable prix.

~

= Heureux celui qui cherchant l'art utile
de commander aux passions,
peut, indépendant et tranquille
régner sur leurs impressions.

= Heureux celui qui dans la douce ivresse
d'un cœur nullement combattu,
n'a pour objet que la Sagesse,
n'a pour guide que la Vertu.

= Heureux enfin celui qui sans envie
et sans murmurer peut souffrir,
et qui ne désire la Vie
Que pour apprendre à bien mourir

= Montaigne intitule le 35ème chapitre du Second livre de ses essais : des trois bonnes femmes et il commence ainsi ce chapitre :
" il n'en est pas à douzaines comme chacun sait et notamment
" aux devoirs du mariage ; après lui Despréaux dans sa Satyre contre les femmes a dit :
" On peut trouver encore quelques femmes fidèles ;
" Sans doute, et dans Paris, si je sais bien compter,
" il en est jusqu'à trois que je pourrais citer.

= Sonnets moraux & Galans sur les Sept Péchés Capitaux.

(Nota) ces Sonnets ont été adressés à une dame Vertueuse qui avait demandé la description des 7. péchés mortels

= Sur l'avarice =

= L'avare a ses trésors qu'il couvre de ses Yeux
élève des autels qu'il encense sans cesse;
il méprise pour eux la Suprême Sagesse,
il en fait son bonheur, son idole & ses Dieux
= Tout Vigilant qu'il est, il ne Voit pas mieux
de ces biens Séducteurs qu'amasse sa faiblesse:
il est plus accablé par l'ardeur qui le presse
que ne l'est dans sa soif l'hydropique envieux.
= Quoique mille Vertus fassent Votre partage,
ce Vice si commun a, dit-on, l'avantage
d'être de tous les tems le seul de Vos Vainqueurs.
= il domine chez Vous plus que chez aucun autre
Vous faites tous les Jours un amas de nos Cœurs
& Jamais, belle Iris, Vous ne donnez le Votre.

= Sur l'orgueil =

= L'orgueilleux occupé d'une chimère Vaine
se livre au faux éclat d'un honneur passager:

il méprise l'écueil, il brave le danger,
& de sa passion il fait sa Souveraine.
= Sans penser aux ciseaux de la parque inhumaine,
qui rend le prince égal au plus petit berger
son cœur ambitieux s'enfle d'un vent léger,
& n'a pour tout objet qu'une gloire mondaine.
= Ce Vice tous les jours inondant l'univers,
ne peut, aimable Iris, vous mettre dans ses fers:
de votre humilité le charme est plus solide.
= de vos propres vertus ignorant les appas
le mérite d'autrui sans cesse est votre guide
& vous seule, humble Iris, ne vous connaissez pas.

= La Luxure.

" Ce crime qu'on ne doit prononcer qu'avec peine
aux cœurs qu'il a séduit ne laisse aucune paix:
il allume des feux que l'on n'éteint jamais,
son dangereux poison coule de veine en veine.
= Pour se mieux affermir dans son affreux domaine,
par l'oreille & les yeux il lance tous ses traits
l'on n'attend pas en vain ses funestes attraits
on ne peut qu'en fuyant se parer de sa chaîne
= Je n'ose en dire plus d'un monstre dont l'horreur
fait trembler nos autels en détruisant l'honneur:
ses indignes plaisirs sont bannis de votre âme.

: Vous

= Vous ignorez, Iris, tous ses emportemens
vous savez beaucoup mieux employer vos momens
en goutant les douceurs d'une plus pure flamme.

L'envie

= L'envie est un tyran qui se détruit soi-même
quand ses traits impuissans ne peuvent déchirer:
il affecte des ris sitôt qu'il voit pleurer:
il pleure quand on rit, il hait lorsque l'on aime.
= D'être jaloux de tout il se fait un systême,
le mérite d'autrui l'engage à soupirer:
sur le bien du prochain on l'entend murmurer
son cœur en est contrit, son visage en est blême.
= Vous causez ce contraste en voyant vos appas
vous donnez, belle Iris, ce que vous n'avez pas
il ne se trouve rien en vous que l'on n'envie.
= la naissance, les biens, les talens précieux,
tout dans tous les esprits n'attire la jalousie,
tandis que vous portez vos désirs vers les cieux.

La Gourmandise

= Ce vice par la bouche empoisonnant les sens
fait d'un homme chrétien un enfant d'Epicure
il porte à la raison une insigne blessure,
pour abattre l'esprit tous ses traits sont puissans.

= il rendit criminel des peuples innocens,
et leur fit adorer du veau d'or la figure :
pour glisser dans les cœurs la passion impure,
ce monstre délicat a des charmes pressans.

= Quoique dans tous les tems vous gardiez l'abstinence
vous causez néan-moins, Iris, l'intempérance
par le mélange heureux de vos divins attraits.

= On ne peut s'en défendre, un chacun vous adore
tout le monde des yeux vous mange et vous dévore,
car vous êtes du goût même des plus parfaits.

= La colère.

= La colère en naissant comme un torrent s'élance,
ou comme sur sa proie un lion furieux :
elle fait plus de mal qu'un vent impétueux
la foudre et la tempête ont moins de violence ;

= à son cruel auteur ôtant la connaissance
ce monstre est dans tous tems dans un désordre affreux,
la rage le conduit : son poison dangereux
porte des coups mortels, sitôt qu'il prend naissance.

= Vous ignorez, Iris, ces féroces transports,
vous n'avez pas besoin du moindre des efforts
pour réprimer ces feux, ni pour vous en défendre.

= On voit

= On voit régner chez vous une aimable douceur;
mais voulez-vous savoir cet excès de fureur?
vos amans rebutés peuvent seuls vous l'apprendre.

= La Paresse =

= Le paresseux néglige en tout son devoir
il ne peut commencer ni finir un ouvrage:
de la terre & des Cieux méprisant le langage,
leur exemple sur lui n'a qu'un faible pouvoir.
= Esclave de soi-même, il n'ose se mouvoir,
Quoique du vrai bonheur il sache l'avantage,
tout tenter, tout mouvoir, pour venir à son but,
il sait mettre à profit jusqu'au moindre intervale,
mais il ne pense à Dieu, non plus qu'à Belzebut.
= L'avare comme lui croit tout un paradoxe
sa foi, sa loi, son soin, c'est à chaque équinoxe
de renfler son calcul d'un nouveau numéro.
= Dieu rit de tels projets, la mort vient à la sape,
avare, ambitieux, prince, roi, prélat, pape,
la voici, qu'êtes-vous? hélas!, moins qu'un zéro.

= Tout indiscret est curieux
Prenons garde avec qui nous sommes
on croit qu'il faut parler pour vivre avec les hommes
savoir se taire vaut bien mieux.

Les J'ai vu. Poëme ~~[illegible]~~ de Mr. Le Brun

Sous le Signe de la Balance
Lucine avait marqué le jour de ma naissance:
Dans un Siecle où regnai~~ent~~t l'abondance & la paix,
heureux dès le berceau, je reçus la lumiere,
douce faveur des Dieux; & déja ma carriere
a fourni six lustres ~~complets~~.
Depuis ce tems, j'ai vu mille & mille injustices,
J'ai vu peu de Vertus, j'ai vu beaucoup de Vices,
J'ai vu beaucoup d'affreux & peu de beaux Objets.
à nos Soupirs j'ai vu le Ciel être inflexible,
les mortels endurcis méconnaître les Dieux
la discorde infernale armer le bras terrible
& des usurpateurs & des ambitieux.
J'ai vu Mars, affamé de meurtre & de carnage
faire couler partout & du sang & des pleurs!
& pour mieux assouvir les transports de sa rage
empoisonner les traits dont il perçait les Cœurs.
J'ai vu des Sujets infideles
fanatiques Séditieux:
J'ai vu combattre ces rebelles
Contre les rois, Contre les Dieux:
J'ai vu leurs vains projets dissipés comme un Songe
& ces nouveaux tyrans reconnaître un vainqueur

J'ai vu la Vérité confondre le mensonge
& la religion triompher de l'erreur.
J'ai vu la pudeur exilée
le mérite sans protecteur
la plus sainte foi violée,
& le bon droit sans défenseur.
J'ai vu la chicane odieuse
fournir des armes aux plaideurs,
& l'ingratitude orgueilleuse
méconnaitre les bienfaiteurs.
J'ai vu des Juges mercenaires
exiger d'injustes salaires,
J'ai vu des prélats obstinés
l'un contre l'autre déchainés,
d'hipocrites abbés courir aux bénéfices
d'un empressement sans égal,
& par de laches artifices
feindre le bien & pratiquer le mal.
J'ai vu des officiers timides
faux braves & fanfarons
au conseil parler en alcides
aux combats agir en poltrons.
J'ai vu des courtisans avec effronterie
d'un encens idolatre empoisonner les rois,
& des grands aveuglés, n'écouter que la voix

ou de l'ambition ou de la flatterie.
J'ai vu s'exécuter les plus sanglans projets.
J'ai vu d'un Phryné la cruauté perfide,
porter sur son époux une main parricide,
& sur un échafaud expirer ses forfaits.
J'ai vu sur un théâtre une actrice charmante
aimer un jeune auteur avec fidélité,
& d'une fiction faire une vérité:
J'ai vu mourir l'amant sans l'amour de l'amante.
aux ouvrages bons ou mauvais
on ne rend pas toujours justice:
J'ai vu dépendre leur succès
rarement du bon gout, & souvent du caprice.
J'ai vu courir en foule aux jeux des arlequins,
J'ai vu favoriser leurs bouffonnes grimaces,
applaudir à des baladins
& négliger Cinna, le Cid & les Horaces.
J'ai vu des oiseaux croassans
vouloir du rossignol imiter les accens,
& de ~~petits~~ enfants sur de grandes échasses.
J'ai vu, non sans étonnement
J'ai vu de stériles poëtes
s'enorgueillir insolemment
de pièces qu'ils n'avaient point faites.
O tems! O siècle! O mœurs! J'ai vu des hommes nés
de la race

de la race la plus obscure,
enrichis tout à coup par une énorme usure,
dans de superbes chars pompeusement traînés,
J'ai vu, je me ferais un crime de le taire
J'ai vu des partisans en princes travestis
pour avoir osé prendre un essor téméraire
rentrer dans le néant dont ils étaient sortis.
J'ai vu la courtisane Flore
se marier à quarante ans,
et donner pour sa dot, à l'Epoux qu'elle adore
les dépouilles de ses amans.
J'ai vu, j'ai vu ramper aux pieds de leurs maîtresses
des Héros dont la gloire avait comblé les vœux;
et des philosophes fameux,
susceptibles de nos faiblesses.
J'ai vu le monde renversé,
J'ai vu l'innocence opprimée,
J'ai vu la vertu diffamée
et le crime récompensé.
J'ai vu renouveller les amours de Socrate:
dans les prédicateurs j'ai vu des ignorans;
et dans les enfans d'Hypocrate
j'ai vu des bourreaux, des tyrans.
J'ai vu des roturiers, vils enfans de la terre
unir leur sang impur au sang des demi-Dieux;

des Phaëtons présomptueux
renversés de leurs chars par un coup de tonnerre.
J'ai vu des Icares nouveaux
au sort le plus fatal en butte ;
J'ai vu leur audace & leur chute,
& de pompeux débris leur servir de tombeaux.
J'ai vu sur les humides plaines,
l'avarice braver avec empressement
des flots impétueux le fier soulèvement
& des vents en courroux les brulantes haleines.
J'ai vu de cruels publicains
acheter de vastes domaines
& s'ériger en souverains.
J'ai vu par des bourgeois, sans crainte & sans obstacle,
des plus grands potentats les interêts réglés
J'ai vu quel burlesque spectacle !
ces nouvelistes rassemblés
dans les jardins publics dont ils sont leurs écoles
débiter tous les jours des mensonges frivoles,
avec autant de gravité
que les Zenons sous le portique
annonçaient autrefois à la troupe stoique
les dogmes de la verité.
J'ai vu des marchands, des notaires,
: impitoyables

impitoyables usuriers
infidèles dépositaires
& frauduleux banqueroutiers.
J'ai vu des docteurs sans science
des maris sans autorité
des magistrats sans conscience
& des dévots sans charité
J'ai vu le juge Isac dormir à l'audience
l'avocat Dorimon déclamer sans succès,
le procureur Frontin réduire à l'indigence
des plaideurs acharnés à poursuivre un procès.
dans des cercles nombreux j'ai vu des précieuses
affecter de grands mots & de grands sentimens,
remplir tous leurs discours de phrases ennuyeuses,
& parler comme des romans.
J'ai vu des femmes de tout âge
mendier un tendre regard
& cacher les défauts d'un difforme visage
sous le masque imposteur du fard.
J'ai vu Lise chercher à plaire,
quoique déja sur le retour;
Quoique Pierrot sexagenaire,
vouloir inspirer de l'amour.
J'ai vu des phèdres & des mirrhes

aimer d'un cœur incestueux
des Hyppolites, des Cynires,
& nourrir ces coupables feux.
J'ai vu des Junons, des Médées
d'un dépit jaloux possédées.
des Laïs, des Pasiphaés
J'ai vu des Jasons, des Thésées,
des arianes abusées,
des Flores & des Danaés.
Le dirai-je? J'ai vu des femmes
faire renaître dans Paris
le culte & la mollesse infame
de Lampsaque & de Sybaris.
J'ai vu le luxe asiatique
enerver le cœur des Gaulois:
J'ai vu s'introduire en tyran domestique,
de chez les grands, chez les bourgeois.
J'ai vu les jalouses chimères
de ces Zoïles renaissans,
qui, pour dégrader les Homères
tentent des efforts impuissans.
J'ai vu plus d'un joueur avide,
de son fatal penchant ne pouvoir s'affranchir,

& de ces furieux que l'imprudence guide,
beaucoup se ruiner & fort peu s'enrichir.
J'ai vu la joueuse actrice
à cette passion immoler sa pudeur,
& chercher dans ce sacrifice
une ressource à son malheur.
J'ai vu Moyse abruti, plongé dans la crapule
partisan de Bacchus, déterminé buveur,
d'un plaisir trop outré se faire un faux bonheur
& d'un excès honteux un honneur ridicule.
J'ai vu de jaloux directeurs
J'ai vu d'effroyables scandales
& par des discours séducteurs
des ministres sacrés corrompre des vestales.
J'ai vu des livres ennuyeux
trouver, quoique remplis de pièces puériles
des approbateurs trop faciles.
J'ai vu les plus pernicieux
mieux vendus que les plus utiles.
d'un poëte licencieux
J'ai vu la plume envenimée
distiller le fiel en tous lieux,
& de ses vers injurieux
j'ai vu l'audace réprimée.
J'ai vu la neige & les glaçons

dans le Printems couvrir la terre
J'ai vu les élémens ravager nos moissons
& les plus grands fléaux nous déclarer la guerre.
= O Ciel! Seconde nos désirs,
de tous nos maux passés, ôte-nous la mémoire
Qu'en ces lieux l'abondance amène la victoire
la victoire, la paix & la paix les plaisirs.

= Nos moeurs, à l'égard de l'amour, sont très désavantageuses au bonheur des particuliers & à celui du public: nous nous éloignons de la nature qui ne manque jamais de punir ceux qui sont sourds à sa voix. au lieu de l'écouter quand elle nous appelle aux plaisirs réels, nous ne courons qu'après le vide de la vanité. nous ne connoissons plus le plaisir, nous n'en goutons que l'opinion: nous n'embrassons qu'un nuage. si les femmes sentaient leurs intérêts elles sauraient combien la modestie & la décence les embellit, & augmente leurs charmes, combien ces aimables qualités aiguisent les plaisirs & ajoutent à la volupté. elles sauraient combien, au contraire, la hardiesse & l'affectation des airs
= les enlaidit

les enlaidit, dégoute de leur commerce & altère leurs plaisirs. les deux sexes sentiraient que leur bonheur demande des liaisons fondées sur qque chose de plus solide que les suites d'un coup de foudre imaginaire ou d'un gout passager.

Le seul remède qui pourrait guérir radicalemt. les maux que les préjugés sur l'amour font à la société, ce remède unique serait une meilleure éducation des femmes; celle qu'on leur donne n'est tournée que du côté des bagatelles: elle ne remplit que de riens, des têtes faites pour qque chose de mieux; elle lache la bride aux plus sottes passions. c'est un spectacle affligeant de voir combien d'excellentes qualités cette négligence laisse en friche. une organisation délicate, une grande sensibilité, une imagination heureuse, des passions vives donnent au sexe une disposition universelle à tous les talens & à toutes les vertus. rendons justice aux femmes; parmi celles que leur condition ou les circonstances mettent à portée d'une bonne éducation, ou qui sont assez bien nées pour se la donner elles-mêmes, j'ai trouvé plus de talens & plus de vrai mérite

que parmi les hommes, & qui plus est, ces qualités estimables encore accompagnées de graces riantes, qui sont si naturelles au sexe, & auxquelles le nôtre ne parvient jamais.

= Si ces heureuses dispositions étaient cultivées avec plus de soin, elles feraient le bonheur des deux sexes & celui de la société : il faudrait que les femmes connussent peu leurs intérêts, si elles ne voulaient concourir à un changement si avantageux. le tems pour être jeune & jolie, est bien court. cet âge une fois passé, la femme qui n'a eu que sa beauté pour mérite, retourne à rien. n'étant plus soutenue par le frêle appui d'une passion ou de l'encens des hommes, elle sent un vide & un ennui qui la précipitent dans la médisance ou dans une triste dévotion. aïant au contraire un esprit cultivé & du mérite elle trouve des ressources en elle-même ; elle se prépare par ses talens un empire sur les hommes plus flatteur que celui de la beauté, & elle sera dans un âge plus avancé les délices de ses amis, comme elle faisait celui de ses amans. déja dans la jeunesse ses lumieres lui épargneront

ces choix humilians, ces attachemens honteux qui deshonorent plus que la passion même; elle saura gouter un homme de mérite dont le commerce promene sa curiosité dans des pays nouveaux, & nourrit agreablement la vivacité de son esprit. l'ennui ce cruel ennemi du sexe, disparaitra: elle connaitra les vrais plaisirs, dont les etres frivoles ne voyent que l'ombre. elle ne sera plus réduite à choisir les hommes sur la foi de leur figure: elle sera à l'abri de ce soupçon avilissant, qu'elle ne sait tirer d'un homme qu'un seul parti.

— L'igôrance produit plus de vices que l'abus des lumieres & des passions. pour observer ses devoirs, il faut les connaitre & savoir distinguer les véritables des factices: il faut avoir des principes certains toujours présens à l'Esprit. l'habitude peut donner les apparences de la vertu, il n'y a que les connaissances solides qui en puissent donner la réalité. les femmes éclairées seront pénétrées de ce sentiment délicieux qui nait de la vertu & qui peut uniquement nous rendre heureux. elles ne tireront plus une gloire méprisable de leurs foiblesses, de l'inconstance de leurs gouts & de la légéreté de leur conduite: au lieu de s'abandonner aveuglement à leurs passions & à leurs fantaisies, elles sauront les regler & les dominer.

= Par ce merite, le Sexe sera l'agrément & l'utilité de la Société, dont il n'a fait jusqu'ici que le danger, ou tout au plus une vaine & souvent insipide décoration." Son commerce ne sera plus la source féconde de la fatuité & le canal qui la fait circuler dans tous les états. Les hommes portés naturellement à gagner ses bonnes graces, ne seront plus obligés à s'abaisser & à s'avilir pour lui plaire. Les deux Sexes, au lieu de se corrompre, se releveront mutuellement. Quel encoragement pour le mérite & les talens, que la persuation que la beauté en sera la récompense! Quel maitre plus persuasif qu'une belle bouche qui ensigne des vérités avec tant de graces, & qui méne à la vertu par un chemin semé de fleurs! L'estime que les deux Sexes s'inspireront sera une école continuelle d'urbanité & de politesse. Les femmes destinées aux rôles de meres de famille, ne seront plus, par leur frivolité, leur ignorance & leurs déréglemens, le plus grand obstacle à la reussite de l'Education de leurs enfans; elles ne causeront plus la ruine des maisons par leurs fantaisies, leurs inconséquences & leurs amusemens couteux.

= L'amour prendra une nouvelle forme, celle que la nature avoüe, qu'elle nous inspire pour faire notre
: bonheur

& pour nous consoler des amertumes de la vie : il ne sera par un instinct cynique & grossier qui mène au libertinage, dégrade l'humanité & nous abaisse au rang des brutes, ni un être ambigu fait pour notre tourment, ni un travers de l'imagination qui ne repose que sur le voile de la vanité. il sera composé de tout ce qui peut remplir délicieusement la capacité entière de notre âme & de tout ce que le plaisir a de plus délicat, l'amitié de plus tendre, la confiance, de plus satisfaisant, l'estime le plus flatteur.

Cette forme de l'amour rendra l'état du mariage plus fixe, plus honorable & remédiera par conséquent aux inconvéniens qui rejaillissent sur la société du mépris & de l'instabilité de cet état. il est naturel de s'attacher à l'objet de son estime, & un attachement pareil ne peut être ridicule. l'union d'un homme de mérite & d'un être frivole est toujours monstrueuse & peu durable. des qualités si opposées, & dont les parties intéressées sont réciproquement peu de cas, n'inspirent que du dégout, ou si la beauté arrache quelque gout passager, il ne peut exister qu'un moment. mais quelle société que celle où chaque instant fournit de nouvelles raisons de s'applaudir de son choix, où la gloire &

l'approbation du public reflechir continuellement sur deux personnes fortunées qui se sont données à vie, où tous les désirs sont satisfaits sans cesse, & où l'amour de la distinction n'a rien à chercher d'étranger à cette société. il restera peu à faire au legislateur pour tourner le mariage au bien public & pour le multiplier comme l'exige la population.

— un homme d'une qualité distinguée étant dans l'opinion que l'amour est incompatible avec le mariage, a expliqué sa pensée dans les vers suivans

Il n'est point d'amours sans désirs
il n'en est point sans espérance;
c'est le prélude des plaisirs
qu'on se fait d'une jouissance.
Sans un prélude si charmant
il n'est point d'amour ni d'amans;
il n'est point d'amour qu'en idée
& celui qui trouva le premier le moyen
de réduire l'amour sous les loix d'hyménée
a trouvé le secret de le réduire à rien.

— une Question délicate, difficile à décider pour un homme qui aime véritablement, est celle-ci :

— Y a-t-il plus de plaisir à aimer qu'à être aimé ?

un amant délicat & reconnaissant serait embarrassé de la dire ; la plupart des femmes ressentent l'un & se laissent aller à l'autre. —

— Il faut être de part & d'autre bien hardi pour se marier comme on se marie ; on ne songe qu'à ses affaires, & presque pas à la personne que l'on épouse ; on ne la retrouve toujours que trop !

— On marchande une femme comme une étoffe ; elle est d'abord d'un grand prix, & puis on méconte. On pousse l'enchère autant qu'il est possible, on diminue d'un côté, de l'autre on augmente. enfin quand les prix sont réglés, & que la marchandise est livrée, tel qui croit avoir la pièce entière, trouve qu'on en a levé bien des échantillons.

— Comment un mari & une femme seraient-ils unis ! aucun d'eux ne veut céder, & toujours l'un veut l'emporter sur l'autre ! On ne se pardonne rien, on s'abandonne

à toutes ses humeurs : le moyen que l'on s'accorde & qu'on n'aie la guerre ! un rien souvent l'allume & la terminerait, mais c'est sur ce dernier rien que l'on se rend difficile, & qu'on s'entête. La guerre a coutume de finir avec les entêtemens & les entêtemens avec la vie.

Il y a des femmes ennemies du genre humain & qui ne sont bonnes qu'à elles seules. elles condamnent la plupart des usages reçus, méprisent leur sexe, blâment tout ce qu'elles ne font point & fuient le monde où elles ne peuvent souffrir de se voir au dessous des hommes. elles se retirent & s'enferment dans leur maison, d'où qui que ce soit ne s'efforce de les tirer & où tout le monde souffre de leur orgueil.

Si l'on pouvait réduire quelques femmes à ne paraître que ce qu'elles sont, il n'y aurait rien au monde de si aimable & d'un plus délicieux commerce ; si d'autres au contraire paraissaient ce qu'elles sont quel dégout ne donneraient-elles pas de leur sexe ! il est donc à propos & même nécessaire que les unes se cachent ~~& que les autres~~ pour faire moins de peur aux hommes & que les autres paraissent pour les attirer. Que dis-je ? les femmes sont tout ce qu'on

les fait

les fait : Sérieuses, dévotes, galantes, enjouées selon l'occasion, & l'humeur de celui à qui elles veulent plaire & qui les gouverne. Je me trompe encore, elles sont tout ce qu'elles veulent être, tant la nature leur a donné de penchant & de dispositions à dissimuler ce qu'elles sont. En vérité personne ne saurait en dire rien de bien certain ; la matière d'elle-même est si légère, si remplie de variations & d'incertitudes qu'il est impossible d'en porter un jugement sur lequel on puisse compter.

– C'est cependant un cercle que la vie de la plu. part d'entre elles, ce qu'elles faisaient hier, elles le font aujourd'hui elles le feront demain & toute leur vie. une semaine, un jour, n'ajoute rien à un autre ; tout est égal & se ressemble, aux habits, & aux ajustements, dont elles changent presque tous les jours, & c'est en cela seul qu'elles sont égales. elles partagent leur matinée entre une toilette, un oratoire & le billets doux. leur soirée se passe à recevoir ou à rendre des visites, à jouer ou à se montrer aux promenades, au colisée ou aux autres spectacles – Lassées & presque étouffées d'avoir eu une belle taille que personne n'a remarquée elles entrent chez elles & se déshabillent, pour s'habiller sortir & rentrer le lendemain. –

— La fougue du plaisir n'intéresse que par intervalles; les plus vifs transports ne se soutiennent qu'un instant, et les sens paraissent tellement combinés qu'ils tombent bientôt dans la langueur par la satisfaction d'un seul. il n'y a que les poëtes qui voyent des hommes qui passent à cette volupté quand ils sont las de celle-ci. la réalité en bien différente. ce glouton qui s'est gorgé de bonne chère, n'est plus en état de sentir le plaisir de boire; l'ivrogne ne goute guère de ces transports qu'un amant se vante d'éprouver dans les bras de sa maîtresse, et l'amant une fois rassasié n'est plus si sensible à toutes les autres délices de la vie. c'est ainsi qu'après avoir enivré tous les sens, l'homme voluptueux ne fait plus que languir sur la scène des plaisirs; il se creuse un abîme entre ceux qui ne sont plus et ceux qu'il attend, et c'est un intervalle qu'il faut remplir. le présent ne peut l'affecter, parcequ'il l'a épuisé: un cœur qui ne peut s'occuper actuellement revient naturellement sur le passé, ou se porte sur l'avenir; il voit par ses réflexions qu'il était heureux, mais qu'il ne peut l'être pour

-le

le moment ; par là tous les instans de son existence le déchirent, excepté celui où il goute encore une ombre de volupté. au lieu d'une vie distraite, comme il la désire, il s'entretient plus que personne avec sa tristesse lui même qui lui est à charge. ses ravissemens ne sont qu'en petit nombre & passent comme l'éclair ; ses désirs, tels qu'un impitoyable créancier, le persécutent par des demandes continuelles aux quelles il ne peut satisfaire, & plus ses plaisirs ont été grands, plus ses regrets ont de violence, plus ses empressemens sont inquiets. une vie de plaisir est donc la vie la plus désagréable ? sans doute si l'on considère l'instant qui sépare une jouissance de celle qui doit la suivre.

= L'habitude a rendu l'homme occupé plus froid dans ses désirs, il voit les plaisirs passés avec moins de chagrin, & ceux qu'il attend avec moins d'impatience ; son systême de conduite, quoiqu'un peu gâté par le poison de l'attrait est moins agité par les regrets de sorte qu'il est moins partagé entre les délices qui échapent aussitôt, & les amertumes durables qui les suivent. ses plaisirs n'ont pas été si vifs, & par

une suite nécessaire, ceux qu'il se promet ne peuvent l'intriguer avec tant de violence.

= Le philosophe dont le coup d'œil embrasse tout l'univers, doit s'inquiéter encore moins de ce qui l'a déja affecté, ou de ce qui peut le toucher dans la suite; les intérêts des hommes l'occupent entièrement; ils sont l'objet de ses études & ces études sont un plaisir pour lui, plaisir qu'il peut varier à son gré & qui ne lui laisse guère de ces momens fâcheux que donnent le souvenir & l'espérance.

= En un mot, le bonheur positif tient aux dispositions des hommes & n'est pas susceptible d'accroissement. Les sensations désagréables sont artificielles & procèdent généralement de nos sottises. La philosophie ne peut contribuer à nous rendre heureux qu'en diminuant notre misère, elle ne doit pas prétendre augmenter notre fonds de félicité, mais nous prescrire des règles pour l'économiser. La grande source de nos maux, consiste dans le regret ou l'anticipation des plaisirs: celui-là donc est le plus sage, qui se borne au présent seul, sans jetter les yeux sur le passé ou sur l'avenir. C'est là une leçon praticable pour le sybarite, elle est difficile pour l'homme plongé dans les soins du siècle, & possible jusqu'à un certain point pour le philosophe. Heureux si nous étions tous nés philosophes avec le talent de distraire nos sollicitudes en les étendant sur toute la nature humaine!

Satyre XIV.

— Vers de Regnier trouvés dans l'essai sur les lanternes

" J'ai pris cent & cent fois la lanterne à la main,
" Cherchant en plein midi, parmi le genre humain
" un homme qui fut homme & de fait & de mine,
" & qui put des vertus passer par l'étamine.
" il n'est coin & recoin que je n'aye tenté
" depuis que la nature m'a planté;
" mais, tant plus je me lime, & plus je me rabote
" Je crois qu'à mon avis tout le monde radote.

— autres vers qui prouvent que les lanternes étaient autrefois des choses bien précieuses.

un jeune homme aimait deux jeunes demoiselles, charmé de leur mérite, il leur envoya pour étrenner une lanterne accompagnée des vers ci-après.

" Philosophe de son métier
" la lanterne à la main, c'était là sa folie
" certain quidam cherchait de quartier en quartier
" fille qui fut de tout point accomplie.
" grâces à son destin heureux
" au lieu d'une, il en trouva deux:
" oui, malgré sa délicatesse,
" en deux aimables sœurs, par-delà ses souhaits
" il trouva des vertus, des talens, des attraits,

" Du savoir de la politesse,
" beaucoup d'esprit, plus encor de sagesse;
" enfin tout ce qui peut toucher:
" et ce Diogène moderne,
" n'aiant plus rien désormais à chercher,
" leur fit présent de sa lanterne.

Les Egyptiens mettaient tout à profit pour sentir le bonheur de l'existence. les squelettes, apportés pendant les festins, avertissaient de profiter des momens de la vie. BOIS, disait-on, et te réjouis, demain peut ~~être~~ tu seras mort; mais ce spectacle quelques accoutumés qu'y fussent les Egyptiens, ni cette exhortation, ne devaient pas, par la première impression, donner des idées agréables; il sert de préceptes pour inspirer le plaisir que les images du plaisir même, les chansons, les instrumens &c.

" Plus inconstant que l'onde et le nuage,
" le tems s'enfuit, pourquoi le regretter?
" malgré sa pente volage
" qui le force à nous quitter,
" en faire usage,
" c'est l'arrêter
" goutons mille douceurs;
" si notre vie est un passage
" sur ce passage au moins, semons des fleurs

Un Vicaire de Saxler en Suisse ayant tonné en Chaire d'une manière fort étrange contre l'habillement des femmes a été interdit par le Vicaire général, Mr. Coillin de Tiefencau ; la gazette de Lausanne cite un singulier fragment de ce sermon.

" Je vous le déclare, femmes orgueilleuses & frivoles ;
" Je vous abhorre, je vous déteste & je préférerais
" voir devant moi l'enfer ouvert, peuplé des plus
" épouvantables démons, que de regarder un seul
" instant une femme à la mode ; vous serez damnées,
" vous irez en enfer ; nous jouirons alors de vos
" souffrances, & les Saints & nous, nous rirons des
" tourmens éternels que vous éprouverez.

Voici un langage bien différent.

Mr. Barbau de Lagrèze président des assises à Pau après avoir condamné à mort les assassins de Joseph Gaëtan, a cru devoir profiter de cette occasion pour réveiller des sentimens religieux dans le cœur de ces malheureux depuis long-tems endurcis au crime ; l'exhortation qu'il leur a faite a produit une impression profonde & fait couler les larmes d'un concours nombreux de spectateurs que cette cause avait attirés : après avoir annoncé à ces femmes qu'elles pouvaient se pourvoir en cassation contre l'arrêt, il s'est expliqué en ces termes :

Pau 28. 9bre 1847. No.

" mais Concevez de plus solides espérances ; tout passe :
quelques jours plutot ou plus tard, tout ce qui existe
périra : le monde même ne sera plus, mais Dieu
Sera .... vous allez paraitre devant ce Juge
Suprême ; près de lui, vous retrouverez votre
malheureuse victime ..... ah ! Croyez-moi, avant
que l'éternité d'une Justice inexorable ne commence
profitez de l'heure de la clémence, il en est temps
encore ; vous êtes sans miséricorde, mais celle de
Dieu est infinie : implorez la religion ; que les
Larmes de votre repentir coulent en abondance :
vous obtiendrez votre pardon, & arrivé à votre
dernière heure, bien convaincu que vous allez
mourir pour vivre éternellement, vous sortirez
avec Joie, du fond des cachots, pour aller habiter
la demeure céleste dans laquelle Dieu accueille,
comme la vertu même, le repentir sincère.

On à calomnié la mémoire de Louis 14. en
portant à 1200. millions suivant Mirabeau & à
4. milliards 600. millions suivant un autre écrivain,
les sommes dépensées pour les batimens élevés par ce
monarque, depuis 1664. Jusqu'en 1690. époque à laquelle
toutes les dépenses furent supprimées. D'après les
résultats les plus exacts, & les recherches les plus minutieuses.

: Mr. Guillemot

m.r Guillemot ancien architecte des batimens du Roi & directeur de la manufacture des Gobelins, lut dans la Séance publique de la Société des Sciences, lettres & arts, en 1801. un mémoire très intéressant sur les dépenses relatives à chaque batiment érigé par Louis 14. qui sont encore la gloire de notre nation & l'admiration des étrangers; il présenta un tableau de toutes les dépenses de Versailles, y compris la machine de marly, l'achat des tableaux, d'une grande partie de l'ameublement de l'argenterie qui ne s'élevaient qu'à £187,078,537-13.s les autres ouvrages, tels que les invalides, le canal du Languedoc, les Gobelins &c. reunis à la dépense de Versailles, se portent à la somme de 307,575,634-10.s ces détails sont extraits des bordereaux existans à l'administration des batimens du Roi. m.r Guillemot observe que cette somme est fixée d'après la valeur actuelle du marc d'argent à 52. francs, tandis qu'il ne valait que 22. francs, quand les dépenses furent faites.

(N.a) le seul article du plomb employé pour l'edifice de Versailles, les jets d'eau &a. monte à 32. millions.

— Que le tems est long à la douleur qui veille.

– O amour! monarque de la nature & du monde, rien ne résiste à tes loix, les Sauvages des déserts, les Ours des forêts, les habitans des fleuves & les Oiseaux des Cieux, soumis à ta puissance, desservent tes autels & peuplent l'univers.

" Orgueilleux misantropes, philosophes Stoïques, anachorètes farouches, Solitaires apathiques, calenders impassibles & derviches insoucians, cessez de calomnier l'amour; il est votre maitre, il le fut, ou il doit l'etre.

– D'après l'annuaire du bureau des longitudes pour l'année 1818. la population actuelle de la france serait beaucoup plus considérable que celle du recensement qu'on en a donné il y a peu de temps & qui s'élevait à 29,045,099. habitans, le tableau qu'en donne l'annuaire & que l'on doit regarder comme officiel, puisqu'il est établi d'après les derniers recensemens reçus à la direction de la Statistique, non compris encore les militaires sous les drapeaux en élève le total à 29,327,388.

– Le véritable Philanthrope, est un être bien précieux sur la terre, il adoucit les maux des infortunés

infortunés réduits au plus affreux désespoir & verse dans leurs plaies le baume salutaire de la consolation ; l'espérance, seule ressource des malheureux, & qui n'abandonne jamais les mortels, achève de calmer leurs peines, & les aide à supporter de nouvelles douleurs. Celui qui oblige ses semblables, est un Dieu sur la terre.

— Ce n'est pas quand une vilaine action vient d'être faite qu'elle nous tourmente, c'est quand longtems après on se la rapelle, car le souvenir ne s'en éteint point —

— Tout homme qui croit que son honneur dépend de celui de sa femme, est un fou qui se tourmente & qui la désespère : mais celui qui naturellement jaloux, a par dessus ce malheur celui d'aimer sa femme & de vouloir qu'elle ne respire que pour lui, est un forcené que les tourmens de l'enfer ont accueilli sans que personne en ait pitié. tous les raisonnemens que l'on fait sur ces malheureux états du mariage vont à conclure que les précautions sont inutiles avant le mal, & la vengeance odieuse après.

O vous,

= O Vous, âmes bénignes qui loin de recevoir ces habitudes féroces & ces coutumes barbares, laissez bonnement la bride sur le cou de vos heureuses moitiés, vous passez sans chagrin & sans allarmes vos paisibles jours, dans toutes les douceurs d'une indolence domestique.

= Les précautions n'y sont ma foi rien, & souvent une femme qui ne songerait pas à mal si on la laissait en repos, s'y voit portée par vengeance ou réduite par nécessité. écoutez ce qu'en dit la Sarabande de Francisco.

" Jaloux qui sert tout votre effort?
" l'amour est trop fort;
" & quelque peine
" Que l'on prenne,
" elle est vaine.
" Quand deux cœurs sont d'accord.
" il faut devant vous
" Cacher ce qu'on fait de plus doux.
" on contraint des plus chers désirs;
" on prend cent plaisirs
" mais pour les soins
" de cent témoins,
" en secret on n'aime pas moins

— La patience, la douceur, la resignation, l'intégrité, la Justice impartiale, sont un bien qu'on emporte avec soi, & dont on peut s'enrichir sans cesse, sans craindre que la mort même nous en fasse perdre le prix.

— La Verité générale & abstraite est le plus précieux de tous les biens. Sans elle l'homme est aveugle, elle est l'œil de la raison, c'est par elle que l'homme aprend à se conduire, a etre ce qu'il doit, & tracé a tendre à sa veritable fin. Soyons donc toujours vrai au risque de tout ce qui peut en arriver, la Justice elle même est dans la Verité des choses, le mensonge est toujours iniquité, l'erreur est toujours imposture quand on donne ce qui n'est pas pour la regle de ce qu'on doit faire ou croire & quelqu'effet qui resulte de la Verité, on est toujours inculpable quand on la dite, parcequ'on n'y a rien mis du sien — J. J.

— Les infirmités de l'âge font durement sentir qu'on n'a pas le cœur jeune impunément quand le corps à cessé de l'être.

— L'Empereur de Russie adressa en 9bre 1817 l'ukasse suivant au Saint=Synode.

— " Pendant mon dernier voyage dans les provinces, j'ai été obligé, à mon grand regret d'écouter des discours prononcés par divers membres du clergé & contenant des éloges peu convenables de ma personne, éloges qui n'appartiennent qu'à Dieu seul. Je suis convaincu au fond de mon cœur de cette vérité chrétienne que toutes les bénédictions nous viennent de notre Seigneur & Sauveur Jesus-Christ, & que sans Jesus-Christ, tout homme quel qu'il soit, est plein de péchés; donc attribuer à moi la gloire des évènements dans les quels la main de Dieu se manifeste si visiblement, c'est donner aux hommes la gloire qui appartient au tout puissant seul. Je regarde comme un devoir de défendre des éloges aussi peu convenables, & de recommander au St-Synode de donner des instructions aux évêques diocésains pour qu'eux & tous les membres du clergé, s'abstiennent, dans de semblables occasions de prononcer des éloges aussi désagréables à mes oreilles; que désormais ils rendent au seul Seigneur des armées leurs actions de graces, pour les bénédictions qu'il a répandües sur nous, & qu'ils le prient de continuer de nous accorder sa grace, enfin qu'ils se conforment aux

paroles de la Sainte écriture qui nous ordonne de rendre à jamais honneur au roi éternel, immortel, invisible, au Dieu seul sage. Signé Alexandre

---

— Charles-Quint a dit qu'un homme qui sait quatre langues vaut quatre hommes; si ce grand politique en jugeait ainsi pour les affaires, combien cela n'est-il pas vrai pour les lettres; les étrangers savent tous le français, ainsi leur point de vue est plus étendu que celui des Français qui ne savent pas les langues étrangères. Pourquoi ne se donnent-ils pas plus souvent la peine de les apprendre? ils conserveraient ce qui les distingue & découvriraient ainsi qque fois ce qui peut leur manquer.

— Rousseau en parlant de la fameuse Ninon de Lenclos, a dit avec beaucoup de justesse qu'elle fut de son sexe, & l'honneur & la honte.

— S'il servait à qque chose de pleurer les morts, je voudrais pleurer avec vous la mort de --- mais la mort n'est autre chose que le regret des vivans; si nous ne le regretons pas il n'est pas mort: tout comme si nous ne l'avions

Jamais ni connu ni aimé, il ne serait pas né.
Tout ce qui existe, existe en nous par raport à nous.

La migraine des femmes est la premiere de toutes leurs ressources pour cacher leur humeur.

Propos de Benserade.

Tous mes habits sont sur ma peau
et je suis mon porte-manteau.

On dit que chez les mahométans, un homme passe au point du jour dans les rues pour ordonner aux maris de rendre le devoir à leurs femmes.
(Je serais un mauvais turc à ces heures là)

L'ambassadeur de Naples disait que les femmes de Paris n'aimaient que de la tête, et ne pensaient que du cœur.

Une Dame de Lausanne fit l'Epitaphe de Voltaire comme suit.
= Ci-gît l'enfant gâté du monde qu'il gâta.

M^r. Mercier à Voltaire.

Vous avez si fort surpassé vos confrères en tout genre, vous surpasserez Fontenelle dans l'art de vivre long-tems.

„ ah! monsieur" répondit Voltaire, Fontenelle était „ Normand, il a trompé la nature".

Je suis paresseux avec délices disait un jour un grave magistrat; je voudrais me lever chaque jour avec la certitude que je n'aurai rien à faire ou plutot, ajoutait-il en riant, je ne me leverais pas. mais songez-donc, lui répondit-on que l'homme doit toujours être occupé de quelque chose. ah! n'est-ce pas assez de la circulation du sang? répliqua notre paresseux. On disait au même individu que s'il eut été payen, il eut élevé sans doute un autel à la paresse, oui répondit-il, mais je n'aurais pas voulu prendre la peine de l'encenser.

Aujourd'hui l'on est mal, on sera mieux demain. en quelque état qu'on soit, il n'est rien tel en vérité que d'être.

— On rapporte qu'un auteur écrivain présenta un livre à Jacques II. dans la chambre de White-hall, au moment où il se rendait à la chapelle, ne s'étant pas conformé, par oubli à la cérémonie usuelle de se mettre à genoux en présentant qque chose au roi & conformément à l'étiquette. le Duc de Richemont qui était de service, lui dit: monsieur où avez-vous appris la politesse? pourquoi ne vous mettez-vous pas à genoux? l'auteur répliqua: Monsieur le Duc, Je donne maintenant, quand je solliciterai, alors je me mettrai à genoux.

— Quand l'amour est malheureux, il refroidit toutes les autres affections, on ne peut s'expliquer à soi-même ce qui se passe dans l'âme, mais autant l'on avait gagné par le bonheur, autant l'on perd par la peine: le surcroît de vie que donne un sentiment qui fait jouir de la nature entière, se rapporte sur tous les rapports de la vie & de la société, mais l'existence est si appauvrie quand cet immense espoir est détruit, qu'on devient incapable d'aucun mouvement spontané. C'est pour cela même

que

que tant de devoirs commandent aux femmes, &
surtout aux hommes, de respecter & de craindre
l'amour qu'ils inspirent; car cette passion peut
dévaster à jamais l'esprit comme le cœur.

— Un Philosophe allemand a dit
" Je ne connais que deux belles choses dans l'univers,
" le ciel étoilé sur nos têtes & le sentiment du
" devoir dans nos cœurs — en effet toutes les
merveilles de la création sont reunies dans ces paroles

— Sous les climats qui bravent sa puissance
" le Printems fait sentir sa bénigne influence,
" il peuple les déserts & sa fécondité
" du plus dur des rochers fond la stérilité.
" ainsi, de la beauté tout reconnait l'empire,
" s'attendrit à ses pleurs, jouit de son sourire.

" Le Diable étant en maladie
" D'être hermite eut la fantaisie:
" mais quand il se porta bien
" du diable s'il en fit rien.

Louis 14. à l'âge de 21. ans voulut faire le voyage de Lyon pour y voir mad.me de Savoy qui devait s'y rendre avec la princesse sa fille; il partit de Paris accompagné de sa mère, de mademoiselle, de la comtesse de Soisons de mad.me de Noailles, de la princesse Palatine femme intrigante, de mad.me de Sully, d'hortence, marie Mancini sa bonne amie et des Dames de la Reine. On s'arrêta à Dijon: tout le monde sait que rien n'est plus agréable que les bords de la Saône, les paysannes y sont charmantes et la manière dont elles s'habillent ajoute à leurs graces naturelles; le Roy voulut s'arrêter à Dijon et séjourner à la charité gîte assez mauvais, mais la cour de Louis avait appris dans les guerres civiles à loger partout où on se trouvait: le Roy à son réveil, aiant entendu dire qu'il y avait des bois très agréables et fort giboyeux près de la ville, eut envie d'y aller chasser et peut-être d'y rencontrer quelques unes de ces belles paysannelles qui l'avaient charmé: accompagné de m.r le Duc de Villeroi, et de son 1.er page qui porte sa carabine et de Médor son chien favori qui était du voyage et poursuivant les timides habitans de ces bois, il apercoit au travers des branches, une jeune fille d'une

d'une beauté singulière qui dormait le bras posé sur sa tête. Son chapeau était dénoué & posé à côté d'elle ainsi qu'un panier, où il y avait du raisin & du pain bis. Son corset était entr'ouvert; son sommeil paraissait profond: Quelle belle occasion pour un jeune roi qui sait que tout lui est permis; mais il y a des témoins & des principes de loyauté qui changent les premières impressions. il aprocha doucement de la bergère & la considère un instant. Médor, qui suit une pièce de gibier, voyant son maître s'arrêter, aboie. La jeune fille, en se réveillant & sans voir sa majesté, dit: allons, faut que je reprenne ma route, car sans ça, je manquerais le roi qui va passer auprès du bois. Je serai si aise de le voir, on dit qu'il est beau à ravir; elle allait se remettre en marche, quand tout à coup elle se sent arrêter par un jeune seigneur qui lui prend la main — oh! Monseigneur, je vois bien que vous êtes de la suite de notre bon roi; dites par où a-t-il passé, où est-il allé? que je prenne la route la plus courte pour m'y rendre; je suis d'un village à trois lieues d'ici. Je suis partie à l'aurore, excédée de fatigue, je me suis arrêtée dans ce bois à cause de la grande chaleur, je me suis endormie &

J'avais bien peur d'avoir manqué le roi — non, non, jeune fille, vous le verrez, & il se plaisait à la retenir. — Laissez moi partir, monseigneur, disait elle, que j'aille voir notre bon maître. Qui vous presse? dès que je vous assure que vous ne le manquerez pas. — mais où est-il? tout près d'ici, eh bien! laissez-moi donc passer. elle dit, & pousse le roi qui riait, ainsi que mr. Villeroi de l'empressement de Blanche; c'était le nom de la jeune fille, & ce nom lui avait été donné, parceque sa peau avait l'éclat de la neige: Blanche voyant que l'on s'opposait toujours à son passage, s'écria: je ne verrai point le roi & elle se mit à pleurer — si vous n'avez, dit Louis enfin, d'autre sujet de pleurer que de ne pas voir le roi, rien ne m'est aussi facile que de vous consoler. le roi, que vous desirez tant de voir, c'est celui qui arrête vos pas — vous! monsieur? — moi-même — ah! on me l'avait bien dit, que vous étiez le plus bel homme de votre royaume. Oh! si Lucas était là, qu'il serait heureux! & quel est ce Lucas? Où demeure-t-il? Sire, à St. Germain près d'ici, il est maréchal ferrant, pour vous servir — eh bien

bien ! dit le roi, je le ferai maréchal expert de mes écuries, & vous femme de chambre de la reine ma femme, & en attendant, vous serez attachée à ma mère & vous aurez douze mille livres de dot ; & il lui présenta sa bourse où il y avait 60 à 80 louis.

Blanche qui n'avait jamais vu de semblables trésors ne pouvait se défendre de l'empire que Louis XII avait sur le cœur des femmes & était charmée de l'espérance de passer sa vie près de lui & de Lucas : le roi dit à mr. de Villeroi, il faut envoyer chercher Lucas & faire conduire cette jeune fille à la charité, où je veux les marier ; ayez bien soin de la petite, elle est comme vous savez aussi innocente que belle.

mr. de Villeroi, qui avait fait placer un piquet à qques pas de là, y conduisit Blanche, celle-ci, les yeux baissés & les joues d'un rouge incarnat, suivit le capitaine des gardes qui la confia à un vieux à un vieux brigadier dont il connaissait la loyauté, celui-ci la fit monter en croupe derrière lui & la conduisit à une ferme près de là : cette aventure avait retenu S. M. plus long-tems qu'il n'eût fait la chasse & il y avait une heure que la reine l'attendait pour dîner : le roy vint à sa mère, & lui baisant la main ; pardon lui dit-il, l'ardeur de la chasse

m'a emporté. La reine sourit; marie pâle et les yeux rouges, marquait assez tout ce que la jalousie l'avait fait souffrir; mademoiselle riait sous cape, et mad^me. de Soissons, qui n'était jamais maitresse de son caractere, dit tout haut: en verité c'est bien agréable que S. M. nous préfère quelque fillette. le roi la regarda de l'air le plus sévère et lui dit: madame, je trouve mauvais qu'on scrute mes actions et plus encore qu'on ose donner à mes paroles une explication differente de celle que je veux qu'on leur trouve, et s'éloignant d'elle, il s'aprocha de mad^elle. de mancini et lui dit: vous avez été inquiète, je le vois; c'est votre faute; si vous vouliez, il n'y aurait rien que vous pour moi sur la terre; mais le tems viendra.... — jamais, Sire, mais au moins j'aurai votre estime.

= à son lever, m^r. de Villeroi, lui dit que Lucas était arrivé. Qu'il entre dit le roi et le capitaine des gardes introduisit le marechal ferrand de S^t. Germin, c'était un homme de 26 a 27 ans d'une superbe figure et qui ne paraissait pas intimidé par la présence du roi. Je me rends, dit-il, à S. M. à vos ordres, que voulez-vous de moi? le

roi

roi lui expliqua qu'il voulait qu'il épousât Blanche, qu'il l'attacherait au service de la reine & que lui serait maréchal expert des gardes du corps, & que Blanche aurait douse mille livres en mariage. Sire je vous remercie de vos bontés; mais je vais devoir parler avec la franchise d'un Bourguignon; me doutant que dans l'honneur que me faisait V. M., il y avait qque manigance qu'il me fallait savoir, j'ai demandé où était Blanche: on me l'a dit, j'ai voulu la voir; elle m'a tout conté. — Rien dit le roi, dont elle eut à rougir. — J'en conviens, mais écoutez-moi, Sire, avec bonté: j'aime Blanche, & j'en suis aimé; je l'aime moins parcequ'elle est jolie, que parcequ'elle est vertueuse, & il m'est avis qu'elle pourrait cesser de l'être, si elle allait à la cour; je l'épouserai, mais à condition, Sire, qu'elle ne vous reverra jamais, qu'elle restera à St. Firmin, dans l'état où la providence nous a placés; que les 60. louis qu'elle a reçus, seront donnés à sa vieille mère, comme les ayant eus en aumônes de V. M. que je prie de ne donner rien de plus à Blanche, ou je ne l'épouse pas. Voilà, Sire mes intentions, dont rien ne me fera départir — Le roi avait écouté

Lucas avec admiration & chagrin, car il avait trouvé Blanche charmante, puis s'adressant à mr. de Villeroi, il lui dit : il n'est guère d'hommes qui aient des sentimens plus nobles que celui-ci. je souscris à tout ce qu'il veut, & je m'impose la loi d'être fidèle à cet engagement ; mais au moins je vous charge mr. de Villeroi de veiller toujours sur le sort de cette famille. Quand Lucas aura épousé Blanche, le premier enfant qu'ils auront, vous le tiendrez en mon nom & celui de ma mère & je verserai sur lui les biens que son père a la délicatesse de refuser. adieu, mon cher Lucas. heureux le roi dont tout le peuple serait composé d'hommes comme vous ! plus heureux, Sire, le peuple dont le roi permet à ses sujets de lui dire la vérité.

Lucas retourna à son village & épousa Blanche un an après elle accoucha d'un garçon que mr. & madme. de Villeroi allèrent tenir sur les fonds de baptême & remirent au père & à la mère, pour le filleul de leurs majestés £ 24,000. & un contrat de douze cent livres de rentes foncières. Cet enfant reçut une grande éducation & a été l'auteur d'une famille intéressante de nos jours. —

— J'ai toujours été surpris que les souverains ne fixassent pas leur séjour dans leurs états, suivant les saisons de l'année, de manière à avoir un printems perpétuel, car des foyers où l'on consume des forêts, ne donna jamais à l'air ce velouté, ce parfum qu'apportent les ailes du Zéphir dans les contrées où il règne toute l'année : mais j'ai souvent pensé les hommes sont tellement nés pour souffrir, que ceux qui pourraient se mettre à l'abri des intempéries des saisons, n'en ont pas même l'idée.

— Qui dit ambitieux, dit esclave ; ce mot en parlant de soi, se prend en bonne part et toujours en mauvaise en parlant des autres. On a l'ambition des rangs, des honneurs, de l'argent et surtout des places, ce qui fait que chacun courant après celle des autres, personne n'est à la sienne : de toutes les ambitions, la plus commune, est celle du pouvoir, la plus rare est celle de la vertu.

une jolie femme est plus souvent un moyen qu'un objet d'ambition.

= Le Chateau de Labrède, le berceau du fameux Montesquieu, est un batiment hexagone à pont-levis entouré d'un double fossé d'eau vive & revêtu de pierres de taille, il est placé dans un site charmant au milieu des prairies & des bois; tous les étrangers notament les Anglais ne quittent guères Bordeaux qu'après avoir fait une visite à ce charmant chateau, sur la porte d'entrée on lit.

„ Berceau de Montesquieu, séjour digne d'envie
„ Où d'un talent sublime il déposa les fruits,
„ lieux si beaux, par le tems vous serez détruits
„ mais le tems ne peut rien sur son divin génie

= Duclos a dit avec cette franchise un peu brutale qu'on lui connait.

Que les sots & les provinciaux avaient cela de commun, qu'ils étaient toujours prêts à se facher, & à croire qu'on se moque d'eux, les premiers faute de sens, & les autres, faute d'usage du monde.

= Un Voyageur français rencontre à Chantilly un lord anglais qui se rendait à Paris avec sa fille mis Juliete; tout était plein dans l'auberge, il ne fut pas possible d'en donner une chambre à ce mylord, mais on lui dit qu'on allait servir un monsieur qui était seul, qui paraissait très honnête & qui serait sans doute flatté de dîner avec lui; le mylord accepte; ce jeune Français avait cette noble aisance & cette politesse franche & gaie qui plaisent au premier abord; il n'en était pas de même de l'anglais qui avait l'écorce raboteuse mais mis Juliete plut infiniment au français par ses graces enfantines & son esprit naturel; plus le français était aimable, plus mylord fronçait le sourcil; après le dîner, la conversation s'engagea; ce milord s'était imaginé que le peuple anglais, était le premier peuple de l'univers, & que les autres n'étaient que des barbares, il ne tarissait pas quand il trouvait l'occasion de médire de la france & même de la calomnier ce qui déplut infiniment au Voyageur français qui lui dit = mylord paraît avoir de l'humeur? — Cela se peut — aurais-je le malheur d'en être

la cause? — non pas individuellement — auriez-vous la faiblesse de la plupart de vos compatriotes? — mes compatriotes n'ont pas de faiblesses — mais leur aversion pour tout ce qui est françois — est fondée sur l'expérience & la raison — vous la partagez donc? — ne me pressez pas, je suis françois il est triste que des hommes faits pour s'estimer & se chérir soient éternellement dupes d'une prévention.... — prévention! dites-vous? récapitulons les ridicules, les défauts, les vices des françois, de leur gouvernement & de leur culte, & vous verrez.... — qu'ainsi qu'en angleterre, tout est mêlé de bien & de mal — vous osez comparer l'angleterre!.... — ne vous échauffez pas milord. voyons votre récapitulation:

: Le sol de la france est fertile & délicieux. mais qu'on est loin encore du degré de perfection où les anglais ont porté l'agriculture! le laboureur condamné aux corvées, écrasé par la taille, la gabelle, & autres exactions qu'on apelle des impôts, déserte vos campagnes, ou tombe dans le découragement & le désespoir. il voit périr d'inanition des enfans à qui il ne peut donner que du

: sel

sel pour toute nourriture; on lui arrache jusqu'à son grabat pour satisfaire à la rapacité des préposés du Prince, & si dans un moment d'une fureur légitime il ose venger sa déplorable famille, c'est pour lui seul qu'il existe des loix, c'est sur lui seul qu'elles sont executées, elles n'atteignent jamais la puissance ni la fortune. en angleterre, on ne connoit pas de corvées; on ignore ces impots avilissans qui ne pèsent que sur une classe de citoyens. le voyageur paie les réparations des chemins; le noble contribue comme le roturier, aux besoins de l'état. la loi est égale pour tous, veille au bien-être de tous & frape également sur tous sans acception de personnes, de rang, ni de richesses; le roi en est le premier sujet, tout puissant pour faire le bien, il ne peut attenter à la Constitution sans compromettre sa couronne & sa tête. les deux chambres sont les conservatrices des libertés du peuple, & de l'équilibre de ces pouvoirs réunis, mais distincts, résultent la sureté & la durée de l'empire. en france, le prince est absolu, sa volonté fait la loi, & ce sont ses agens qui l'executent. le peuple rampe devant le dernier courtisan, qui, après avoir brigué à force de soumission & de bassesses, un regard protecteur du

maitre, va se venger sur ses vassaux, des opprobres dont il s'est abreuvé à la cour — nous vivons tous dans nos terres, & le peuple nous y doit même une aisance qui n'est jamais oppressive, qui vivifie le commerce, qui anime l'industrie, & répand partout l'abondance.
— Ce que vous venez de dire, milord, est très vrai à certains égards. il est en france des abus cruels que tôt ou tard l'on réformera sans doute, mais avec réflexion & sagesse, sans précipitation & sans emportement, alors, milord, vous aurez des reproches de moins à nous faire, & du loisir de plus pour vous appercevoir que le tems altère tout, change tout; que le peuple anglais vend aujourd'hui ses suffrages; que celui qui a païé son élection d'une partie de sa fortune, se vend à son tour à un ministre ambitieux qui gouverne un monarque imbécille, & qui déchire feuille à feuille la charte de vos privilèges.

— Milord se mordit les lèvres & continua ainsi, la réligion influë plus qu'on ne pense sur le gouvernement. un culte qui ne parle que de crimes & d'expiations, qui n'inspire que des terreurs, qui rétrécit l'entendement humain par des pratiques superstitieuses, ôte enfin à l'homme cette énergie qui le pénètre

du sentiment

du sentiment de sa dignité, & qui le rend capable de grandes choses : partout les catholiques romains sont esclaves, & ils doivent l'être. Vous êtes catholiques, & vous parlez de réforme ! abjurez d'abord cet assemblage étonnant d'absurdités & de contradictions, cessez de reconnaître un Dieu des miséricordes & un Dieu des vengeances, d'être cruels ou tolérans, selon que vos prêtres ont intérêt d'épargner le sang ou de le répandre. Songez que votre religion a dévasté tour à tour les quatre parties du monde. les croisades, la destruction de l'espèce humaine en amérique, la proscription des maures, le massacre des vaudois, la journée de la St. Barthelemi, les dragonades des Cévennes, les buchers de l'inquisition ; des états troublés, ravagés par des papes ; des couronnes données, ôtées & vendues par eux ; la chaire de St. Pierre elle-même deshonorée par l'inceste, le viol, la perfidie, l'avarice & le meurtre (1) tels sont les abominables effets du catholicisme. & vous êtes catholiques & vous parlez de réforme !

" Milord, reprit en souriant le mourant, le temps des orages est passé ; la foudre n'est plus à craindre quand le ciel est devenu serein. Ces excès de nos pères étaient les fruits de l'ignorance. le fanatisme, le zèle aveugle ont disparu avec elle : la religion n'est plus que ce qu'elle doit être, un hochet pour le peuple, & rien

(1.) le Pape Borgia & son neveu.

pour l'homme éclairé. mais dites-moi à ~~votre~~ tour, milord, pourquoi dans certains pays on s'occupe encore d'affaires de religion? pourquoi en angleterre, par exemple il est des sectes qui sont à peine tolérées? pourquoi le catholicisme y redoute-t-il sans cesse la malveillance, la haine publique & les injustices du gouvernement? pourquoi un peuple de philosophes est encore persécuteur! Que lui importe qu'on prie Dieu en latin ou en anglais, ou qu'on ne le prie pas du tout? dès longtems on ne devrait plus dire, un tel est Chrétien, Juif ou mahométan, on devrait dire simplement, un tel est honnête homme, ou un tel est un fripon surtout en angleterre, où la raison a fait des progrès étonnans = milord allait remercier obligeamment le monsieur lorsqu'il ajouta. = oui, des progrès étonnans qui ne vous empêchent pas d'être exagérés & injustes envers les françois, qui cependant ne différent de vous que par des usages sensés ou ridicules, mais à peu-près indifférens: le cœur humain est le même partout.

Je ne suis pas du tout de cet avis, répliqua milord, & je suis très loin d'être satisfait des moyens faibles & captieux que vous venez de m'opposer; ils me confirment dans mon opinion. passons maintenant à des objets moins sérieux, mais bien dignes de

= l'attention

l'attention d'un Observateur : examinons le caractère national — ceci me touchera de plus près & j'oserai répondre à milord. — Osez, osez, — vous le permettez ? Sans doute — allons, milord, que pensez-vous du caractère national ? le Français est vain, léger inconstant. — l'anglais est orgueilleux, pesant, & ne tient à ses habitudes que parceque son imagination indolente n'a pas la force de désirer & de jouir — si le Français a qques momens de jouissance, ils passent aussi rapidement que la sensation qui les a fait naître — un moment de jouissance fait oublier des années de peines. Que je plains ceux à qui la nature a refusé les moyens de s'étourdir sur leurs maux ! — le Français inconsidéré, sacrifie tout aux convenances jusqu'à la morale — l'anglais, réfléchi, ne choisit le vice que par haine de la vertu. — le Français est esclave de la mode. — l'anglais de la prévention. — le Français répond en chantant quand on lui parle raison. — l'anglais croit répondre, parle toujours & ne prouve rien. — le Français passe sa vie aux pieds de sa maîtresse. — ne doit-on rien à qui nous rend heureux ? — mais ses maîtresses le trompent. — les anglais ne le sont-ils jamais ? — l'anglais trahi se brule la cervelle. — le Français se console — vos Seigneurs, vos financiers, tout ce qui veut singer l'opulence

et la grandeur, entretient des filles, et se ruine pour elles
— les Lords, et les marchands de Londres nourrissent des
chevaux et des coqs et se ruinent en paris; je crois,
toutes reflexions faites, qu'il vaut mieux se ruiner à
la française: il en reste au moins quelques souvenirs. —
le français se fait un jeu de dégrader les femmes qui
l'avilissent à leur tour. — il y a partout des séducteurs
et des femmes sans principes. — l'adultère est plus
fréquent en France qu'en angleterre. — cela n'est pas
prouvé, et ce n'est pas la peine de disputer sur le plus
ou sur le moins. — la dissipation dans laquelle vous
élevez vos femmes, les conduit à l'oubli de leurs devoirs
— l'abandon auquel vous livrez les vôtres, la supériorité
que vous affectez sur elles, leur rendent le devoir insu-
portable. — oui, nous sommes toujours maîtres de nous....
— nous ne sommes pas si dupes — et cependant les
anglaises sont après les asiatiques, les plus belles femmes
de l'univers. — mais elles sont mélancoliques, sans usage
du monde, elles ignorent cette gaité décente qui fait
le charme de la société: les françaises, avec des traits
moins réguliers, sont plus jolies, plaisent davantage, —
et l'art de plaire est préférable à la beauté. soyez
de bonne foi, milord, que concluez-vous de tout ceci:
ma foi, pas grand chose, je l'avoue; mais vous

: conviendrez

conviendrez au moins que nos soldats sont les plus braves de l'Europe, et nos généraux les meilleurs tacticiens. — Cela se peut, milord; cependant vous avez été subjugués par tous les peuples qui ont voulu vous conquérir. Les Romains, les Danois, les Saxons, les Normands, vous ont successivement mis sous le joug. La France a été envahie, et n'a jamais passé sous une domination étrangère = ici un Goddam vint mourir sur les terres de milord, qui continua ainsi. = Vous ne nierez pas, j'espère que les anglais ne l'emportent infiniment sur leurs voisins dans les arts utiles, dans les sciences abstraites et dans la haute littérature. Qui travaille l'acier comme nous? personne — qui construit un vaisseau comme nous? personne? — Qui entend la manœuvre comme nous? personne — qui a égalé le divin Newton? personne — qui a fait des tragédies comme Shakespeare? Racine qui réunit à plus de connaissance du cœur humain, la sagesse du plan, la régularité de l'action et la richesse de la poésie. — Racine était nourri de la lecture des anciens, et il s'est approprié leurs beautés; Shakespeare né dans la lie du peuple, n'eut point de modèles, et son génie lui appartient tout entier. — mais Shakespeare est incohérent, inégal, souvent trivial et bas, et l'un compense l'autre. — Quelqu'un a-t-il fait la comédie comme

Driden? Molière est infiniment au dessus de lui &
Regnard lui est qqfois préférable. — avez-vous qque
chose à comparer au Spectateur? lisez les lettres
Juives. — avez-vous un Fielding? — nous avons au
moins un abbé Prevost. — il n'a pas créé de caractères —
j'en suis faché; mais je ne peux vous opposer que lui. —
Qui opposerez-vous à Junius? quel publiciste osa
parler aux rois avec cette noble hardiesse dans un stile
qui n'appartient qu'à lui? Ouvrez le contrat social,
& dites-moi quel est le plus profond, le plus concis, le
plus véritablement éloquent de Junius ou de Jean Jacques?
mais Jn. Jacques s'est borné à des données générales; Junius
a voulu réformer les abus de son pays. L'ouvrage
passe avec les circonstances qui l'ont fait naître, les
principes sont éternels. laissez de côté la prévention
nationale, & dites-moi, milord, où sont vos Fénelon
vos La Bruyère, vos La Fontaine? où est votre
Enciclopédie? ou est votre Buffon qui déroba les
secrets de la nature, en fouillant jusque dans ses
entrailles? où est votre Voltaire dont le vaste génie
embrassa tout & qui n'eut des ennemis que parce qu'il
fut supérieur dans presque tous les genres? où est
votre Desault, qui guérit à Paris des maladies
qu'on croit incurables à Londres? avez-vous inventé

l'art

l'art de fabriquer le papier, & de faire des horloges à roues? avez-vous trouvé l'imprimerie, la boussole, l'électricité, l'inoculation? vous avez profité, dans les derniers tems, des découvertes des italiens, des allemands des Chinois & des turcs. Venise, Gênes, Bologne, Sienne, pise, florence & padoue étaient déja fameuses, que vos maisons étaient encore couvertes en chaume. on brulait de la bougie à milan, que vous vous éclairiez encore avec des morceaux de bois sec allumés. vous ne mangiez de la viande que trois fois la semaine: on ne trouvait de vin que chez vos apoticaires, & vos chemises étaient de serge, votre sol aride & inculte était couvert de forêts & vous ne saviés pas vous garantir du froid, à l'aide de ces cheminées qui ornent aujourd'hui les maisons les moins recherchées; vos familles s'assemblaient au milieu d'une salle enfumée & s'asseyaient sur des escabelles de bois autour d'un foyer rond, dont la fumée s'évaporait à travers le plafond, enfin vous étiés encore des barbares, que le luxe enfant des beaux arts, était déja introduit dans une partie de l'Italie. votre atmosphère humide & froide vous refusa cette imagination créatrice qui donne l'immortalité; vous êtes nés avec l'esprit du calcul & la patience qui perfectionnent; perfectionnez, mais rendez justice à vos maîtres.

— la suite à f.º 335.

L'amour de mad.me de Lavalière augmentait chaque soir qu'elle entendait rapporter les hauts faits de Louis 14. elle regrettait encore plus que le roi eut pû changer pour elle. C'est à peu près à ce tems qu'on peut rapporter le sonnet sur ses amours que l'on lui attribuë, mais qu'il est plus probable de croire appartenir à Pelisson.

Sonnet

Tout se détruit, tout passe, et le cœur le plus tendre
Ne peut d'un même sujet, se contenter toujours
Le passé n'a point vu d'éternelles amours
Et les siècles futurs n'en doivent pas attendre.
La constance a des lois que l'on ne peut entendre:
Des désirs d'un grand roi, rien n'arrête le cours
Ce qui plaît aujourd'hui déplaît en peu de jours,
Cette inégalité, ne saurait se comprendre.
Louis, tous ces défauts font tort à vos vertus!
Vous m'aimiez autrefois et vous ne m'aimez plus.
Mes sentimens, hélas! diffèrent bien des vôtres.
Amour à qui je dois et mon mal et mon bien,
Que ne lui donniez-vous un cœur comme le mien!
Ou que n'avez-vous fait le mien comme les autres.

— Turenne fut, sans contredit, un général inimitable. on a loué avec raison la continence de Scipion l'africain: Turenne, n'ayant que 26. ans, donna le même exemple de vertu à son armée, mais avec une modération qui relevait encore la générosité de cette action. après la prise du fort de Solré dans le hainault, les premiers soldats qui entrèrent dans la place, y ayant trouvé une très belle personne, la lui amenèrent comme la plus précieuse portion du butin. turenne feignant de croire qu'ils n'avaient voulu que la dérober à la brutalité de leurs compagnons, les loua beaucoup d'une conduite si honnête. il fit ensuite chercher le mari de cette belle personne, & lui dit publiquement: — vous devez à la retenue = de mes soldats l'honneur de votre femme.

— Louis 18. ordonna le 5. 7bre 1816. la démolition du chateau trompete de Bordeaux et la plantation d'une promenade sur une partie des terrains; le 1er. Septembre de la même année, les travaux commencèrent. ils donnèrent depuis ce tems de l'emploi à 500. ouvriers. le 22. janvier 1818. le terrain destiné à la partie des plantations voisines de la ville, étant aplani, mr. le préfet, mr. le maire, mrs. les adjoints du maire et

M.rs les Conseillers municipaux, se sont rendus sur les lieux où ils ont procédé à la plantation des premiers arbres du quinconce du Sud. Les cris de Vive le Roi! ont témoigné la vive reconnaissance des Bordelais pour l'inappréciable bienfait d'une magnifique promenade créée aux lieux mêmes où s'élevait une forteresse qui fut, il y a peu de mois l'effroi des gens de bien.

Les dispositions sont faites pour que les trois Quinconces qui s'étendent de la rivière aux allées de Tourny soient plantés cet hyver, on plantera aussi la grande allée qui réunit les Chartrons à la ville, le reste des plantations se fera pendant l'hyver prochain. Ainsi grâce à la munificence du Roi, grâce à l'active bienveillance de S. E. le ministre de l'intérieur (M.r Lainé) un projet formé en 1784 aura été réalisé en 18 mois. La voix publique, exprimant hautement sa reconnaissance envers les bienfaiteurs de la cité fidèle prononce aussi les noms des magistrats qui ont secondé les intentions paternelles du Roi, elle désigne surtout M.r Dubreuil adjoint de M.r le Maire qui dirige les travaux publics avec une habileté peu commune et un zèle infatigable.

— Romance chantée par Mad^elle^ Charpentier en s'accompagnant —

Du Dieu d'amour redoutez le langage
Jeunes beautés qui vivez à la cour,
de nous trahir il fait un badinage
& sa couronne y périt en un jour.

Partout ce Dieu fait le tourment des belles,
dans les palais il verse son poison :
elles seraient en vain, tendres, fidèles,
ici l'amant change à chaque saison.

Qui veut aimer doit chercher le bocage
lambris dorés déplaisent aux amans,
les tendres cœurs ne voudraient en partage
que les seuls biens que l'on rencontre aux champs.

Cette demoiselle était Dame d'honneur chez la Reine ; le Roi au moment où il arrivait chez elle, s'arrêta à la porte de la chambre de S. M. pour écouter cette romance. Quand elle eut fini de chanter, le Roi s'approcha d'elle & lui dit. = Quoi, vous ne voulez aimer qu'à la campagne[2]. malheur à ceux qu'un triste devoir attache à la cour ; ces paroles dit m^elle^. Charpentier, ne sont pas l'expression de mes sentimens ; je n'aimerais pas plus les amans à la campagne qu'à la cour, je crois que partout ils font le malheur des femmes. Louis XV. combattit

rien devint plus amoureux que jamais, la douce voix de Mlle. de Charpentier fit une grande impression sur sa majesté, mais malgré qu'il eut employé le vert & le sec pour séduire cette vertueuse personne, il ne put y parvenir; pressée de s'expliquer sur la cause du refus qu'elle faisait d'être maitresse du roi, par quelques personnes de ses amies, elle dit qu'elle ne voudrait pour rien au monde afficher une faiblesse, que l'amour sans mystère lui paraissait le dernier dégré d'avilissement, que si elle aimait le roi, elle voudrait qu'il se conduisit avec elle d'égal à égale & que personne au monde ne fut instruit de leur union. mais je ne sais point me faire valoir plus que je ne vaux, ajouta-t-elle, je n'ai nul mérite à me défendre des empressements du roi; je conviens qu'il est un très bel homme, un héros, un grand roi, mais je ne l'aime point, & se donner par intérêt ou par ambition, est indigne d'une femme bien née, & de la maitresse d'un roi, lorsque ce n'est pas son cœur qui l'entraine, à la malheureuse dont l'opprobre est publié, je ne vois point de différence. ce discours fut repeté, il revint au roi & à Mad.me de Montespan, ils en furent l'un & l'autre vivement blessés & la reine eut beau accorder sa protection à cette vertueuse personne, elle fut sacrifiée à la haine de ceux dont elle avait parlé avec tant de liberté. on exigea qu'elle quitat la cour

— Les Nerfs sont le siège de toutes les passions de tous les Vices, de toutes les Vertus des femmes, des femmes comme il faut. Je crains cette musique, elle me porte sur les nerfs : la Voix de cet homme m'agace les nerfs ; la présence d'adolphe agit sur mes nerfs : les maux de nerfs ont remplacé les vapeurs. (les médecins & les amans n'y ont rien perdu)

— Il n'appartient qu'aux femmes de connaître cette félicité que donnent les jouissances du cœur avant-goût du bonheur céleste où les sens n'ont aucune part, & de le dire avec la ferme persuasion que rien n'est plus certain. les femmes ne cesseraient jamais d'être vertueuses si les hommes n'employaient pas pour parvenir à leur but, mille ruses dont la plus ordinaire est de paraître douter de l'amour de celle qu'ils veulent séduire

— la fontaine a dit.

— On ne peut trop louer trois sortes de personnes,
les Dieux, sa maitresse, & son roi.
Esope le disait : j'y souscris quant à moi
ce sont maximes toujours bonnes.

— La Vogue est un être bisarre qui n'a ni pere ni mére; elle nait d'elle-même comme le Champignon sans semence & sans culture, témoin tous les miracles qu'elle opére.

~

— Ma moitié, expression conjugale a passé de mode, même dans la plus petite bourgeoisie; un mari ne s'exposa plus à appeler sa femme, sa moitié, devant un tiers.

~

— Oui, Je suis misanthrope, & tout le genre humain ne mérite à mes yeux que haine, que dédain; Que n'es-tu quelque chien, Je t'aimerais peut être?

~

— Un Allemand étant à Versailles du temps de Louis 14. ne revenait pas de l'air des Dames de sa cour; quelqu'un s'étant apercu de son étonnement, lui demanda comment il trouvait les Dames de la Cour — il répondit.

Monsieur, Je ne me connais par en peinture

~

— Sans vertu, qu'est-ce qu'un Sénat? rien qu'un simulacre de représentation, où les voix & les cœurs sont à l'encan. Qu'est-ce que cette liberté si vantée? rien qu'un nom sonore. Qu'est-ce que les élections? rien qu'un marché d'esclaves qui se vendent eux-mêmes.

— Le Patriotisme est une des vertus qui distinguent les Baïonnais, lorsque, sous Edouard II. leur ville fut conquise par les anglais, ils la reprirent sur l'ennemi, & obtinrent, entre autres priviléges, le droit de se garder eux-mêmes, & de prendre pour devise des armes que la ville a conservées — Nunquam polluta.

— En 1813. les espagnols, forts de 15. mille hommes passèrent la Bidassoa, & firent une démonstration sur Baïonne, il n'y avait pas un soldat sur la place les Baïonnais coururent aux armes: huit cent hommes de garde nationale d'élite, occupèrent les approches, 300. marins, dont 80. furent organisés

en Compagnie d'artillerie, armèrent tous les forts: les hommes âgés, & les Vieillards garnirent le camp retranché & les remparts, tous Jurèrent de s'ensevelir sous les ruines de la Ville: cette Contenance imposa tellement aux espagnols, qu'ils renoncèrent à leur projet. les Baïonnais ont l'esprit militaire; la garde nationale a la tenue d'un Vieux régiment de ligne & ne manœuvre pas moins bien.

✝. Celui qui se livre sans réserve à l'ambition, n'aura Jamais la réputation d'un honnête homme parcequ'il est également capable de faire une action héroïque, ou de commettre un crime suivant son intérêt & sa manière de voir & de calculer.

✝. une Dame mère déja de 3. garçons & prête encore à s'accoucher, ne désirait rien tant que faire une fille pour pouvoir l'appeler Zoé nom au quel elle tenait beaucoup, elle se désola en aprenant qu'elle venait encore de faire un garçon son oncle qui devait en être le parrain, lui dit tranquillise toi, ma chère amie, nous l'appelerons robinson cru-Zoé.

- La dissimulation, quelque soit son motif, est toujours une bassesse de l'âme.

- Celui-là court à sa ruine qui affiche un luxe au dessus de ses moyens.

- L'or, même à la laideur donne un teint de beauté, & tout devient affreux avec la pauvreté.

- Rien de tel que la misère pour nous apprendre ce que valent un pain, un chou, un radis.

- La nature, la pluie, le beau temps, sont les heureux échappatoires de ceux qui n'ont rien à dire, ou qui ne veulent pas dire ce qu'ils pensent.

- On a toujours assez quand on est satisfait du peu qu'on a.

- Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science qui nous mette en repos

— Mr. de Malesherbes arrivé un jour à Guingamp chez son gendre, Mr. le Baron de Montboissier, Colonel du régiment d'Orléans Dragons celui-ci après l'avoir embrassé, s'étonne de le voir sans canne, contre son usage — c'est le Soldat que vous avez à votre porte qui me l'a ôtée répond Mr. de Malesherbes — pourquoi vous l'êtes-vous laissé prendre? il m'a dit que c'était sa consigne. — comment sa consigne? oui. elle lui défend, m'a-t-il dit, de laisser entrer avec un baton, les gens de mauvaise mine, & vous voyez bien que je n'ai eu rien à lui répliquer «

— Malheureux jeunes gens qui hantez les tripots & les maisons de jeux, songez donc que c'est là que se rassemblent l'opulence & la misère, le maître & le laquais, l'insensé qui a volé son père, le père trop faible pour résister à ses passions, l'escroc, le filou, les fripons de toute espèce que la société rejette de son sein. c'est là que l'ivresse d'une joie folle & que les convulsions du désespoir se développent alternativement sur tous les visages, c'est là que l'honnête homme égaré

égaré vide d'abord sa poche, use ensuite de ses ressources, en vient aux moyens honteux, s'endurcit le cœur, oublie ses devoirs, les liens de l'amitié, ceux du sang, & perd enfin l'honneur & quelque fois la vie : et il est des pays où ces antres sont publiquement ouverts & où ils sont protégés !!!

La sensibilité est le plus précieux des dons & s'il existe un Dieu, ce qui n'est pas douteux, l'homme sensible, est sa vivante image.

Suite de la Discussion entre un Français & un lord Anglais qui se rencontrèrent à Chantilly. à f.

: Il ne vous reste plus, continua le Français qu'à vanter votre ville de Londres, la seule dont vous puissiez parler. Je conviens que les rues en sont larges, bien pavées, que l'air y circule librement, que les trottoirs garantissent l'humble piéton de la rapidité des voitures, que la basilique de St. Paul est la première après St. Pierre de Rome & Sainte Sophie de Constantinople, que la Tamise est la reine du monde, que les quatre parties de l'univers viennent déposer leurs tributs jusque sous des

ponts dont la hardiesse est digne de la majesté du fleuve qui les porte ; mais n'oubliez pas, milord, que nous avons un louvre, des tuilleries, des champs Elisées, cinq cens hotels magnifiques, des bibliothèques, un jardin botanique, des peintres, des sculpteurs & que vous n'avez rien de tout cela ; souvenez-vous qu'il n'est pas délicat de voyager dans un pays, uniquement pour le denigrer, que les anglais ne méritent pas notre admiration exclusive, que les françois peuvent être comptés pour quelque chose, enfin que le sage trouve partout des objets dignes de son attention, comme il trouve partout des choses qui le blessent, parceque les hommes de tous les lieux & de tous les tems ont des qualités & des travers, des vertus & des vices = à ces mots, le monsieur se leva salua milord, & sortit.

= Goddam ! Goddam ! Goddam ! repeta milord pendant un quart d'heure, il demanda la carte, & voulut partir aussi : vous ne devez rien, milord, dit un garçon qui entrait pour desservir - le marquis françois a payé votre diner . Goddam ! dit milord en se levant & en frappant du pied, un inconnu, un étranger, un françois paye le diner de milord Tilmont ! voilà dix guinées pour le garçon & si cet impertinent marquis

= repasse

Jamais ici, dites-lui bien, que j'ai donné en pour boire quatre fois la valeur du dîner, il ne cessait de gronder entre ses dents en entrant dans sa voiture.

— Il est rare que de grands propriétaires dont les possessions sont contiguës, n'aient pas des contestations sur des droits, des limites: des contestations on en vient aux procès, aux querelles, aux défis, on finit par se fuir, par se haïr, & ce qui est infiniment déplorable, la haine devient héréditaire. —

—. Le premier des Incas fondateur de Cusco avait institué en l'honneur du Soleil, quatre fêtes qui répondaient aux quatre saisons de l'année mais elles rapellaient à l'homme des objets plus intéressans, la naissance, le mariage, la paternité & la mort.

« La fête qu'on célébrait alors était celle de la naissance, & les cérémonies de cette fête consacraient l'autorité des lois, l'état des citoyens, l'ordre & la sûreté publique.

= D'abord il se forme autour de l'inca un cercle de jeunes époux qui lui présentent dans des corbeilles, les enfans nouvellement nés. le monarque lui donne le salut paternel.
= enfans, dit-il, votre père comme le fils
„ du soleil, vous salue. puisse le don de la
„ vie vous être cher jusqu'à la fin! puissiez-
„ ne jamais pleurer le moment de votre naissance!
„ croissez pour m'aider à vous faire tout le
„ bien qui dépend de moi, & à vous épargner
„ ou adoucir les maux qui dépendent de la
„ nature.

= alors les dépositaires des loix en déployent le livre auguste, le pontife en fait la lecture, le prince & les sujets entendent de sa bouche quels sont leurs devoirs & leurs droits.

= La première de ces loix leur prescrit le culte. ce n'est qu'un tribut solennel de reconnaissance & d'amour: rien d'inhumain, rien de pénible; des prières, des vœux, quelques offrandes pures, des fêtes où la piété se concilie avec la joie: tel est ce culte, la plus douce

erreur

erreur, la plus excusable, sans doute, où pût s'égarer la Raison.

= La seconde loi s'adresse au monarque: elle lui fait un devoir d'être équitable comme le soleil qui dispense à tous sa lumière, d'étendre comme lui son heureuse influence & de communiquer à ce qui l'environne sa bienfaisante activité, de voyager dans son empire, car la terre fleurit sous les pas d'un bon roi, d'être accessible & populaire, afin que, sous son règne, l'homme injuste ne dise pas: Que m'importent les cris du faible? de ne point détourner la vûe à l'aproche des malheureux, car s'il est affligé de les voir, il se reprochera d'en faire & celui qui craint d'être bon, qui ne veut pas être attendri. elle lui recommande un amour généreux, un saint respect pour la vérité, guide & conseil de la justice, & un mépris mêlé d'horreur pour le mensonge, complice de l'iniquité. elle l'exhorte à conquérir, à dominer par les bienfaits, à épargner le sang des hommes, à user de ménagemens & de patience envers les rebelles, de clémence envers les

...

vaincus — La même Loi s'adresse encore à la famille des Incas : elle les oblige à donner l'exemple de l'obéissance et du Zèle, à user avec modestie des privilèges de leur rang, à fuir l'orgueil et la molesse, car l'homme oisif pèse à la terre et l'orgueilleux la fait gémir.

= La 3me. Loi imposait au peuple le plus inviolable respect pour la famille du Soleil, une obéissance sans borne envers celui de ses enfans qui régnoit sur eux en son nom, un dévouement religieux au bien commun de son empire.

= Après cette loi, venait celle qui cimentait les nœuds du sang et de l'hymen et qui, sur des peines sévères assurait la foi conjugale et l'autorité paternelle, les deux supports des bonnes mœurs.

= La loi du partage des terres prescrivait aussi le tribut. de trois parties égales du terrein cultivé, l'une apartenait au Soleil, l'autre à l'Inca, et l'autre au peuple. chaque famille avait son apanage et plus elle croissait en nombre

= plus

plus on étendait les limites du champ qui devait la nourrir. C'est à ces biens que se bornaient les richesses d'un peuple heureux. il possédait en abondance les plus précieux des métaux, mais il les réservait pour décorer ses temples & les palais de ses rois. l'homme en naissant doté par la patrie voyait riche de son travail & rendait en mourant ce qu'il avait reçu. Si le peuple, pour vivre dans une douce aisance, n'avait pas assez de ses biens, ceux du Soleil y supléaient. ces biens n'étaient point engloutis par le luxe du Sacerdoce il n'en restait dans les mains pures des Saints ministres des autels que ce qu'en exigeaient les besoins de la vie. non que la loi en fixat l'usage, mais leur piété modeste & simple ne voyait rien que d'avilissant dans le faste & la molesse; ils avaient mis leur dignité dans l'innocence & la vertu.

= tout dans les mœurs était réduit en loix, ces loix punissaient la paresse & l'oisiveté comme celles d'athènes mais en imposant le travail, elles écartaient l'indigence & l'homme forcé d'être utile, pouvait du moins espérer d'être heureux. elles protégaient la pudeur, comme une chose inviolable & sainte; la liberté, comme le droit le plus sacré de la nature; l'innocence, l'honneur le repos domestique, comme des dons du ciel qu'il

fallait révérer. l'habitude des bonnes mœurs rendait les loix comme inutiles: elles étaient préservatrices & presque jamais vengeresses. on en voyait l'exemple dans cette loi terrible, qui regardait la violation du vœu des vierges du Soleil. O! comment chez un peuple si modéré, si doux pouvait-il exister une loi si cruelle? le fanatisme ne croit jamais venger assez le Dieu dont il est le ministre & c'était lui qui, chez ce peuple, le plus humain qui fut au monde, avait prononcé cette loi. pour expier l'injure d'un amour sacrilége, & apaiser un Dieu jaloux non-seulement il avait voulu que l'infidelle prêtresse fut ensevelie vivante & le séducteur dévoué au supplice le plus honteux; il enveloppait dans le crime la famille des criminels: pères, mères, frères & sœurs, jusqu'aux enfans à la mamelle, tout devait périr dans les flammes. le lieu même de la naissance des deux impies devait être à jamais désert. aussi quand le pontiffe en prononçant la loi, nomma le crime, & dit quelle en serait la peine, il frissonna glacé d'horreur, son front palit, ses cheveux blancs se hérissèrent sur sa tête & ses regards attachés à la terre, n'osèrent de long tems se tourner vers le Ciel. après la lecture des loix, le monarque levant les mains: O Soleil, dit-il, O mon père! si je violais tes loix saintes, cesse de

m'éclairer

m'éclairer; commande au ministre de ta colère, au terrible Illapa, de me réduire en poudre & à l'oubli de m'effacer de la mémoire des mortels. mais si je suis fidèle à ce dépot sacré, fais que mon peuple, en m'imitant m'épargne la douleur de te venger moi-même, car le plus triste des devoirs d'un monarque, c'est de punir: alors les Incas, les caciques, les juges, les vieillards députés du peuple, renouvellent tous la promesse de vivre & de mourir fidèles au culte & aux loix du soleil.

— les surveillans s'avancent à leur tour: leur titre annonce l'importance des fonctions dont ils sont chargés: ce sont les envoyés du prince, qui, revêtus d'un caractère aussi inviolable que la majesté même, vont observer dans les provinces les dépositaires des loix, voir si le peuple n'est point foulé, & au faible à qui le puissant a fait injure ou violence, à l'indigent qu'on abandonne, à l'homme affligé qui gémit, ils demandent: quel est le sujet de ta plainte? qui cause ta peine & tes pleurs? ils s'avancent donc, & ils jurent à la face du soleil, d'être équitables comme lui. L'Inca les embrasse & leur dit. tuteurs du peuple, c'est à vous que son bonheur est confié. soleil, ajoute-t-il, reçois le serment des tuteurs du peuple. punis-moi, si je cesse de protéger en eux la droiture & la " vigilance; punis-moi si je leur pardonne la faiblesse ou l'iniquité. "

